

@

Bernard PICART  
[Jean-Frédéric BERNARD]

# Dissertation sur les cérémonies religieuses des peuples de la Chine

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

à partir de :

# CÉRÉMONIES ET COUTUMES RELIGIEUSES DE TOUS LES PEUPLES DU MONDE

Dissertation sur les cérémonies religieuses des  
peuples de la Chine

par Bernard PICART (1673-1733) (gravures)

[et Jean-Frédéric BERNARD (1683-1744) (texte)]

J.-F. Bernard, éditeur, Amsterdam, 1728, vol. IV, II<sup>e</sup> partie, pages  
189-276 + 33 gravures.

Pages disponibles sur le site e-rara à cette adresse :  
<http://dx.doi.org/10.3931e-rara-11425>.

*Cérémonies... peuples du monde* constitue un ensemble de sept volumes  
publiés entre 1723 et 1737. Les volumes III et IV sont, d'un point de vue  
éditorial, réunis en un ensemble *Cérémonies et coutumes religieuses des  
peuples idolâtres*, la dissertation sur la Chine se trouvant alors dans le  
tome second de cet ensemble.

D'autre part, l'ouvrage se réfère fréquemment aux livres suivants (que  
l'on peut télécharger sur [chineancienne.fr](http://chineancienne.fr)) :

[Martino Martini, \*Histoire de la Chine\*.](#)

[Athanasius Kircher, \*La Chine illustrée\*.](#)

[La morale de Confucius.](#)

[Louis Le Comte, \*Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine\*.](#)

[Charles Le Gobien, \*Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en  
faveur de la religion chrétienne\*.](#)

[Eusèbe Renaudot, \*Éclaircissements sur les sciences des Chinois\*.](#)

Mais l'absence dans l'édition du nom du rédacteur du texte, Jean-  
Frédéric Bernard, est bien entendu intentionnelle, permettant de laisser  
penser à une simple compilation de textes déjà parus.

Édition en mode texte par  
Pierre Palpant

[www.chineancienne.fr](http://www.chineancienne.fr)  
juillet 2016

**TABLE DES MATIÈRES**

[Les fondateurs des sectes chinoises, leurs dogmes & les systèmes qu'ils ont établis.]

Idolâtries des Chinois.

Leurs prêtres. Leurs dévots mendiants. Leurs fêtes. Présages. Médecine, &c.

Leurs sciences, &c.

Leurs empereurs.

Leurs cérémonies nuptiales. Éducation des enfants. Cérémonies funèbres, &c.

Religion de l'île Formosa : Leurs prêtres, leurs fêtes, &c. — Autres usages ; leur médecine &c. — Leurs cérémonies nuptiales & funèbres.

**TABLE DES ILLUSTRATIONS**

Représentation de l'idole Xe-quia.

Autre représentation de Xe-quia.

Lamas, prêtres des Tartares.

Les dieux des Chinois, tirés de *La Chine illustrée*, de Kircher.

Idole que les Chinois appellent le dieu de l'immortalité, & qu'ils disent présider à leur fortune.

A. Fo-tek, ou Ninifo. — B. Kin-gan, génie tutélaire que les jésuites nomment aussi Chin-huan.

Chin-hoan, génie tutélaire de la Chine.

Divinité que les ambassadeurs hollandais nomment Lan-cing dans leurs relations.

Puzza ou la Cybèle des Chinois.

Puzza sous une forme parallèle à Isis, assise sur la fleur de lotus.

Isis allaitant son fils Horus.

Isis, avec une tête de vache allaitant Horus.

Isis et Osiris, avec la fleur de lotus sur la tête, sous la figure de serpents.

Isis, assise sur une fleur de lotus.

Vitek ou Ninifo.

Matzou.

Quonin, divinité domestique des Chinois.

Quante-cong, divinité chinoise, que les Chinois disent avoir été leur premier empereur.

Religieux en noir avec un chapelet, à la façon des catholiques.

Religieux mendiant chinois.

Religieux chinois avec leurs chapelets.

Gueux dévot à qui l'on a formé la tête en pointe.

Gueux dévot heurtant sa tête sur une pierre pour recevoir la charité.

Gueux dévot se faisant brûler des drogues sur la tête jusqu'à ce qu'on lui donne la charité.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

A. Prêtres mendiants. — B. Châtiment d'un prêtre impudique. — C.  
Punition d'un autre pour avoir abandonné la vie monastique.

Religieux en pénitence pour avoir été surpris avec une femme.

Pagode ordinaire.

La plus considérable des pagodes de la Chine.

Charlatans qui se mêlent de vendre le vent à la Chine.

Dévots mendiants et charlatans qui se promènent sur des tigres  
apprivoisés.

Magiciens et sorciers de la Chine.

Autres magiciens et sorciers.

Convoi funèbre d'un grand de la Chine.

@



### [Les fondateurs des sectes chinoises, leurs dogmes & les systèmes qu'ils ont établis]

@

p.189 Le père Martini <sup>1</sup> assure, que dans la langue chinoise il n'y a point de nom particulier qui puisse convenir à Dieu. Cela forme une espèce de préjugé favorable à ceux qui croient que les Chinois sont athées. Cependant, ajoute le même Père, ils se servent du mot de Xangti <sup>2</sup> pour signifier celui qui gouverne souverainement le Ciel & la Terre. Ils sacrifient à la divinité, telle qu'elle puisse être ; leurs livres sont pleins d'une doctrine, qui établit des peines pour le vice, & propose des récompenses pour la vertu : ils parlent du Ciel d'une manière qui se rapporte à ces opinions.

Mais (ce sont les termes du traducteur de Martini) comme il n'y a pas d'apparence, que ces espaces <sup>3</sup> immenses, remplis de corps lumineux, puissent être capables d'une si sage conduite, il est à croire, qu'ils sous-entendent un souverain Être qui prend soin de toutes les choses créées, qui ne se peuvent pas conduire d'elles-mêmes, qu'ils appellent le *seigneur* & le *conducteur* du Ciel.

Cela ne saurait satisfaire ceux qui croient les Chinois athées : ils diront que c'est supposer ce qui a été mis en question. Il y a bien apparence, que dans les premiers temps de leur monarchie, c'est-à-dire, à peu près du temps de Noë, ils ont eu la connaissance du vrai Dieu, comme on peut le croire aussi des premières colonies du monde après le déluge. Mais outre que tout cela ne sert de rien pour leur <sup>p.190</sup> religion d'à présent, on sait assez qu'on ne peut pas raisonner sur des

---

<sup>1</sup> [Histoire de la Chine, trad. en français par l'abbé le Pelletier. t. I, Éd. de 1692.](#) In *tam copiosa lingua ne nomen quidem Deus habet*, dit-il en latin.

<sup>2</sup> Ou *Xam-ti*. Ce mot signifie souverain maître : aucun empereur, dit-on, n'a jamais ajouté à son nom celui de *Xam*. On l'a toujours laissé par respect à l'Être suprême. Pour celui de *Ti*, qui veut dire maître, plusieurs empereurs se le sont approprié. Voir la [préface de la Morale de Confucius](#). Cela forme un autre préjugé contraire à ceux qui croient les Chinois athées. Voici une note dans la suite de cet article.

<sup>3</sup> Les cieux.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

conjectures vagues & dénuées <sup>1</sup> d'une autorité écrite, ou d'une tradition exacte. Cependant nous allons développer les idées des anciens Chinois sur le rapport des plus habiles voyageurs. Voici selon les pères le Comte & Martini le progrès de leur religion & sa corruption.

<sup>2</sup> Fohi, qui n'était pas fort éloigné de Noë, <sup>3</sup> sacrifiait au souverain Esprit du Ciel & de la Terre. Sous un prince si religieux, & dont le règne fut extrêmement long, la religion ne courut peut-être aucun risque, & il est hors de doute que les peuples imitèrent leur souverain. Le troisième empereur, Hoamti <sup>4</sup> bâtit un temple à ce souverain Seigneur du Ciel. Supposé donc que les Annales de la Chine soient véritablement dignes de foi, l'on peut dire que ce temple fut le plus ancien dont il ait jamais été parlé dans l'Histoire, d'autant plus que ce monarque vivait dans un temps, où l'on n'exerçait le culte religieux que dans les bois & sur les montagnes.

Le cinquième empereur Tchouen-hio rétablit la religion que son prédécesseur, <sup>5</sup> affaibli par le grand âge, avait défigurée par des pratiques superstitieuses. Il nomma des prêtres ou des mandarins ecclésiastiques, pour présider aux sacrifices, & ne crut pas devoir renfermer le culte religieux dans un seul lieu. Le père Martini dit qu'il obligea tous ses sujets à la pratique de certaines cérémonies, & qu'il joignit le sacerdoce à la souveraineté, en défendant qu'aucune autre personne que l'empereur offrît des sacrifices.

Le sixième empereur ne fut pas moins appliqué à la religion. Le père Martini ajoute que celui-ci donna le premier l'exemple de la polygamie.

---

<sup>1</sup> Voir là-dessus la [Dissertation de l'abbé Renaudot sur les sciences des Chinois](#).

<sup>2</sup> [Mémoires de la Chine par le père Le Comte, Lettre au cardinal de Bouillon](#). Tout ce que nous reportons ici de ces premiers empereurs chinois passe pour fort douteux dans l'esprit de plusieurs savants.

<sup>3</sup> L'histoire de *Fohi* est fort suspecte aux savants, à cause des fables qui s'y trouvent répandues. On a dit entr'autres de lui, comme d'Érictonius fils de Vulcain & quatrième roi de l'Attique, qu'il était moitié homme & moitié serpent. C'est là l'origine du dragon que les monarques chinois ont pris pour symbole, ou pour armoiries. Ce monarque, fabuleux ou véritable, vivait peu de temps après le déluge. On veut qu'il soit descendu de Noë par Sem. Ce fut lui, ajoute-t-on, qui apprit aux Chinois l'usage d'offrir des victimes à Dieu, qu'il avait appris lui-même de ces patriarches ses ancêtres, ce qui, dit-on, se justifie par son nom Fohi, ou Paohi, qui signifie *victime*. Fohi porta aussi aux Chinois les caractères hiéroglyphiques.

<sup>4</sup> Les Chinois disent, qu'Hoamti ne mourut point, & qu'il alla habiter sur le haut de certaines montagnes parmi d'autres hommes immortels. [Hist. de la Chine du père Martini](#).

<sup>5</sup> [Idem](#).

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

Yao, qui lui succéda, fit quantité de belles choses, en quoi il fut imité par celui qui vint après lui. En un mot, dit le père Le Comte, ils se rendirent l'un & l'autre si fameux par leur piété & par la sagesse de leur gouvernement, qu'il y a bien de l'apparence que sous leur règne la religion fut encore plus florissante. Ce même jésuite croit que

« la connaissance de Dieu se conserva près de deux mille ans après, sous le règne de quatre-vingts empereurs ; puisque les plus savants interprètes chinois soutiennent, <sup>1</sup> qu'avant les superstitions de Fo, on n'avait jamais vu <sup>2</sup> d'idoles ou de statues parmi le peuple... Durant tout ce temps-là, on recommanda toujours aux princes l'observation des maximes d'Yao, dont la première & la plus essentielle regardait le culte du <sub>p.191</sub> souverain maître du monde.

Mais cela ne fut nullement sans exception, ni sans des mélanges de superstitions, qui à la longue corrompent la religion, & la font dégénérer de son origine. Quelques siècles après Yao, un empereur voulut établir l'idolâtrie par le moyen d'un fanatique qu'il protégeait. Ce nouveau Salmonée voulut ensuite braver la divinité, & périt aussi comme le Salmonée des Grecs ; car l'histoire chinoise dit qu'il fut tué d'un coup de foudre. La vanité des présages s'introduisit dans ce long espace de temps. On rendit un culte religieux aux génies, <sup>3</sup> ces puissances célestes, que l'on prenait pour médiatrices auprès du souverain empereur du Ciel & de la Terre. On supposa aussi, que les astres influaient sur le bonheur & sur le malheur des peuples & des États. Tout cela se voit dans l'histoire du règne des anciens monarques chinois. Ainsi l'on peut dire que l'esprit de la religion ne se conservait

---

<sup>1</sup> On ne saurait accorder cela avec l'établissement des temples, & le culte de quelques personnes distinguées, établi par quelques empereurs longtemps avant Fo, sans parler encore des sacrifices qu'on offrit dès l'ancien temps aux anges tutélaires, qu'on croyait à la vérité inférieurs à Xam-ti. [Voir la préface de la Morale de Confucius.](#)

<sup>2</sup> Mais comment veut-on, que dans un siècle où toutes les nations du monde se représentaient la divinité par des images, ou, ce qui est la même chose, par des hiéroglyphes, les Chinois, si attachés à ceux-ci, aient été les seuls exempts de l'usage universel ? Dans notre temps même les peuples les plus éclairés ont-ils la force de se priver de ces représentations ?

<sup>3</sup> Termes d'une prière, que l'on trouve dans l'[Histoire de la Chine du père Martini, l. IV.](#)

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

dans cet empire, que comme il se conservait en même temps chez les autres gentils de l'antiquité. Combien de beaux exemples ne trouve-t-on pas parmi les derniers, de cette vertu si vantée dans les Annales chinoises, & qu'on pourrait regarder avec raison comme le caractère, comme la plus grande perfection de la religion, pourvu qu'on en détache la superstition. Nous voulons bien croire avec le père Le Comte que ces peuples ont pu garder très longtemps une connaissance assez claire du vrai Dieu, mais nous ajoutons qu'elle ne pouvait être regardée comme pure.

Laotun, que le père Le Comte nomme Laokun ou Li-laokun, fut chef d'une secte, dont les principes tenaient beaucoup de ceux d'Épicure. <sup>1</sup> il naquit sous le règne de Tingu, environ 600 ans avant J. C. & à peu près cinquante avant Confucius. Ce sectaire se vantait d'avoir été créé par le Ciel, ce qui peut-être veut dire qu'il se regardait comme un envoyé du Ciel. Presque tous les chefs de parti ont essayé de se donner cet air de personne miraculeuse & surnaturelle. Pour mieux soutenir le caractère, il voulut encore persuader à ses sectateurs, qu'il avait été caché quatre-vingt & un ans dans le ventre de sa mère, & qu'un moment avant sa mort il était sorti par le côté gauche, qu'il s'était ouvert lui-même. Le nombre de neuf, qu'il croyait le plus parfait de tous les nombres, & qui multiplié neuf fois donne celui de quatre-vingt-un, fut le fondement de cette croyance. Li-Laokun s'acquit bientôt de la réputation par sa doctrine, dont voici la substance.

<sup>2</sup> Il enseignait que le Dieu souverain était corporel, & qu'il gouvernait les autres divinités comme un roi gouverne ses sujets.

<sup>3</sup> Il soutenait que l'âme périssait avec le corps, & que la volupté était le souverain bien de l'homme.

---

<sup>1</sup> [Hist. de la Chine, par le père Martini, l. IV.](#)

<sup>2</sup> [Le père Le Comte, ubi sup.](#)

<sup>3</sup> [Hist. de la Chine, par le père Martini, l. IV.](#)

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

À ces dogmes il mêlait des choses qui pouvaient recevoir un sens favorable : par exemple, il paraît reconnaître une intelligence suprême dans le passage que voici.

« La suprême raison (*tao*) n'a point de nom qui lui convienne, elle a créé le Ciel & la Terre ; quoiqu'elle n'ait point de corps, elle est immobile, & donne cependant le mouvement à tous les astres. Je la nomme *tao*, c'est-à-dire, la suprême raison sans figure parce que je ne lui connais point d'autre nom, &c. <sup>1</sup>

La raison éternelle a produit un, un a produit deux, deux ont produit trois, & trois ont produit toutes choses.

Le père <sup>p.192</sup> le Comte paraît croire qu'il y a dans ce passage quelque connaissance de la Trinité. Ce même philosophe écrivit utilement de la vertu, de la suite des honneurs, du mépris des richesses, & de la solitude de l'âme, c'est-à-dire, de cet état de recueillement dans lequel, éloignée du monde, l'âme fait des réflexions sur soi-même. De tout cela on peut inférer, que la doctrine de ce philosophe était un mélange de bon & de mauvais : peut-être lui arriva-t-il ensuite ce qui est arrivé à d'autres ; que ses sectateurs allèrent plus loin que lui, & tirèrent des conséquences fausses & dangereuses d'une doctrine qui n'était qu'obscur & pleine d'ambiguïtés. Sous prétexte de jouir de la volupté, ce *souverain bien de l'homme*,

<sup>2</sup> ses sectateurs ne s'étudiaient, qu'à prolonger leur vie, afin de jouir plus longtemps de la seule félicité qu'ils

---

<sup>1</sup> Le père Le Comte, *ubi sup.*

<sup>2</sup> [Le père Martini, \*ubi sup.\*](#) Ils se flattaient de pouvoir acquérir l'immortalité par la force de leurs médicaments. Ils enseignaient, qu'il y avait dans les montagnes des hommes errants, qui, après s'être affranchis de la mort, se transportaient où bon leur semblait, & pouvaient même monter aux Cieux. Le père Martini dit, comme le père Le Comte, que cette folle croyance a donné aux Chinois une violente inclination pour la chimie. On pourrait comparer l'opinion que les Chinois ont des *hommes errants qui sont immortels* à celle que notre vulgaire a du *Juif errant*, ou à celle qu'on a eu longtemps des *frères de la Rose-Croix*, qui se vantaient de *savoir tout, & de pouvoir tirer les hommes d'erreur de mort, de ne point vieillir, & de vivre des siècles, d'être invisibles à leurs ennemis, &c.* Pour revenir aux Chinois, Hiao-vu, l'un de leurs empereurs, s'était si fort entêté de la chimie & de cette immortalité qu'il en attendait, qu'il se faisait surnommer *l'empereur de dix mille ans.*

« Les chimistes, ou pour mieux dire, les alchimistes lui firent bâtir à ses dépens un palais de bois de senteur, où il entraient outre cela toute sorte de parfums... On éleva au milieu de ce palais une tour d'airain... dans laquelle on voyait une grande cuve

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

connaissaient : ils employaient des moyens abominables pour y parvenir. Cette opinion dangereuse se glissa parmi les plus grands seigneurs de l'État.

Le père Le Comte rapporte que Laokun s'adonna si fort à la chimie, qu'il passa même <sup>1</sup> pour en être l'inventeur, & que s'étant entêté de la pierre philosophale, il se persuada à la fin, que par le moyen d'un breuvage il pourrait se rendre immortel. Il ajoute, que pour y réussir, ses disciples usèrent de magie, de sorte qu'en peu de temps elle devint l'unique science des gens de qualité. Tout le monde s'y appliqua, dans l'espérance d'éviter la mort, & l'on y mêla bientôt une infinité d'extravagances & d'impiétés. Les docteurs de cette secte, voyant combien elle était favorisée du peuple, se multiplièrent à l'infini, on leur donna le surnom de docteurs célestes, & des maisons pour vivre en communauté. On éleva même des temples au fondateur de cette secte, & le roi & le peuple l'honorèrent d'un culte divin.

Dans le temps que Confucius parut, il y avait beaucoup de corruption dans l'État, & l'on croit assez que le grossier épicurisme des sectateurs de Li-Laokun fit de grands désordres dans la religion. Les vrais philosophes devinrent si méprisés, que Confucius fut obligé d'aller de province en province <sup>p.193</sup> mendier l'audience des peuples pour sa nouvelle philosophie. Dans la suite nous parlerons plus amplement de Confucius.

---

d'airain, figurée en forme de main, qui servait à ramasser tous les jours la rosée la plus subtile, dont on composait des perles qui devaient être la semence de cette prétendue immortalité. »

Un de ses souffleurs s'étant avisé de présenter un de ces breuvages à Hiao-vu, comme capable de procurer l'immortalité à ce monarque si amoureux de la vie, le premier ministre arrêta la main de ce charlatan & but toute la liqueur, en disant au roi :

— S'il est vrai, que ce que je viens de boire rende immortel, tu ne pourras pas m'ôter la vie, & si tu as à faire à un fourbe qui veut te jouer, je t'épargne la peine de l'être en public, en te montrant par mon exemple, de quoi sont capables des imposteurs qui abusent de ta facilité.

Mais les remontrances ne rendirent pas Hiao-vu plus sage.

<sup>1</sup> Puisque nous avons commencé de parler de la chimie, nous rapporterons, après d'autres, que cet art se fit connaître seulement sous l'empire de Dioclétien, & que les premiers livres de chimie se trouvèrent en Égypte. Si cela est, les chimistes sont *débusqués* d'une antiquité beaucoup plus distinguée. À l'égard des Chinois, bien loin de leur accorder l'invention de cet art, on veut que les Arabes le leur aient porté. Voyez la [\*Dissertation de l'abbé Renaudot sur les sciences des Chinois\*](#). Cependant il n'y a rien de fort certain en tout cela, & il semble que tout examen fait, les Arabes & les Chinois peuvent disputer à droit égal.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

Chingu, qui régnait deux cent trente ans avant la naissance de J. C. résolut d'éteindre tout à coup toutes les sciences, en faisant brûler tous les livres de l'empire, à l'exception pourtant de ceux qui traitaient de l'agriculture, de la médecine, & de la divination. Cet édit fut exécuté avec toute la rigueur imaginable : mais quoique malgré cela plusieurs ouvrages aient pu échapper à cette proscription générale, on peut bien croire que l'ignorance aida alors la superstition à faire beaucoup de progrès. Aussi vit-on croître dans la suite du temps les préjugés pour la magie, les sortilèges, les influences des astres, le pouvoir des génies &c., ainsi que cela se prouve par l'histoire des princes qui gouvernèrent cet empire environ un siècle avant la naissance de J. C. <sup>1</sup> Un de ces princes poussa la faiblesse & la folie, qu'il eut de se promettre l'immortalité, jusqu'aux superstitions les plus odieuses, & donna lieu par son exemple à des pratiques qui prouvèrent avec quelle rapidité le libertinage & l'impiété s'introduisent quand l'ignorance s'est une fois établie. Il fit bâtir des temples dans toute l'étendue de son empire à l'honneur de ceux qui devaient vivre éternellement, se donnant ainsi par avance à lui-même les honneurs de l'apothéose : & l'on veut, à cause de cela, que ce monarque soit <sup>2</sup> l'auteur de l'idolâtrie déclarée, bien qu'il paraisse par tout ce que nous venons de rapporter, qu'elle était même incomparablement plus ancienne que Confucius, quelque raison qu'on allègue pour réduire le culte de ces anciens Chinois au seul <sup>3</sup> Xangti, comme souverain seigneur de l'univers.

---

<sup>1</sup> Hiao-vu, dont nous venons de parler.

<sup>2</sup> *Hist. de la Chine*, par le père Martini, l. VIII.

<sup>3</sup> Cependant on prétend que ce terme n'exprime nullement l'idée que nous avons de Dieu. On dit encore, que faute de nom qui pût être donné en chinois à l'Être souverain, les Syriens, qui laissèrent à la Chine l'inscription chinoise & syriaque dont il est parlé dans la [Chine illustrée du père Kircher](#), furent obligés d'emprunter le mot syriaque *Aloho*, qui revient à l'*Eloah* des Hébreux ; en quoi, ajoute-t-on, ils furent imités des Espagnols, qui se servirent du mot de Dios, pour suppléer au défaut des langues américaines, (entr'autres de la brésilienne) qui n'avaient point de termes pour signifier l'Être souverain. Sans nous engager dans cette dispute, il nous semble qu'elle ne roule que sur des mots. Car s'ils n'avaient pas de nom propre pour exprimer ce que les chrétiens prétendent signifier par le mot Dieu, ils en avaient au moins pour désigner quelque chose qu'ils croyaient au dessus d'eux. On ne saurait non plus nier, que tous ces peuples n'aient eu quelque idée de cette chose, laquelle étant au dessus d'eux, avait aussi le pouvoir de leur faire du bien & du mal, sans qu'ils pussent s'opposer à elle, ni la fléchir autrement que par des prières, des sacrifices, des victimes, des conjurations, des tabagies ; en un mot par quelqu'un des moyens que tous les peuples ont imaginé de tous temps, & qu'on ne peut s'empêcher d'appeler culte religieux. Si,

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

Mais, disent les jésuites qui ont imprimé sur l'histoire de la Chine, le plus rude coup que reçut la religion lui fut porté par le Fo & ses sectateurs. Ce Fo commença de se mettre en vogue <sup>1</sup> à la Chine environ trente-deux ans après la mort <sup>2</sup> de J. C. Son idole y <sup>3</sup> fut, dit-on, p.194 porté des Indes. Elle trouva les esprits entièrement disposés à la recevoir, alors aussi la superstition & l'idolâtrie achevèrent de gagner le terrain. On a dit, que le Fo était un spectre venu de l'enfer : mais, sans nous arrêter à cette chimère, voici ce qu'on en peut dire de plus raisonnable, à ce qu'il nous semble. <sup>4</sup> On dit donc, que le Fo naquit dans les Indes, environ mille ans avant J. C., & qu'il était fils de roi. D'abord il fut nommé Che-kia ou Xe-quia, mais à l'âge de trente ans, il se donna le nom de Fo. Sa mère le mit au monde par le côté droit, & mourut dans les douleurs de l'enfantement, au lieu que Laokun était né par le côté gauche. Cette mère avait songé quelque temps auparavant, qu'elle avalait, (d'autres disent qu'elle mettait au monde) un éléphant, & ce songe est l'origine des honneurs que les rois indiens rendent aux éléphants blancs. Le Fo était à peine né, qu'il avait déjà la force de se tenir debout : il fit sept pas, montrant d'une main le Ciel, de l'autre la Terre. Il parla d'abord, & donna le caractère de sa mission.

---

malgré cela, on veut faire passer les Chinois & les Américains pour des athées, il faut dire que tous les idolâtres de l'antiquité étaient aussi des athées, puisqu'en suivant pied à pied l'argument de ceux qui portent l'accusation d'athéisme contre les Chinois &c. on les forcera d'avouer que l'accusation d'athéisme ne tombe que sur le défaut qui se trouve dans l'idée que tous les peuples idolâtres se font faites de la divinité. Or c'est là une de ces manières de raisonner qui ne sont bonnes que pour la chaire. *Questo e buono per la predica*. Nous verrons dans la suite, qu'on trouve à la Chine & au Japon des sectes fort suspectes d'athéisme, comme celle des philosophes, celle de Sintos & une partie des sectateurs du Fo : mais cela prouve seulement qu'il y a des athées de système dans ces deux empires, comme il y en a parmi nous.

<sup>1</sup> *Mémoires du père Le Comte, ubi sup.*

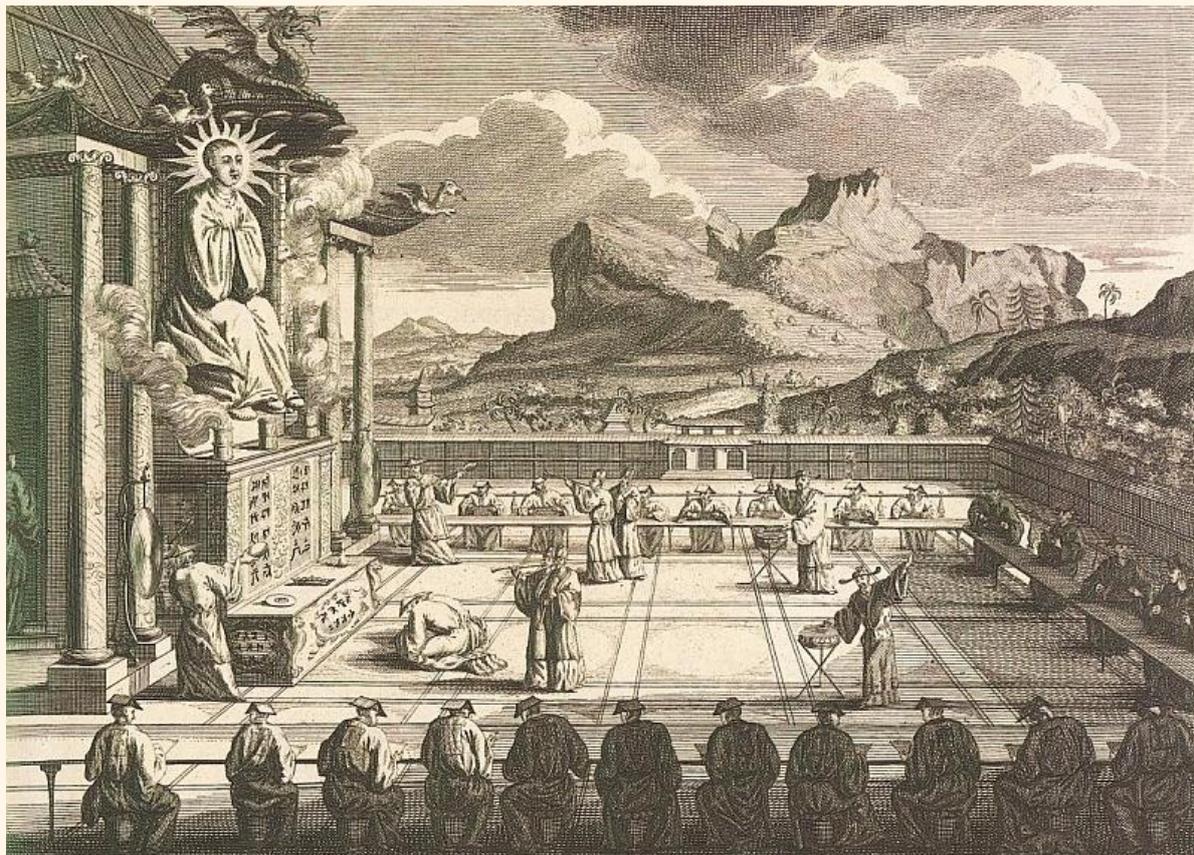
<sup>2</sup> Selon d'autres, soixante-cinq ans après la mort de J. C.

<sup>3</sup> [Voici ce qu'on lit dans le petit livre intitulé \*la Morale de Confucius\* :](#)

L'empereur Mien-ti, qui vivait soixante-cinq ans après J. C., envoya deux ambassadeurs dans l'Occident, pour y chercher le saint & la sainte loi, fondé sur une vision qu'il eut & sur ces paroles de Confucius, que *l'homme saint était dans l'Occident*. Les ambassadeurs abordèrent à une île qui n'était pas éloignée de la mer Rouge, sans oser pousser plus loin, & y prirent la statue de Foë. Ils l'apportèrent dans la Chine avec ses dogmes.

<sup>4</sup> [Le père Le Comte, ubi sup.](#) Ce détail de la vie du Fo n'est pas tout à fait conforme à ce que nous avons rapporté de Xaca dans l'article du Tunquin. Mais qui pourrait accorder exactement les contradictions de tous ces différents idolâtres, qui se sont faits une tradition à leur mode, à mesure qu'ils s'éloignaient de leur origine?... Toutes ces différences ne permettent pas de donner un système exact de la doctrine des Chinois &c.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine



Deux représentations de l'idole Xe-quia.



## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

— Je suis, dit-il, le seul qui mérite d'être honoré dans le Ciel & sur la Terre.

À dix-sept ans, il se maria, & eut un fils qu'il abandonna, aussi bien que le reste du monde. Il se retira dans un désert avec trois ou quatre philosophes, qu'il choisit pour les directeurs de sa conduite. À trente-deux ans commença l'inspiration : il fut saisi & pénétré de la divinité, qui lui donna une connaissance universelle. Dès ce moment il devint dieu : il s'attira les respects & la vénération des peuples par une infinité de miracles, ou, pour ne pas profaner un mot, dont même une bonne partie des chrétiens ignore la signification, par des prestiges & des illusions. Il vit bientôt à sa suite une prodigieuse multitude de disciples, qui, comme <sup>1</sup> leur dieu, changèrent de nom selon les pays ou ils établirent leur doctrine. Mais ce dieu connut enfin qu'il était homme comme les autres. Il mourut âgé de soixante & dix-neuf ans. Alors, pour comble d'impiété, se voyant près de la mort, il voulut inspirer l'athéisme à ses sectateurs. Il leur déclara que jusqu'à ce moment il leur avait parlé par énigmes :

— Mais ne vous abusez pas, leur dit-il, en cherchant hors du néant le premier principe des choses. Tout est sorti de ce néant, & tout doit y retourner. C'est l'abîme de nos espérances.

Peut-être que cette doctrine si détestable en apparence deviendrait plus supportable, si on l'accommodait à la siamoise, en substituant l'idée du Nireupan, à cet odieux néant. Quoi qu'il en soit, par cette rétractation, il divisa ses sectateurs en deux branches, dont l'une suivit à la lettre ce que le Fo avait enseigné pendant sa vie, c'est-à-dire l'idolâtrie ; p.195 les autres reçurent pour articles de foi les dernières paroles de leur maître, & se déclarèrent pour l'athéisme. Cette secte, s'il faut en croire <sup>2</sup> le père Le Gobien, a pour ennemis déclarés celle des philosophes, dont les

---

<sup>1</sup> Ils s'appellent bonzes à la Chine & au Japon, lamas dans la Tartarie, talapoins à Siam, hochans à la Chine. Parmi les bramines, il y en a, dont la doctrine a du rapport à celle de ces Chinois libertins, disciples du Fo. À l'égard du dieu, il a le nom de Sommona-Codom à Siam, de Xaca & de Chekia dans le Laos & au Japon, de Chaca, ou de Chacabout au Tunquin, & peut-être celui de Brama, de Witsnu, de Ram chez les Indiens. On voit ci-dessus deux représentations du Fo, sous le nom de Xe-quia : dans l'une sur un trône élevé, couronné de rayons, environné d'hiéroglyphes, dans l'autre ayant à ses côtés ses deux favoris.

<sup>2</sup> [Préface de l'Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine.](#)

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

dogmes conduisent à une autre espèce de libertinage. D'autres ont essayé d'accorder les contradictions du Fo, en supposant qu'il enseignait une double loi, qu'ils appellent la *loi extérieure*, & la *loi intérieure*. L'extérieure prépare & conduit à l'autre, après quoi elle est inutile, de même <sup>1</sup> que l'on renverse les cintres qui servent à soutenir une voûte, dès que celle-ci est achevée. Mais après tout, on ne saurait disconvenir qu'entre toutes ces opinions, & celles dont nous parlerons dans la suite, les unes ne soient fort obscures & les autres fort suspectes de libertinage, soit qu'on les ait mal rapportées, ou qu'on en puisse effectivement tirer des conséquences dangereuses. Nous verrons plus bas l'idée que le père Kircher nous donne du Fo.



Lamas, prêtres des Tartares.

---

<sup>1</sup> [Le père Le Comte dans ses Mémoires de la Chine.](#)

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

Après le détail que nous venons de donner sur les progrès de l'idolâtrie jusqu'à l'établissement du dieu Fo, il est bien juste de parler aussi de celui de Confucius, que l'on prétend avoir conservé la religion des Chinois dans sa pureté. <sup>1</sup> Les Japonais honorent aussi la mémoire de ce philosophe sous le nom de Koofi, & leur légendes parlent de lui comme d'un saint du premier ordre. Les Chinois disent, qu'à la naissance de Confucius, on entendit une mélodie céleste, que des astres descendirent sur la Terre, ou du moins s'en approchèrent, apparemment pour admirer cette naissance miraculeuse. Après qu'il fut né, deux dragons vinrent le garder. Ce prodige a quelque ressemblance aux serpents qui vinrent trouver le petit Hercule dans son berceau. Confucius naquit <sup>2</sup> cinq cent cinquante & un ans avant J. C., ou selon d'autres quatre cent quatre-vingt-trois. <sup>3</sup> La mort de son père lui fit donner le nom de Tcesse qui veut dire *enfant de douleur*. Il tirait son origine des empereurs de la seconde famille. On assure qu'on remarqua dans les premières années de ce philosophe beaucoup de disposition à la vertu. Dans la plus tendre enfance, Confucius n'avait rien d'enfant. Toutes ses manières étaient déjà les manières d'un homme mûr. Il avait un air grave & sérieux qui le faisait respecter ; mais ce qui le distinguait le plus, dans un âge où il est encore permis d'ignorer les règles de son devoir, était une piété solide. Il honorait ses pareils, il réglait sa conduite sur celle de son aïeul qui vivait à la Chine <sup>4</sup> en odeur de sainteté & l'on remarqua que jamais il ne mangeait rien qu'après s'être prosterné & l'avoir offert au souverain maître du Ciel,

<sup>5</sup> Étant encore enfant, il entendit son grand-père qui soupirait... il lui en demanda la cause :

— Peut-être craignez vous, dit-il, que vos descendants ne négligent le soin de la vertu, & ne vous déshonorent par leurs vices.

---

<sup>1</sup> Kaempfer, traduction anglaise de son *Histoire du Japon*, l. 2, ch. 32.

<sup>2</sup> [Hist. de la Chine](#), par le père Martini.

<sup>3</sup> [Mémoires du père Le Comte](#).

<sup>4</sup> [Idem, ibid.](#) Cette odeur de sainteté est un peu suspecte.

<sup>5</sup> [C'est le père Le Comte qui parle](#).

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

L'aïeul, surpris, lui demanda qui lui avait appris à parler ainsi.

— Je l'ai appris de vous-même, répondit Confucius, je vous écoute avec application toutes les fois que vous parlez, & je vous ai souvent ouï dire, qu'un fils, qui par sa vie ne soutient pas la réputation de ses ancêtres, p.196 en dégénère, & ne mérite pas d'en porter le nom. Quand vous parliez de la sorte, pensiez-vous à moi, & ne serait-ce point ce qui vous afflige,...

Confucius, après la mort de son aïeul, s'attacha à un fameux docteur de ce temps-là, sous lequel il fit en peu de temps des progrès considérables dans la connaissance de l'antiquité qu'il regardait comme le modèle le plus parfait. Cet amour des anciens lui pensa coûter la vie, quoiqu'il n'eut encore que seize ans, car s'entretenant avec un homme de la première qualité, qui parlait de l'obscurité & de l'inutilité des livres Chinois, cet enfant lui fit une leçon trop vive sur le respect qu'on leur devait.

— Les livres dont vous parlez, lui dit-il, renferment une doctrine profonde, dont le sens ne doit être pénétré que des savants. Le peuple ne les estimerait pas, s'il les comprenait de lui-même. Cette dépendance des esprits, par laquelle les plus grossiers sont soumis aux plus éclairés, est très utile dans la société civile...

Ce discours, qui finissait par une censure très forte du docteur, offensa de telle sorte celui-ci, qu'il s'en serait vengé, sans une expresse défense de l'empereur.

Dès l'âge de quinze ans, Confucius avait choisi parmi les anciens ceux qu'on estimait le plus, il en avait extrait les plus excellentes instructions, dans le dessein d'en profiter, d'en faire les règles de sa conduite, & de les proposer aux autres. À l'âge de dix-neuf ou vingt ans, il se maria, il eut un fils dès la première année de son mariage <sup>1</sup> & se contenta d'une seule femme, ne croyant pas qu'il fût permis d'en

---

<sup>1</sup> [Hist. de la Chine, l. IV.](#)

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

avoir plusieurs, malgré l'usage contraire de son pays. Il la répudia même après en avoir eu un enfant, & résolut de passer le reste de sa vie dans le célibat. Confucius n'ignorait pas ce que l'expérience apprend tous les jours aux philosophes, que rien ne leur est plus incommode qu'une femme, & d'autre côté les femmes regardent un philosophe comme une assez mauvaise pièce de ménage, parce que la plupart du temps elle ne leur sert pas autant qu'elles le souhaiteraient. En un mot Confucius choisit le célibat pour vaquer avec plus de soin à l'étude, & travailler ensuite à étendre sa doctrine par tout l'empire. Tout cela ne se pouvait guère pratiquer au milieu d'une famille & d'un ménage, y eût-on été plus philosophe que <sup>1</sup> Socrate ne le fut jamais dans son domestique. À l'âge de vingt-trois ans <sup>2</sup> Confucius se fit disciple d'un autre philosophe, fameux à la Chine pour ses instructions dans la conduite de la vie publique & privée. Malgré son inclination à la philosophie, il ne laissa pas d'accepter des charges : de cette manière il pouvait mettre en pratique ce qu'il méditait en particulier. Aussi exerça-t-il la magistrature en divers lieux avec beaucoup de réputation & de succès. Il n'y avait jamais en vue que l'utilité publique & l'avancement de sa doctrine : quand il s'apercevait qu'il s'était trompé dans le fruit qu'il attendait de ses lumières, il renonçait sans peine à la charge de magistrat.

Ce philosophe avait jusqu'à trois mille disciples, entre lesquels il y en eut cinq cents qui furent élevés aux premières charges de l'État. Parmi ces cinq cents, il y en avait soixante-douze, d'une vertu & d'un p.<sup>197</sup> savoir extraordinaires. <sup>3</sup> Tous ces disciples étaient autant de missionnaires & de prédicateurs, dont Confucius se servait pour étendre sa doctrine, & pour réformer les mœurs des peuples. Mais à peine se contentait-il du ministère des siens. Peu s'en fallut qu'il ne passât lui-même les mers, pour publier ses dogmes jusqu'aux extrémités du

---

<sup>1</sup> Il avait une femme si méchante, que pour en désigner une de ce caractère, on disait *Xantippo irata*. Elle pouvait être ce fameux démon de Socrate, dont il est tant parlé dans l'Histoire.

<sup>2</sup> [Hist. de la Chine, ubi sup.](#)

<sup>3</sup> Voir le père Le Comte, *Mémoires de la Chine*, t. I.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

monde. Enfin de ces soixante-douze disciples distingués entre les cinquante, <sup>1</sup> il en avait choisi particulièrement douze, qu'on pourrait appeler les *douze apôtres de Confucius*, & cela lui donnerait un air de conformité avec J. C., d'autant plus que le philosophe chinois s'était choisi un favori parmi ces douze personnes. Ces rapports nous paraissent un peu odieux, à nous qui sommes anciens chrétiens, mais ils ne le sont pas aux nouveaux chrétiens de la Chine.

<sup>2</sup> Confucius avait divisé sa doctrine en quatre parties, & ses disciples en quatre classes. Ceux de la première s'appliquaient à cultiver la vertu, & à s'en imprimer l'habitude dans le cœur. Ceux de la seconde s'attachaient à bien raisonner, & à bien parler. Ceux de la troisième classe s'appliquaient à la politique & à se former l'idée d'un bon gouvernement. Ceux de la dernière s'occupaient à écrire d'un style exact & poli ce qui regardait la conduite des mœurs : mais le philosophe les exhortait tous en général à se bien gouverner eux-mêmes, à cultiver leur esprit par la méditation & à purifier le cœur par l'amour de la vertu.

<sup>3</sup> Ce fut dans la province de Lu son pays natal, qu'il ouvrit une école publique. Cette école, où l'on apprenait tout ce que la justice & la vertu ordonnent aux hommes, produisit des biens infinis à la province. S'il faut croire tout ce qu'on en dit, Confucius y fit revivre l'âge d'or : car il ramena la bonne foi dans le commerce, la piété dans le cœur des enfants envers leurs parents. Il instruisit & persuada les femmes de tous les devoirs de leur sexe, & tous les hommes généralement des vertus qui entretiennent la société civile. *L'équité était si grande, qu'on n'aurait osé ramasser ce qu'on trouvait tombé dans les chemins, à moins qu'il n'eut appartenu à celui qui s'en saisissait : ils vivaient avec autant d'intelligence & d'union que s'ils n'eussent composé qu'une famille.* Des changements si considérables, qui étaient dûs uniquement à la sagesse de Confucius, firent juger qu'un tel homme serait un excellent ministre d'État. Ce jugement est souvent démenti par

---

<sup>1</sup> [Hist. de la Chine par le père Martini. J. IV.](#)

<sup>2</sup> [Morale de Confucius](#), imprimée en 1688.

<sup>3</sup> [Hist. de la Chine, ubi sup.](#)

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

l'expérience ; il ne le fut pas à l'égard du philosophe chinois. Il se trouva aussi sage législateur, qu'il avait été excellent *spéculatif* à l'égard des lois. Il réforma la cour & les peuples, mit des bornes à l'intérêt, à l'ambition, à la fausse politique. Sa morale trop sévère devait naturellement révolter les grands : cependant ils écoutèrent assez longtemps ses prédications. Le philosophe sut introduire à la cour le mépris des richesses & des plaisirs, un estime infinie de la justice, de la tempérance & des autres vertus, une grandeur d'âme à l'épreuve des respects humains, une sincérité sans le moindre déguisement. <sup>1</sup> Les rois ne se gouvernaient plus que par ses conseils, & les peuples le révéraient comme un saint. Telle fut la reforme de ce législateur devenu Premier ministre. Mais comme les hommes ne persistent jamais longtemps dans les règles de la sagesse, & qu'il semble p.198 qu'elles les mette hors de leur assiette naturelle, ces régénérés succombèrent enfin à la tentation des plaisirs : leurs voisins jaloux, tendirent des pièges à une réforme qui leur paraissait dangereuse. Ils conçurent, dit le père Le Comte, qu'un roi gouverné par un homme du caractère de Confucius se rendrait bientôt puissant, & c'était ce qu'ils craignaient. Ils raisonnaient mal. Si tout ce qu'on nous débite de la sagesse du philosophe & du rétablissement de la vertu est bien véritable, rien n'était plus opposé aux désordres de l'ambition. Le philosophe chinois eut le déplaisir de voir tous ses travaux bientôt renversés. La cour retomba dans ses dérèglements ordinaires : <sup>2</sup> Le roi, devenu amoureux, négligea le soin des affaires, il ne rendait aucune justice à ses sujets, il n'écoutait plus les avis. Alors Confucius se démit du ministère pour sauver sa réputation du milieu de ces désordres. Ce fut en ce temps-là que la philosophie tomba dans un si grand décri, qu'aucun prince ne voulut reconnaître Confucius.

« Les politiques le craignaient, les ministres ne voulaient point un concurrent capable de diminuer leur autorité, ou de leur ôter leur crédit. »

---

<sup>1</sup> [Le père Le Comte, ubi sup.](#)

<sup>2</sup> *Hist. de la Chine*, l. IV.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

Il se trouva si généralement abandonné, qu'il fut souvent réduit à la dernière extrémité. Ainsi finit le progrès d'une réforme dans les mœurs, qui n'eut pas le succès & la durée qu'on reconnaît à celle qui se fait dans les dogmes. <sup>1</sup> Alors le philosophe désespérant de se faire écouter en public, prit le parti de s'en tenir à ses disciples, & de les instruire avec toute l'attention d'un maître qui les veut former à la vertu. Dans cette retraite son esprit ne perdit rien de son élévation, ni d'une fermeté qu'on peut mettre en parallèle avec celle des anciens stoïciens ; puisqu'à l'exemple de ces philosophes,

<sup>2</sup> il disait qu'aucun homme n'était assez puissant pour lui nuire, & que quand on était élevé jusqu'au Ciel, par un sincère désir de la perfection, bien loin de craindre l'orage, <sup>3</sup> on n'entendait pas même le bruit qui se faisait en ce bas monde.

Confucius étant donc réduit à ses seuls disciples dans un temps de corruption, où l'ancienne probité & cette justice si nécessaire à la cour des grands, en étaient bannies, ne pensait uniquement qu'à former à ses maximes le petit nombre d'élus qu'il avait comme sauvé du naufrage. <sup>4</sup> Il travaillait sans relâche à rétablir en eux

« cette intégrité qu'il assurait avoir été un présent du Ciel ; & pour mieux parvenir à ce but, il les exhortait à obéir <sup>5</sup> au Ciel, à le craindre, à le servir, à aimer son prochain comme soi-même, à se vaincre, à soumettre ses passions à la raison, à ne faire rien, à ne dire rien, à ne penser rien qui lui fût contraire. Et ce qu'il y avait de plus remarquable, il ne recommandait rien aux autres ou par écrit, ou de vive voix, qu'il ne pratiquât premièrement lui-même.

Qui ne croirait en lisant le récit d'une si belle morale, & d'une pratique si excellente de ses devoirs, que Confucius était chrétien &

---

<sup>1</sup> *Hist. de la Chine*, l. IV.

<sup>2</sup> [Mémoires de la Chine, par le père Le Comte.](#)

<sup>3</sup> Si fractus illabatur orbis,  
Impavidum ferient ruine. — Horace.

<sup>4</sup> [Morale de Confucius, ubi sup.](#)

<sup>5</sup> C'est-à-dire à Dieu.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

qu'il avait été instruit dans l'école de J. C. ? Remarquez surtout *cette intégrité, qui était un présent du Ciel, & de laquelle l'homme était déchu*. Certainement un <sup>p.199</sup> chrétien ne <sup>1</sup> s'exprimerait pas mieux. Aucun prophète des Juifs n'a parlé si clairement sur la corruption de la religion naturelle & <sup>2</sup> sur la nécessité de la rétablir. N'a-t-on pas bien lieu d'être surpris que la Chine ait eu le privilège <sup>3</sup> d'une espèce de révélation, tandis que suivant l'opinion vulgaire l'idolâtrie couvrait toute la face de la Terre, excepté le petit État des Juifs ? Enfin les disciples de Confucius avaient pour lui une vénération si extraordinaire, qu'ils ne lui refusaient pas même les honneurs qu'on ne rend qu'aux rois.

Confucius vécut soixante-treize ans, mais il passa les dernières années de sa vie dans la douleur, à la vue des désordres qui régnaient parmi les peuples. Peu de temps avant sa dernière maladie, il disait, en parlant de la doctrine qu'il avait voulu établir,

— La montagne est tombée, une haute machine a été détruite.

Dans les derniers jours de sa vie, il adressa ces paroles à ses disciples,

— Puisque les rois ne suivent pas mes maximes, je ne suis plus utile au monde : ainsi il est temps que j'en sorte.

---

<sup>1</sup> Il semble quelquefois que ce soit un docteur de la nouvelle Loi qui parle, plutôt qu'un homme élevé dans la corruption de la nature. Le père Le Comte.

<sup>2</sup> On veut que par le *saint qui se trouve en Occident*, Confucius ait prédit J. C. Il semble, ajoute le père Martini, [l. IV. de l'Histoire de la Chine](#), qu'il ait prévu le mystère de l'Incarnation, & même marqué l'année dans laquelle il devait s'accomplir. On le lui fait prédire, à l'occasion d'un petit animal tue à la chasse, & qui, selon les Chinois, ne devait paraître que,

« quand il viendrait un personnage d'une singulière sainteté, qui annoncerait un bonheur promis depuis plusieurs siècles à toute la Terre.

Confucius apprenant la mort de cet animal, s'écria deux fois en soupirant,

— Ô kilin (c'est le nom de l'animal) qui t'a donné ordre de paraître ? Ma doctrine est sur son déclin, & ton avènement rend toutes mes leçons inutiles.

Enfin, continue-t-on, comme ce mot kilin signifie un animal très doux, on pourrait en faire allusion à l'*agneau de Dieu*, d'autant plus que l'année de sa mort avait du rapport à celle de la naissance du Sauveur, quoiqu'elle eût précédé celle-ci de 475 ans.

On ajoute beaucoup d'autres circonstances qui servent à fortifier ce nouveau *type* de J. C. que l'abbé Renaudot a rejeté comme absurde & comme injurieux à Dieu. Voir sa [Dissert. sur les sciences des Chinois](#).

<sup>3</sup> On jugerait que Confucius n'a pas été un pur philosophe formé par la raison, mais un homme inspiré de Dieu, pour la réforme de ce nouveau monde. Le père Le Comte.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

Ses disciples le pleurèrent amèrement, & lui rendirent tous les autres devoirs funèbres. Ils prirent des habits lugubres & portèrent un an le deuil de leur maître ; quelques uns même le portèrent jusqu'à trois, & <sup>1</sup> quelques autres enfin le pleurèrent six ans entiers sur son tombeau. Si les disciples sentirent leur perte, l'empire entier la sentit aussi, quoique plus tard qu'eux, & après avoir méprisé longtemps sa doctrine. Le sort des hommes est de connaître le prix des choses dont ils ne peuvent plus jouir.

Confucius fut presque aussitôt après sa mort reconnu & révééré comme un saint. On eut soin de transmettre cette vénération aux siècles suivants. Les rois lui bâtirent des palais (ou des temples) dans toutes les provinces de l'État, & c'est là, dit le père Le Comte, que les savants vont rendre en certains temps des *honneurs politiques* à *Confucius*. Personne n'ignore les contestations qui se sont élevées sur cette matière : mais comme il ne s'en agit pas encore ici, nous continuerons notre récit. On écrivit sur le frontispice de ces palais, temples, ou <sup>2</sup> collèges les plus magnifiques inscriptions : *Au grand maître, au premier docteur, au saint, à celui qui a été doué d'une sagesse extraordinaire, à celui qui a enseigné les empereurs & les rois,* &c. La même vénération dure toujours. Les magistrats ne passent jamais devant ces édifices consacrés à Confucius qu'ils ne fassent arrêter les chaises dans lesquelles ils sont portés. <sup>3</sup> Ils descendent & se prosternent quelques moments, ils font ensuite quelques pas à pied. Les rois même & les empereurs vont visiter ces édifices pour honorer la mémoire de leur saint & lui offrir des présents. Toutes ces apparences de culte sont d'autant plus extraordinaires, que jamais, à ce que nous assure le père Le Comte,

« les Chinois n'en ont fait une divinité, quoiqu'ils aient donné la qualité de dieu, ou, comme ils parlent, de purs esprits à tant de mandarins moins illustres que lui... mais le Ciel, qui

---

<sup>1</sup> [Morale de Confucius](#).

<sup>2</sup> On les appelle collèges dans la *Morale de Confucius*.

<sup>3</sup> [Morale de Confucius](#), *ubi sup.*

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

l'avait fait naître pour la réforme des mœurs, ne voulut pas permettre qu'une vie si réglée fut après sa mort une occasion de superstition & d'idolâtrie.

<sup>1</sup> Les ouvrages de Confucius ont une si grande autorité... qu'on croirait commettre un crime énorme, si on y changeait quelques choses, & si l'on n'était pas entièrement persuadé de sa doctrine. On le considère toujours comme un docteur infaillible & comme le maître souverain des sciences... deux mots de ses écrits, cités dans les disputes publiques, ferment la bouche aux plus opiniâtres... Le respect des peuples pour ce docteur s'est communiqué à ses descendants. Le chef de sa famille, laquelle subsiste encore à présent, tient le rang de prince tributaire... & le gouvernement de la ville, dans laquelle il est né, lui est affecté... Les privilèges de cette famille n'ont jamais reçu d'atteinte, quelques révolutions qui soient arrivées dans l'empire.

C'est par là que nous finirons l'histoire du fondateur ou du restaurateur de la secte des lettrés & des philosophes.

Tout ce que nous venons de dire jusqu'à présent sert plutôt à faire connaître les fondateurs des sectes chinoises, que leurs dogmes & les systèmes qu'ils ont établis. C'est de ces systèmes qu'il faut donner un détail exact.

Li-Laokun, que d'autres appellent aussi Lanzu & Lanthu, établit la secte que l'on regarde aujourd'hui comme celle des gens du commun, quoique, selon <sup>2</sup> Kircher, elle fût anciennement la religion des mages, ou celle des sages égyptiens. Le père Le Gobien <sup>3</sup> lui donne le nom de religion des bonzes, & dit qu'elle est originaire de la Chine.

Nous avons déjà rapporté les dogmes qu'établissait Laokun : les changements que ses disciples attribuent à la divinité suprême ont

---

<sup>1</sup> [Hist. de la Chine, l. IV.](#)

<sup>2</sup> [Chine Illustrée, l. I. de la 3<sup>e</sup> partie.](#)

<sup>3</sup> [Préface de l'Hist. de l'édit de l'empereur de la Chine.](#)

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

beaucoup de conformité avec ce que nous avons rapporté aux articles des Peguans, des Siamois & Tunquinois. <sup>1</sup> Ils établirent comme eux une manière de succession de rois des cieux par usurpation. Ciam détrôna Leu &c. Par ce même endroit & par quelques dogmes, on trouvera que cette secte de Laokun a aussi du rapport à celle des Sintos du Japon. Dans leur morale, qui comme nous l'avons déjà dit, <sup>2</sup> ressemble à l'épicurisme, ils ne portent pas l'indifférence aussi loin que les sectateurs du Fo : ils se contentent, dit le père Le Gobien, d'éloigner de l'esprit les désirs véhéments & les passions chagrines. Leur sage ne se propose que la paix & la tranquillité. Passer sa vie sans embarras, sans sollicitude, sans des retours continuels sur le passé, sans toutes ces recherches inutiles de l'avenir qui troublent toujours le repos de l'âme, c'est savoir user du présent & mériter le nom de philosophe.

p.201 Quand on est continuellement agité de soins, ou occupé de grandes entreprises, quand on se livre à l'ambition, à l'avarice, à la cupidité, c'est beaucoup plus pour la postérité qu'on travaille, que pour foi ; est-on sage de se rendre malheureux pour les autres, & d'acheter leur bonheur... en risquant sa vie... aux dépens de sa félicité ?... non seulement le sage ne doit point sacrifier son repos au bien public, il doit même être modéré dans la recherche de son bonheur, de crainte qu'un désir trop violent de ce que l'on n'a pas encore, n'altère la paix que l'on possède... Il faut donc éviter tout ce qui peut causer de l'ennui ou du dégoût... Un plaisir que le chagrin accompagne n'est qu'une ombre de plaisir. Il y a en tout cela des maximes qui tiennent du stoïcisme, & d'autres de l'épicurisme. Celles-ci font le gros du système. Comme les stoïciens, ces bonzes ne parlent que de paix, de tranquillité de l'âme, d'apathie, ou d'exemption de passions. Comme les épicuriens, ils ne veulent rien qui leur donne des soucis & des embarras ; point de réflexions incommodes, point de vues éloignées. La vie est un partage

---

<sup>1</sup> Purchas, Extraits de *Relations des missionnaires jésuites*.

<sup>2</sup> Les sages épicuriens exhortent à la volupté, mais à une volupté commode, qui ne traîne après elle ni inquiétudes, ni maux, ni douleurs, effets ordinaires de la débauche & de l'excès dans les plaisirs. Ils savent trop bien, que *de rose alors ne reste que l'épine*. Il s'agit seulement de donner à ces maximes un objet plus noble que celui de se procurer le simple agrément de la vie.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

dans lequel on ne doit goûter que des plaisirs. Il faut faire durer le voyage, & semer en même temps des fleurs sur la route. Nous avons vu que c'est là le grand objet de la passion que cette secte a pour la chimie. Cette paix & cette tranquillité de l'âme, qui est commune aux stoïciens & aux Chinois, nous est aussi prêchée dans le christianisme ; mais si l'on excepte quelques livres de dévotion & des sectes qui outrent la chose, la religion ne nous enseigne rien que de raisonnable sur cet article. Peut-être ne serait-il pas plus difficile d'ajuster les maximes épicuriennes au caractère du christianisme. Il nous ordonne de réprimer nos passions, d'user du présent sans craindre les suites de l'avenir, de méditer sur la fragilité des biens, & il nous conseille d'en jouir avec <sup>1</sup> sagesse & modération. En un mot, rien n'est plus éloigné du christianisme que les inquiétudes mondaines, l'agitation des soins, les recherches inutiles, l'avarice, l'ambition, &c. Il faut avouer cependant, que si tout cela se poussait trop loin, on serait inutile au genre humain, & l'on deviendrait à charge à soi-même : car si nous avions le droit absolu d'indifférence & de tranquillité, les autres l'ayant comme nous, on cesserait de se secourir mutuellement, on n'aurait plus ni compassion, ni charité : on romprait tous les liens de la société. Ceux mêmes qui ont voulu outrer ces maximes dans une fausse spéculation les ont démenties par la pratique, parce qu'il n'est pas possible de faire autrement. Les bonzes en conviennent de bonne foi, quand, sur l'objection qu'on leur fait, qu'ils se marient, & se chargent des soins pénibles d'une famille, ils répondent <sup>2</sup>

« qu'après avoir bien examiné ce point, ils sont persuadés que dans la spéculation, c'est un grand embarras qu'une femme, que néanmoins dans la pratique, ce n'est pas une chose contraire au bonheur.

Si leur tranquillité se dément par la nécessité de se marier, d'avoir ménage, de se mêler de mille choses nécessaires à la vie, elle ne se dément pas moins dans les peines qu'ils prennent pour la prolonger par

---

<sup>1</sup> Voir la note 4, page précédente.

<sup>2</sup> [Le père Le Gobien, \*ubi sup.\*](#)

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

des secrets de chimie <sup>1</sup> & par tout ce qu'ils se prescrivent à eux-mêmes pour leur <sup>p.202</sup> santé. Il en est de même à l'égard des mœurs, en quoi ils ne diffèrent pas de toutes les autres sectes. Ces sectateurs de Li Laokun passent aussi <sup>2</sup> pour avoir des pactes avec le démon, pour jeter des sorts & pour s'appliquer généralement à la magie. Ils disent encore <sup>3</sup> qu'ils ont le pouvoir d'éloigner & de chasser le démon, de prédire le bien & le mal. En un mot s'il faut en croire les Chinois superstitieux, ils font chez eux & la pluie & le beau temps. On pourrait à divers égards les comparer à nos astrologues, à nos diseurs de bonne aventure, & à nos alchimistes.

Cette secte a un chef à sa tête que l'on pourrait appeler son pontife. Cette dignité est héréditaire dans la même famille depuis environ mille ans. Le <sup>4</sup> Ciam fait sa résidence ordinaire à Pékin, & même il est fort estimé à la cour, à cause qu'il y passe pour fort expert dans les exorcismes.

La doctrine littérale du Fo établit l'idolâtrie. C'est à cette idolâtrie qu'on doit <sup>5</sup> toutes les divinités que l'on trouve représentées dans la description que nous donnons ici de la religion des Chinois. La plupart sont des animaux de toutes espèces, dans lesquels on dit que le Dieu Fo a passé successivement dans ses différentes métamorphoses.

Les prêtres du Fo portent le nom de *hochans* <sup>6</sup> qui signifie gens réunis de toute sorte de pays. Ils enseignent qu'on doit révéler trois choses, leur Dieu, la Loi & ses livres, qui contiennent leurs règlements particuliers. Mais ceux d'entr'eux, dont on prétend qu'ils suivent ce que l'on appelle la doctrine intérieure & qu'ils débitent le pur athéisme,

---

<sup>1</sup> [Le père Le Gobien, ubi sup.](#)

<sup>2</sup> Le père Le Comte, *Mémoires de la Chine*, tome II.

<sup>3</sup> Purchas, *Extraits de voyages*.

<sup>4</sup> *Ibid.* Purchas l'appelle *Ciam*.

<sup>5</sup> Ceux qui veulent réduire au civil le culte de Confucius & des Ancêtres, qui fait une partie essentielle de la religion des lettrés, prétendent que tout ce qu'on y trouve de superstitieux est étranger à cette religion, & a été pris de celle du Fo. Sur ce fondement il ne faudrait mettre sur leur compte aucune des idoles dont nous donnons la description. Mais on leur répond, que la secte des lettrés ne prend rien des autres sectes. On nous assure que les lettrés ont aussi leurs idoles & leurs statues, comme on le dira plus bas. Les lettrés invoquent & révèrent leurs morts, qui sont des génies auxquels on a donné des départements & des noms particuliers, comme dans l'antiquité grecque & romaine.

<sup>6</sup> [Le père Le Gobien, ubi sup.](#)

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

peuvent se réduire à la classe des talapains, tant de Siam & du Tonquin que de Laos, &c. On en jugera par ce que nous allons rapporter. Toutes choses en ce monde sont illusions & prestiges. Pour exister véritablement, il faut se confondre dans le néant, qui par sa simplicité fait la perfection de tous les êtres. Tout ce qu'ils débitent sur cette tranquillité, cette quiétude de l'âme qui, selon eux, fait la perfection de leur sage, est poussé beaucoup plus loin que par les bonzes. Pour posséder une sainteté parfaite, il ne faut pas seulement être exempt de toute passion, il n'est pas même permis d'avoir le moindre désir. S'appliquer à ne vouloir rien, à ne penser à rien, à ne sentir rien, voilà ce qui forme la véritable quiétude de l'âme. Elle est sainte, elle est parfaite en cet état, où elle ne diffère pourtant en rien d'une pierre. De cette manière ils anéantissent la liberté, qui selon les gens raisonnables fait la perfection de l'âme, puisque nous devons toute la beauté de nos actions au choix libre entre le bien & le mal : mais, ou cela n'est point connu à ceux qui suivent la religion du Fo, ou l'obscurité de leurs véritables sentiments, cachés sous des expressions alambiquées, ne nous permet pas d'en donner une idée plus raisonnable. Quand donc l'âme est tombée dans ce profond assoupissement, ou dans le parfait repos de toutes ses puissances, l'homme cesse d'être sujet au changement, il n'est plus exposé aux transmigrations p.203

... <sup>1</sup> à proprement parler il n'est rien, ou si l'on veut qu'il soit encore quelque chose, il est sage, parfait, heureux, pour le dire en un mot, il est dieu & parfaitement semblable au dieu Fo.

On travaille à parvenir à cet état par la pratique des commandements du Fo. Il en a donné cinq qu'il est inutile <sup>2</sup> de répéter, puisqu'il en a été parlé ci-devant.

À ces commandements ils ajoutent les œuvres de miséricorde, qui sont par exemple, de bien traiter & de bien nourrir les prêtres, de leur bâtir des maisons de retraite, afin que leurs prières & leurs pénitences

---

<sup>1</sup> [Le père Le Gobien, ubi sup.](#)

<sup>2</sup> Voir les articles de la religion de [Siam](#), des [Laos](#), &c.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

délivrent les pécheurs des peines que leurs péchés méritent. Il faut aussi leur léguer des biens, bâtir des temples, acquitter des vœux, brûler pour les morts des habits & des étoffes de soie, ou des représentations de toutes sortes de choses précieuses en papiers dorés & argentés. Nous avons déjà observé que ces choses se changent en or, en argent, en véritables habits, &c. dans l'autre monde. Celui qui n'observe pas ces commandements risque d'être cruellement tourmenté après sa mort & de rouler de corps en corps par une longue & constante suite de métempsycoses. Il risque encore de renaître rat, mulet, cheval &c. mais quelque longues que soient ces peines, <sup>1</sup> cependant elles ne sont pas éternelles. Les plus rigides de cette secte s'abstiennent de manger d'aucune chose ayant vie, & ne veulent s'embarasser ni de mariage, ni de ménage. On dit aussi qu'ils croient une pluralité de mondes, & une espèce de trinité dans l'unité de l'Être suprême.

Leurs pagodes sont en grand nombre, & parmi ces édifices on en trouve d'assez somptueux, pleins d'idoles de différentes sortes, la plupart monstrueuses. On assure que dans leurs dévotions ils répètent fort souvent le mot de *Tolome*, de quoi ils ne donnent aucune raison, parce qu'ils ne l'entendent pas. Là-dessus on s'imagine pourtant, que ce mot est corrompu du nom de l'apôtre saint Thomas, que l'on croit avoir porté l'Évangile aux Indes, & même à la Chine. Cette secte a des couvents de religieux & de religieuses : mais les couvents du sexe sont fort décriés, parce que celles qui se consacrent à la retraite

<sup>2</sup> ont autant de liberté de sortir, que les femmes séculières en ont peu. Elles forment des intrigues, elles entretiennent des commerces... même les temples ne sont pas moins décriés, les assemblées du sexe y sont suspectes... autrefois l'entrée en était défendue aux femmes.

---

<sup>1</sup> Tout ce qui suit est tiré des Extraits que Purchas a donné de divers voyages.

<sup>2</sup> [Le Gobien, Hist. de l'édit, &c.](#)

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

Avant que d'aller plus loin nous rapporterons après le père Kircher <sup>1</sup> que Fe ou Fo est regardé comme un sauveur par ceux qui l'adorent. Ce Père croit aussi, que le Fo, qu'il prétend être le même qu'un certain *Brachman*, qui a donné son nom aux brachmanes, a pris toute <sup>2</sup> sa doctrine des prêtres égyptiens chassés de leur pays par Cambyses roi de Perse, & que de cette doctrine il composa un système, ou plutôt une rapsodie, puisqu'il ajouta ses opinions erronées à celles qu'il avait reçues. Ce brachmane eut aussi le nom <sup>3</sup> de Ram. En peu de temps il se vit un prodigieux nombre de <sub>p.204</sub> disciples : il soutint ensuite quatre-vingt mille transmigrations, la dernière desquelles le fit trouver dans le corps d'un éléphant blanc. Enfin d'autres veulent que le Fo soit le même que Pythagore <sup>4</sup> & d'autres le prennent pour l'Hermès Trismégiste des Égyptiens.

Foë ou Fo fait mention dans les ouvrages qu'il laissa à ses disciples, d'un autre philosophe beaucoup plus ancien que lui. Les Chinois nomment ce philosophe *Omito*. C'est l'Amida des Japonais. Nous en parlerons en temps & lieu. Les Chinois les invoquent tous les deux, en s'écriant dans leurs dévotions *Omito-Foë*.

Le chef de la secte des lettrés & des philosophes a pensé plus noblement sur la divinité & sur la religion. Il semble du moins qu'on ne saurait imputer à ses sectateurs une idolâtrie aussi grossière que celle de

---

<sup>1</sup> *China Illustrata*.

<sup>2</sup> Par exemple la métempsychose, que Pythagore alla chercher dans la même source. Les superstitions qui concernent la vache, l'abstinence des choses vivantes. Le Sieur Kaempfer a copié ceci du père Kircher dans son *Histoire du Japon* ; mais il n'a eu garde de le citer.

<sup>3</sup> Remarquons ici, que les Indiens nient qu'ils adorent Ram : c'est Thévenot qui le dit, t. V de ses voyages, éd. de 1727. Disons plutôt qu'ils nient la conséquence qu'on peut tirer de leurs pratiques, & ajoutons qu'il s'en faut beaucoup qu'ils ne soient seuls dans le monde,

« Quand donc un chrétien parle à ces gentils de leur Dieu Ram, ils ne soutiennent point qu'il est Dieu, ils disent seulement que ç'a été un grand roi, dont la sainteté & le secours qu'il a donné aux hommes lui ont acquis une communication plus particulière avec Dieu qu'aux autres saints, & qu'ainsi ils lui portent beaucoup plus de respect. Si on leur parle de l'adoration des idoles, ils répondent qu'ils ne les adorent point, que leur intention est toujours attachée à Dieu, qu'ils ne les honorent que parce qu'ils font souvenir du saint qu'ils représentent, &c. Voir le passage entier ; il est d'autant plus curieux qu'il nous fournit le seul moyen de justifier l'idolâtrie chinoise. »

<sup>4</sup> Voir [deux notes pages 22 & 23](#) de la *Conformité des coutumes des Indiens orientaux* &c. t. I, 2<sup>e</sup> part.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

plusieurs idolâtres anciens & modernes. Nous n'entrerons pas en contestation sur ce qui concerne la doctrine même du fondateur. On nous assure que cette secte reconnaît dans le monde un seul esprit supérieur, éternel & tout puissant. L'empereur, qui en est le chef, a déclaré souvent que c'était à cet esprit supérieur qu'il offrait des sacrifices dans les temples. Voilà ce que rapporte <sup>1</sup> le père Le Gobien. Mais on a beau dire : ils ne s'en tiennent pas à ce seul esprit suprême, puisqu'ils rendent aussi un culte religieux à leurs ancêtres & à certains génies tutélaires. À l'égard des maximes de Confucius, elles sont très belles dans le style du <sup>2</sup> père Le Comte : elles ne le sont guère moins dans les autres recueils que les jésuites ont pris la peine d'en donner. <sup>3</sup> On les y trouve dignes de la morale de J. C. & l'on veut que personne n'ait parlé plus clairement de la divinité, ni plus près de la vérité que ce philosophe. Néanmoins on a remarqué <sup>4</sup> qu'il faut continuellement aider à la lettre dans les traductions que les jésuites nous ont données de Confucius, à quoi en général on est beaucoup moins exposé dans la lecture des anciens philosophes grecs. Que ne peut-on pas prêter à un auteur qui s'exprime mystérieusement & dont les sentences sont des énigmes. De tels auteurs parlent toujours raisonnablement, quand <sup>5</sup> ils ont affaire à un ingénieux paraphraste : mais il ne s'agit pas ici de critiquer Confucius.

Revenons à la secte des lettrés. Après avoir écouté attentivement ceux qui croient que cette secte n'a aucune connaissance de Dieu ; que Xam-ti, que les uns rendent par *le roi d'en haut*, & les autres par *le maître du Ciel*, n'exprime en aucune façon la divinité suprême ; & ceux au contraire qui veulent que le maître & ses sectateurs aient également connu le vrai Dieu sans aucun mélange d'idolâtrie, qu'ensuite cette secte ait continué dans la même idée, quoiqu'avec des notions moins claires & souvent même avec des mélanges étrangers : après dis-je

---

<sup>1</sup> [Préface de l'Hist. de l'édit, &c.](#)

<sup>2</sup> *Mémoires de la Chine*, t. I.

<sup>3</sup> [Préface de la Morale de Confucius.](#)

<sup>4</sup> [Dissert. sur les sciences des Chinois, par l'abbé Renaudot.](#) Il ajoute que les explications que différents jésuites en ont données ne s'accordent pas.

<sup>5</sup> Malgré de si beaux secours, on a traité toute la *Morale de Confucius* de philosophie subtilisée à la scholastique, *Filosofia morale alterata con certi ingredienti di theologia scolastica. Dissert. ubi sup.*

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

avoir écouté <sup>p.205</sup> ces deux partis, il faut convenir que les uns & les autres vont beaucoup trop loin. Le détail des cérémonies de ces lettrés fera voir qu'il est impossible de les sauver de l'idolâtrie : mais en même temps, il y a autant d'injustice à les traiter d'athées (le terme d'athée pris dans son sens le plus précis), qu'il y en aurait à regarder comme tels les idolâtres de l'antiquité.

Il est bien vrai qu'on attribue une doctrine secrète à la secte de Confucius, en quoi elle ressemblerait à celle du Fo. Ceux qui, par cette doctrine, prétendent se distinguer du vulgaire, ne reconnaissent que la matière : cette doctrine paraît être d'un caractère approchant du spinosisme, mais elle est si subtile, si embrouillée, & ceux qui la débitent semblent s'entendre si peu eux-mêmes, qu'on ne fait guère que penser de leurs idées. C'est peut-être de ceux-ci que parle le père Le Gobien sous le nom de secte des <sup>1</sup> *nouveaux philosophes*.

« Ceux-ci, dit-il, ne reconnaissent dans la nature, que la nature même, qu'ils définissent le principe du mouvement & du repos. Ils disent <sup>2</sup> que c'est la raison par excellence, qui produit l'ordre dans les différentes parties de l'univers, & qui cause tous les changements qu'on y remarque. Ils ajoutent que si nous considérons le monde comme un grand édifice où les hommes & les animaux sont placés, la nature en est le sommet & le faite, pour nous faire comprendre qu'il n'y a rien de plus élevé, & que comme le faite assemble & soutient toutes les parties qui composent le toit du bâtiment, de même <sup>3</sup> la nature unit ensemble & conserve toutes les parties de l'univers.

---

<sup>1</sup> Le père Le Comte en parle aussi, & lui donne le nom de *secte de Jukiao*, ou *des savants*. Cette secte commença vers la fin du onzième siècle par quelques interprètes de Confucius & des autres anciens auteurs. Le père Le Comte dit, que sous prétexte d'interpréter les anciens, ils introduisirent leurs propres idées, qui tendent à un athéisme raffiné, & à un éloignement de tout culte religieux. Nous en parlerons plus au long dans la suite de cet article.

<sup>2</sup> Le père Le Gobien, Préface de Hist. de l'édit, &c.

<sup>3</sup> Le père Le Gobien dit que l'auteur de ce système s'est expliqué d'une manière équivoque ; que d'abord il semble qu'il veuille dire simplement, que la nature est un principe qui ne dépend d'aucun autre. Cependant, continue-t-il, les docteurs chinois lui donnent un sens bien différent, & croient que les caractères dont il s'est servi pour

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

On ne saurait bien décrire les attributs de cette nature, faute de lumières distinctes, & peut-être ne s'entendent-ils pas eux-mêmes ; on n'oserait se hasarder à dire, que cette nature est un être différent de la matière. Le pourrait-on ? après la description qu'ils donnent de la matière.

« Ils la distinguent en deux espèces, l'une est parfaite, subtile, agissante, c'est-à-dire dans un mouvement continu, l'autre est grossière, imparfaite & en repos. L'une & l'autre est selon eux éternelle, incréée, infiniment étendue, & en quelque manière tout puissante, quoique <sup>1</sup> sans discernement & sans liberté. Du mélange de ces deux matières naissent cinq éléments, qui par leur union & leur tempérament sont la nature particulière & la différence de tous les corps. De là viennent les vicissitudes continues des parties de l'univers, le mouvement des astres, le repos de la Terre, la fécondité ou la stérilité des campagnes. Ils ajoutent, que cette matière toujours occupée au gouvernement de l'univers, est néanmoins aveugle dans ses actions les plus réglées, qui n'ont d'autre fin que celle que nous leur donnons, & qui p.206 par conséquent ne sont utiles qu'en tant que nous savons en faire un bon usage.

Les Chinois conviennent que le monde a eu un commencement, & qu'il aura une fin : mais ils établirent une révolution perpétuelle de mondes, semblable à celle dont nous avons parlé à l'article des Siamois. Après que le monde aura fini, il commencera tout de nouveau, & finira tout de même. Il y a eu une infinité de mondes, qui ont précédé celui où nous vivons, il y en aura une infinité d'autres, qui lui succéderont, & tous ces mondes ont eu & auront <sup>2</sup> leurs périodes fixes.

---

exprimer sa pensée veulent dire que le premier principe n'a ni forme ni figure. Il conclut enfin, que les nouveaux interprètes reconnaissant en termes très forts un tel principe comme producteur, directeur & conservateur de toutes choses, on doit croire « qu'ils ont en vue la divinité que nous adorons. » Mais, comme si après cela il craignait d'en avoir trop dit, il ne peut s'empêcher d'ajouter, qu'« on ne doit pas tout à fait compter sur leurs pompeuses expressions ».

<sup>1</sup> Ceci revient à la nécessité aveugle de quelques anciens philosophes.

<sup>2</sup> Un philosophe chinois a déterminé la durée d'un de ces périodes à cent vingt-neuf mille six cents ans. Ce nombre mystérieux est divisé en douze conjonctions, dont

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

L'homme a été formé du concours de la matière grossière & de la matière subtile, mais par un concours fortuit, puisqu'ils <sup>1</sup> comparent sa création à ces plantes qui naissent dans un lieu où le laboureur n'a point semé. L'âme, qui est la portion la plus épurée de la matière, finit avec le corps quand ses parties sont dérangées, & renaît avec lui quand le hasard remet ces parties dans leur premier état.

Un autre écrivain rapporte <sup>2</sup> que les Chinois reconnaissent la création du premier homme, qu'ils appellent *Puonçu*. Cet homme sortit d'un <sup>3</sup> œuf dont la coque fut enlevée dans le Ciel ; le blanc se répandit en l'air, le jaune resta sur la Terre. Cet homme naquit dans le milieu de la nuit, au commencement du solstice (peut-être veut-on dire de l'équinoxe) d'automne. Conformément à ce que nous rapportons dans la note, [a] les cieux furent premièrement formés. La Terre fut créée ensuite, & les substances spirituelles, mais les hommes furent créés les derniers.

« Ceux d'entr'eux qui raisonnent le mieux, dit le père Martini, établirent le chaos pour principe de toutes choses, & croient qu'une substance spirituelle & souveraine en a tiré tous les êtres sensibles & matériels. Ils attribuent deux qualités à cette matière ; <sup>4</sup> l'une qu'ils appellent *yn*, c'est-à-dire caché & imparfait, & l'autre *yang*, qui signifie visible & parfait, qu'on

---

chacune est nécessaire à la perfection de l'univers. Dans la première la nature s'est appliquée à former le Ciel, en imprimant le mouvement à la matière, qui était auparavant en repos. Dans la seconde la Terre a été produite : la nature s'est préparée durant plus de cinq mille ans pour l'homme, qui est son chef-d'œuvre &c. Tout cela doit retomber un jour avec l'homme dans le chaos ; mais ils n'en sortiront qu'à la fin de la douzième conjonction &c. Voir le père [Le Gobien, Préface de son Hist. de l'édit](#), &c.

<sup>1</sup> [Le père Le Gobien, ubi sup.](#) On peut bien dire qu'on ne marche qu'en chancelant dans ces ténèbres. Ce que nous rapportons ici paraît d'abord assez bien établi, & semble promettre à la première vue un éclaircissement raisonnable du système des Chinois & des Siamois sur l'âme & sur la métempsycose, &c. Cependant on se retrouve perdu, quand on compare cette explication avec le culte (civil ou religieux, n'importe) que les lettrés rendent aux morts.

<sup>2</sup> [Hist. de la Chine, par le père Martini, l. I.](#)

<sup>3</sup> Cette fable de la création de l'homme & de toutes choses a été connue des Grecs, des Égyptiens & des Phéniciens, &c. comme le remarque l'abbé Renaudot dans sa *Dissert. sur les sciences des Chinois*. Mais pour abrégé les citations, on n'a qu'à lire sur cette matière le petit Traité de Grotius, *De veritate religionis christiane*. Les Américains même ont reconnu que les hommes & les animaux ont été produits d'un œuf.

<sup>4</sup> L'abbé Renaudot dans sa [Dissert. sur les sciences des Chinois](#), trouve que ces deux principes ont du rapport à ceux de Manès, le chef des manichéens.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

doit regarder comme les deux principes de leur philosophie : ils en forment <sup>1</sup> quatre signes ou figures qu'ils multiplient en huit autres symboles. Ils établissent une qualité imparfaite dans la matière visible, & une parfaite dans leur matière occulte. Leurs huit symboles, qui signifient certaines choses générales, desquelles dépendent la corruption <sup>p.207</sup> & la génération des choses particulières, ont chacun leur figure. L'une représente le Ciel, l'autre la Terre, les autres la foudre & les éclairs, les montagnes, le feu, les nuages, les eaux, & le vent.

Les figures de ces huit symboles consistent en des lignes disposées d'une certaine manière. Nous laissons tout ce qui a été dit par le même Père de la combinaison de ces lignes au nombre de soixante-quatre. Les Chinois croient les nombres aussi mystérieux que les lignes qui composent leurs symboles. Tout cela est un tissu d'idées semblables aux idées pythagoriciennes.

La morale de Jukiao se réduit à ceci,

<sup>2</sup> La fin que le sage doit se proposer, est uniquement le bien public : pour y travailler avec succès, il doit s'appliquer à détruire ses passions, sans quoi il lui est impossible d'acquérir la sainteté, qui seule le met en état de gouverner le monde, & de rendre les hommes heureux. Cette sainteté consiste dans une parfaite conformité de ses pensées, de ses paroles & de ses actions avec la droite raison... les passions troublent la tranquillité de l'esprit, il faut en retrancher la trop grande vivacité, il faut empêcher qu'elles ne soient l'effet d'un emportement outré de la cupidité.

C'est le système des sectes de Lanzu ou Laokun & celui du Fo, réduits à des bornes plus raisonnables.

---

<sup>1</sup> Leurs quatre éléments, ou les quatre premières qualités qu'ils leur attribuent. Le père Martini, *Hist. de la Chine*, I. I.

<sup>2</sup> [Le père Le Gobien, ubi sup.](#)

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

Vers le commencement du quinzième siècle, les <sup>1</sup> empereurs chinois ordonnèrent à quarante-deux docteurs des plus habiles de l'État, de faire un corps de doctrine <sup>2</sup> conforme à celle des anciens, qui fut dans la suite la règle de tous les savants. À prendre ses paroles dans leur sens naturel, ils réduisirent en système ce qu'il fallait croire, & l'empereur voulut que cela décidât de la foi chinoise. Quoi qu'il en soit, ajoute le père Le Comte,

« Les mandarins qui en eurent la commission s'y appliquèrent avec soin, mais comme ils étaient prévenus de toutes les maximes que l'idolâtrie avait répandues dans la Chine, au lieu de suivre le véritable sens des anciens, ils tachèrent de les faire entrer eux mêmes par de fausses interprétations dans toutes leurs idées particulières. Ils ne parlèrent plus de la divinité comme d'un esprit suprême que les anciens connaissaient, sous le nom de *souverain empereur du Ciel*, juste, tout puissant, &c.

Elle se réduisit dans leurs explications erronées à la nature même,

« c'est-à-dire à cette force, ou à cette vertu naturelle, qui produit, qui arrange, qui conserve toutes les parties de l'univers.

Ce principe très pur, très parfait, qui n'a ni commencement, ni fin, qui est la source de toutes choses, ne consista plus que dans l'essence de chaque être, & dans ce qui fait la différence de tous les êtres, c'est-à-dire, pour parler en termes clairs, que la divinité ne fut autre chose que cette masse immense de matière, qui devient, par une infinité de configurations, tous les êtres matériels que nous voyons paraître & disparaître successivement, sans que rien périsse absolument ; parce que la dissolution d'un être, ou d'un corps, quel que ce soit, n'est autre chose que la destruction de la forme d'une certaine quantité de matière... Dans ce système, ils n'admirent, comme on voit, aucune distinction de corps &

---

<sup>1</sup> [Le père Le Comte, Mémoires de la Chine.](#)

<sup>2</sup> Ceux qui croient que les anciens Chinois étaient athées allèguent ce corps de doctrine.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

d'esprit. Cependant ils parlèrent de je ne sais quelle âme insensible du monde, qu'ils se figurèrent répandue dans la matière où elle produit <sup>p.208</sup> selon eux tous les changements auxquels on la voit assujettie. On peut dire qu'il y a en tout cela une étrange confusion d'idées qui se contredisent. Tout est matière, les êtres ne diffèrent que par la figure, c'est en cette figure que leur essence consiste, elle se produit, elle s'arrange, elle se détruit elle-même par un éternel changement de figure, & néanmoins il faut qu'une âme invisible & insensible concoure à produire ces changements. Avec un tel sentiment, quelque embarrassé qu'il soit, les Chinois de cette secte ne sauraient passer pour de vrais athées.

Cette secte, ajoute le père Le Comte, essaya d'abolir toutes les autres. La cour la favorisa dans ses vues ; mais l'idolâtrie était si enracinée dans l'esprit du peuple, qu'on n'osa employer la force. On se contenta de condamner en général comme des hérésies toutes les sectes opposées à celle que la cour favorisait, sans se mettre en devoir d'en arrêter efficacement le cours, & c'est ce qui se fait encore tous les ans à Pékin. Cette secte, que l'on pourrait appeler une réforme de la secte des lettrés, & qui prétend être la seule qui suive la doctrine des anciens, est aussi la véritable <sup>1</sup> secte des mandarins & de la cour.

Voilà ce que nous avons à dire de plus précis, à ce qu'il nous semble, sur les différentes sectes de ce vaste empire. Le père Kircher <sup>2</sup> dans sa comparaison de la religion des Chinois avec celle des Égyptiens, dit que les <sup>3</sup> trois sectes des Chinois répondent à trois ordres de gens dans l'État, comme dans celui des Égyptiens, qui était composé autrefois de l'ordre des prêtres, de celui des sages, & du peuple. La secte de Confucius & des savants gouverne l'État, & reconnaît pour divinité le roi du Ciel. Confucius, (c'est le père Kircher qui parle) répond au Thoth des Égyptiens, lequel, comme Confucius, voulut retirer ses compatriotes de l'idolâtrie, en leur inspirant le culte d'un seul Dieu. il cite ensuite le père

---

<sup>1</sup> Il faut comparer tout ce que nous disons ici, sur la foi du père Le Comte, avec ce que nous avons cité du père Le Gobien touchant les nouveaux philosophes.

<sup>2</sup> [Chine illustrée, 3<sup>e</sup> part., chap. 1.](#)

<sup>3</sup> Quoique la secte de Confucius ait deux ou trois branches, ce n'est pourtant qu'une même secte : la différence des branches consiste dans la différence des explications.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

Trigaut, qui dit que la plupart des savants n'ont pas d'autre Dieu que Confucius, le prince des philosophes, en quoi ils imitent les Égyptiens adoreurs de Thoth. Ils les imitent aussi dans les cérémonies du culte, comme on peut le voir dans Kircher. Il dit ensuite que la secte du Fo ou de Xe-quia (nous avons vu que celle-ci est originaire d'Égypte) a du rapport à l'idolâtrie des Égyptiens, par le nombre infini d'idoles qui sont les objets de son culte. Enfin la secte de Lanza, ou de Laokun n'est que pour les gens du commun, quoiqu'anciennement sa doctrine fut celle des mages & des sages d'Égypte.

@

### Idolâtries des Chinois

@

Si les Chinois ont quelque idée d'un être suprême, il ne laisse pas d'être vrai, qu'à l'imitation de tous les idolâtres anciens & modernes, ils lui donnent des associés, ou tout au moins des vicaires. On trouve chez eux, p.209 dit le père Kircher, les dieux des Grecs & des Romains, Mars, Vénus, la Fortune, la Paix, les Nymphes &c. On voit, continue-t-il, dans la ville de Nankin, tous les dieux qui ont été adorés dans l'Égypte & dans la Grèce, avec leurs temples. <sup>1</sup> Outre les dieux que nous venons de nommer, on y adore les génies de l'air, les oiseaux de la mer & des fleuves. Il y a des temples bâtis à l'honneur du président des montagnes, au dragon de la mer, qui est le typhon des Égyptiens, à la reine du ciel, qui est la Lune, à l'esprit reconnaissant & agréable, à Mars, au défenseur des murailles, à la paix, à Esculape, ou à l'esprit de la médecine, à la présidente des forêts, qui est Diane, au dieu de la pluie, à la Terre, qui est Cérès, au roi des oiseaux.

Les Chinois, continue encore le père Kircher, divisent leurs dieux en trois classes. Dans la première <sup>2</sup> est l'Être Suprême sous le nom de Fo ou de Fe, dont le nom signifie sauveur, comme nous l'avons déjà dit. Ce Fo répond au Jupiter des Romains. Ils le représentent tout rayonnant de lumière, & les mains cachées, pour apprendre aux hommes que sa puissance opère invisiblement toutes choses dans le monde. Outre cela on représente aussi le dieu Fo sous la forme d'un dragon volant, couvert d'une écaille de tortue. C'est peut-être à cause de cela que les Chinois honorent le dragon, aussi bien que les Japonais leur kirin, qui est le dragon de ceux-ci. On voit à la droite du Fo le philosophe Confucius, & à sa gauche Lanzu, l'un & l'autre comme restau-

---

<sup>1</sup> On peut fort bien leur appliquer ces vers d'un ancien poète chrétien :

Quicquid humus, quicquid pelagus mirabile gignunt,  
Id duxere Deos, colles, freta flumina, flammæ.

Comme tous ces dieux ne sont, à proprement parler, que des génies, il ne faut pas s'étonner de leur multitude. Hésiode a débité qu'il en rodait trente mille sur la Terre, pour vaquer aux ministères qu'ils ont ici-bas.

<sup>2</sup> Voyez la planche.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine



### Les dieux des Chinois

tirés de *La Chine illustrée*, de Kircher.

Mis au rang des dieux : D. Philosophe et E. Capitaine. — F. Dragon.

G. H. Divinités du second ordre.

I. K. L. M. : Divinités du troisième ordre, qui gouvernent les choses sublunaires.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

rateurs de la religion. Confucius enseigna la connaissance d'un seul dieu. Lanza, surnommé l'ancien philosophe, reconnaissait aussi un dieu souverain, & enseignait de l'adorer comme roi du Ciel, quoiqu'il le supposât corporel. Les trois figures marquées D sont aussi des philosophes, qui ont mérité l'honneur de l'apothéose. La lettre E indique le dieu de la Guerre. Les Chinois disent qu'il est né d'une fleur. Les divinités du second ordre sont marquées par G & H. Les dieux de la lettre G sont les enfants de ce Mars. Ils ont subjugué la Terre : ceux de la lettre H ont donné les lois du combat, & enseigné l'art de la guerre. Les dieux du troisième ordre, & qu'on voit tout au plus bas de la planche, sont des génies qui disposent de toutes les choses sublunaires, les uns aquatiques, les autres terrestres, les autres ignées, &c. Tous les génies sont des dieux de la troisième classe.

Il ne faut pas douter qu'un parallèle suivi de l'idolâtrie des Chinois & des Indiens avec celle des Égyptiens &c, ne pût fournir de la matière à plusieurs dissertations. Nous serions presque tentés de reconnaître, qu'Apollonius de Tyane n'a dit que la vérité, lorsqu'il a rapporté, <sup>1</sup> que les dieux des Grecs sont adorés dans les Indes ; qu'il y a trouvé les anciennes figures de Minerve, de Jupiter, d'Apollon, &c., car si l'idolâtrie de l'Occident est originaire des Égyptiens & de leurs voisins les Phéniciens &c., il est fort vraisemblable que les Grecs aient conservé les mêmes divinités sans rien changer qu'insensiblement au culte établi, ni aux représentations de ces dieux, telles qu'ils p.210 les avaient reçues. La même chose est arrivée chez les peuples d'Asie les plus reculés qui avaient puisé dans la même source : de là cette ressemblance des Grecs & des Orientaux ; mais les anciens idolâtres étaient beaucoup mieux en état que nous de juger de cette ressemblance d'idoles & de religion. Il ne régnait chez eux ni controverses, ni intérêts capables de leur faire déguiser les choses, comme dans le christianisme. De plus ils jouissaient d'un grand nombre de monuments que le temps nous a enlevés.

---

<sup>1</sup> Philostrate dans la *Vie d'Apollonius de Tyane*.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

Ceux qui veulent que <sup>1</sup> l'idolâtrie ne se soit introduite que longtemps après Confucius reconnaissent du moins, que sous le règne d'Hiao-vu, les Chinois commencèrent de mettre les grands hommes au rang des héros & des demi-dieux, qu'ils honorèrent les génies tutélaires des eaux, des montagnes, des forêts, & toute sorte de génies, qu'ils élevèrent des temples à ces héros & à ces génies ; qu'ils proposèrent les belles actions des premiers, comme des modèles, & c'est, ajoute-t-on, *ce que les Chinois font encore aujourd'hui*, mais en même temps on veut que les anciens n'aient pas adoré ces héros & ces génies. *C'est la postérité trop crédule, continue-t-on, qui s'est laissée persuader qu'il réside quelque divinité dans ces anciens monuments, & qu'ils méritent par conséquent leurs adorations.*

Le père Martini, qui nous fournit ce passage, remonte ensuite bien plus haut, mais toujours animé de cet esprit de charité, qui ne lui permet pas de trouver de l'idolâtrie dans certaines pratiques chinoises. Suivant cet esprit, il dit,

« que dès le commencement de la monarchie, les Chinois bâtirent en l'honneur de leurs pères & de leurs plus proches parents, des édifices nommés *sutang*. Dans ces édifices, il n'y avait point d'idoles : on voulait seulement instruire le public du respect que l'on doit porter à ses pères pendant leur vie par celui qu'ils leur rendent après leur mort. Enfin ils ne pratiquaient autrefois que de certaines cérémonies extérieures, sans aucun culte qui fût particulièrement observé dans la religion...

On rapporte, continue-t-il, beaucoup d'exemples, qui font connaître que <sup>2</sup> ces peuples ne sont pas assez grossiers pour adorer les personnes qu'ils ont vu mourir, comme s'ils étaient

---

<sup>1</sup> *Hist. de la Chine*, par le père Martini, l. VIII.

<sup>2</sup> On ne saurait nier que les Grecs & les Romains n'aient passé pour aussi polis du moins que les Chinois ; cependant personne jusqu'à présent n'a douté de la grossièreté des premiers sur l'article de l'adoration des morts. Si l'on voulait se servir de toute la subtilité dont l'esprit humain est capable, il ne serait pas impossible de donner l'air de cérémonies purement civiles à toute cette déification de héros, &c., que nous voyons dans l'histoire ancienne.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

des dieux. Ils se contentent d'écrire leurs noms dans ces temples où chaque famille a son registre particulier.

Sur un tel récit, tout ce qui nous paraît culte ne l'est pourtant pas. Ce sont des cérémonies toutes simples qu'il faut regarder pourtant comme un point essentiel de la morale chinoise. Il est vrai, dit-on, que ces cérémonies ont trompé les premiers prédicateurs de l'Évangile.

<sup>1</sup> Accoutumés dès l'enfance à les regarder en Europe comme le signe d'un culte religieux, elles leur paraissaient à la Chine pleines de superstition :

mais s'ils avaient bien réfléchi sur tout ce que l'on pratique à l'égard de Confucius & des morts, ils n'y auraient trouvé qu'un cérémoniel de politique, capable de tromper des missionnaires nouveaux venus à la Chine. C'est là ce que les défenseurs des Chinois essaient de nous insinuer.

Voici le détail de ce culte [selon le père Le Gobien](#).

« Il y a, dit ce Père, deux sortes de cérémonies instituées à l'honneur de Confucius. L'une consiste simplement à se prosterner, & à battre neuf <sup>p.211</sup> fois la terre du front devant un espèce de cartouche qu'on expose sur une table avec des bougies allumées & des cassolettes, & où le nom de ce philosophe est écrit en gros caractères. Dans les premiers temps on rendait ces honneurs à la statue même de Confucius. Mais les empereurs voyant que l'on donnait aveuglément dans l'idolâtrie, & voulant empêcher que l'on ne mît Confucius au rang des idoles, firent substituer dans toutes les écoles de la Chine <sup>2</sup> ce cartouche en la place des statues de ce philosophe. Les mandarins pratiquent cette cérémonie quand ils prennent possession de leurs gouvernements, les bacheliers, quand on leur donne les degrés... les gouverneurs

---

<sup>1</sup> [Hist. de l'édit &c., par le père Le Gobien](#).

<sup>2</sup> Cette précaution ne suffisait pas, & l'on ne saurait s'en contenter jusqu'à ce qu'on ait décidé cette question : Si l'on ne peut pas être idolâtre sans avoir d'image ?

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

des villes sont obligés avec les gens de lettres du lieu, d'aller tous les quinze jours rendre cette honneur à Confucius au nom de toute la nation.

Il y a une autre cérémonie, qui se fait avec plus d'éclat & d'appareil au printemps & en automne. Comme il n'y a point de loi qui oblige personne de s'y trouver, les missionnaires ont toujours empêché les chrétiens d'y assister. Cette cérémonie est la même que celle que l'on pratique pour les ancêtres.

Il y a trois temps & trois manières différentes d'honorer les morts. Le premier temps est avant la sépulture... On expose le corps dans la salle ; on met une table devant le cercueil, & l'on place sur cette table ou l'image du défunt ou le cartouche... dans lequel son nom est écrit : ce qu'on accompagne de chaque côté de fleurs, de parfums & de bougies qui brûlent. Ceux qui viennent faire des compliments de condoléance, saluent le défunt à la manière du pays. C'est-à-dire qu'ils se prosternent, & qu'ils frappent la terre de leur front devant cette table, sur laquelle ils mettent ensuite quelques bougies & quelques parfums qu'ils apportent toujours avec eux selon la coutume.

La seconde cérémonie s'observe de six en six mois. Dans toutes les familles qui sont riches, on a un appartement qu'on appelle <sup>1</sup> *hu tangi*, c'est-à-dire l'appartement des ancêtres. Sur une table placée contre la muraille, & chargée de gradins semblables à ceux d'un autel, on voit l'image du plus considérable des ancêtres, & les noms de tous les hommes, les femmes & les enfants de la famille rangés des deux côtés & écrits sur de petites tablettes ou planches de bois... avec l'âge, la qualité, l'emploi & le jour de la mort d'un chacun.

---

<sup>1</sup> Sutang dans l'*Hist. de la Chine, ubi sup.*

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

Tous les parents s'assemblent dans cette salle deux fois l'année, au printemps & en automne. Les plus riches mettent sur la table des viandes, du riz, des fruits, des parfums, du vin & des bougies avec les mêmes compliments & à peu près avec les mêmes cérémonies que celles qu'on pratique, quand on fait ces sortes de présents aux gouverneurs qui prennent possession de leur gouvernement, aux mandarins des premiers ordres le jour de leur naissance, & aux personnes qu'on veut honorer, & à qui on veut donner à manger en cérémonie.

Le peuple, qui n'a pas le moyen d'avoir dans la maison un lieu destiné à ces usages, place dans l'endroit le plus propre de son logis les noms de ses ancêtres,... sans pratiquer les cérémonies dont on vient de <sup>p.212</sup> parler. Les chrétiens mettent au dessus de ces noms <sup>1</sup> une croix ou une image de dévotion, lorsqu'ils n'ont pas d'autre lieu où les placer avec décence.

La troisième cérémonie ne se pratique qu'une fois l'année. Comme les tombeaux des morts sont hors des villes, & souvent dans les montagnes, les enfants y vont avec leurs parents, du moins une fois tous les ans, vers le commencement du mois de mai ; & là après avoir arraché les herbes & les broussailles qui environnent la tombe de leurs pères, ils leur donnent les mêmes marques de douleur & de respect qu'ils avaient faites à leur mort, & mettent sur leur tombeau du vin & des viandes, dont ils font ensuite un repas.

Telle est la nature des cérémonies observées par les Chinois depuis les premiers temps de la monarchie, au [rapport des pères Le Gobien](#) & Martini, & dont, suivant le premier, *on ne saurait se dispenser, à moins que de*

---

<sup>1</sup> Les dominicains apprirent, dit-on, dans la *Morale pratique*, livre que nous citons sans prendre parti, ils apprirent, dis-je, que les nouveaux chrétiens avaient une semblable permission, lorsqu'il fallait aller adorer, selon la loi fondamentale de l'empire, le génie tutélaire des villes & des provinces. C'est-à-dire que *ces nouveaux chrétiens mettaient quelque part une croix, à laquelle ils adressaient les adorations*, sans participer aux cérémonies des Chinois non convertis, que comme à des cérémonies purement civiles.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

*vouloir passer pour un homme sans honneur & sans reconnaissance pour ses ancêtres.* On ajoute pour témoignage de cela, que

« quand les (nouveaux) chrétiens protestent, en présence des gentils, de ne reconnaître Confucius ni comme un dieu, ni comme ayant aucun pouvoir, mais simplement de l'honorer comme un docteur, ceux-ci les écoutent sans s'offenser d'un tel discours ;... que les Chinois déclarent positivement qu'ils lui rendent leurs respects comme des disciples à leur maître, en vue de la doctrine excellente qu'il a laissée après lui ; que ceux d'entre les nouveaux chrétiens qui réfutent au nom de Confucius les marques de respect dont nous venons de parler, ne sont pas traités d'irreligieux & d'infidèles par les lettrés, mais d'ingrats envers leur maître.

Nous ne prétendons donner ici que des descriptions, & mêler quelque fois des réflexions, sans prendre parti, ni pour, ni contre ceux qui ont traité des cérémonies chinoises. Il suffit d'exposer simplement toutes ces cérémonies aux yeux des lecteurs. C'est là notre plan : nous nous y tiendrons. Mais quelque parti que le lecteur choisisse après avoir lu ces descriptions, il doit toujours se ressouvenir, qu'il ne laisse pas d'être vrai que les jésuites ont fait de grandes choses pour la religion chrétienne dans tous les pays orientaux, & qu'ils s'y sont exposés de bonne foi à des peines & à des travaux dans lesquels les apôtres & les saints de la première Église reconnaîtraient les véritables devoirs des pasteurs évangéliques. Ces témoignages leur sont rendus dans les relations même des voyageurs protestants.

Nous allons voir présentement de quelle manière d'autres décrivent les cérémonies dont nous venons de donner la description suivant le père Le Gobien. Pour commencer par le culte rendu à Confucius, il n'en est pas dans la secte des lettrés comme de celle de Fo &c., où les bonzes seuls sont les prêtres & les sacrificateurs. Dans la secte des lettrés, ce sont les mandarins, les vice-rois, l'empereur même, qui sacrifient à Confucius, aux ancêtres, &c. Ce que l'on peut appeler le culte religieux de Confucius, consiste en des hommages <sup>p.213</sup> & des

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

offrandes faites devant <sup>1</sup> une planche dorée & posée sur un autel. Sur cette planche on lit ces mots en lettre d'or, *C'est ici le trône de l'âme du très saint & excellentissime premier maître Confucius*. Le sacrifice ne consiste pas seulement à lui présenter du pain, du vin, des cierges, des parfums. Souvent on lui présente aussi un mouton & une pièce de taffetas, que l'on brûle à son honneur. Tout cela se fait dans un édifice consacré à Confucius, non pour y examiner des étudiants, ou pour les y graduer, comme ce doit être l'usage d'un lieu destiné aux étudiants : il ne s'y agit point de tout cela, dit-on, mais au contraire on y voit tout ce qui se trouve dans un temple, brasiers, chandeliers, tables en forme d'autels. Toute la forme y est la même que dans les temples des idoles, & le nom que l'on donne à ces chapelles de Confucius signifie en chinois un temple.

Voici une description particulière d'un de ces sacrifices que l'on y fait à Confucius.

<sup>2</sup> Le gouverneur de la ville est celui qui doit offrir le sacrifice, les lettrés qui doivent y assister, parmi lesquels il y en a qui sont comme les fonctions de diacre, & de sous-diacre, & un autre celle de maître des cérémonies, préparent dès la veille le riz & les autres semences & fruits de la terre, qui se doivent offrir, & les mettent dans une salle, après avoir mis sur une table le tableau de Confucius. Dans la cour qui est devant la chapelle, celui qui fait l'office de prêtre met sur une autre table des cierges, des brasiers, des parfums, & éprouve ensuite les pourceaux & les autres animaux que l'on doit sacrifier, en leur mettant du vin chaud dans l'oreille. S'ils secouent l'oreille, on les choisit comme propres au sacrifice, sinon on les rejette.

Avant qu'on tue le pourceau, le prêtre fait une grande révérence, ensuite on le tue en sa présence, après qu'il est égorgé, le prêtre fait une seconde révérence. On en rase

---

<sup>1</sup> D'autres disent, devant une pyramide dorée.

<sup>2</sup> Navarette cité dans la *Morale pratique*, &c.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

ensuite les poils, on en prend les intestins, & on en garde le sang pour le jour suivant...

Le lendemain dès le chant du coq on donne le signal. Le sacrificateur & ses officiers viennent, on allume les cierges, & on jette les parfums dans les brasiers. Le maître des cérémonies fait chanter les musiciens, & le prêtre étant devant le tableau (ou le nom) de Confucius, le maître des cérémonies dit, *qu'on offre les poils & sang des bêtes mortes*. Alors le prêtre levé des deux mains le bassin où sont ces poils & ce sang... Le maître des cérémonies dit ensuite, *qu'on enterre ces poils & ce sang* : aussitôt tous les assistants se lèvent, le prêtre ayant le bassin entre les mains sort en procession avec ses ministres & on enterre les poils & le sang dans la cour qui est au devant de la chapelle. On découvre ensuite les chairs du sacrifice, & le maître des cérémonies dit, *que l'esprit de Confucius descende*. Aussitôt le sacrificateur élève un vase plein de vin, qu'il répand sur un homme de paille, (cette cérémonie se fait aussi dans les sacrifices pour les morts), les Chinois croient que par ce moyen l'on fait descendre l'esprit de celui à qui l'on sacrifie. Après cela le prêtre prend le tableau de Confucius & le met sur l'autel, en disant cette oraison (ou, si l'on veut, en lui faisant ce compliment) :

— Ô Confucius, vos vertus sont <sup>p.214</sup> excellentes & admirables. Les rois vous sont obligés de ce qu'ils gouvernent leurs vassaux par le secours de votre doctrine. Tout ce que nous vous offrons est pur, que votre esprit éclairé vienne vers nous, & qu'il nous assiste par la présence.

L'oraison étant dite par le prêtre, tout le monde se met à genoux, & quelques moments après on se relève. Alors ce sacrificateur lave ses mains & les essuie avec un linge. Un de ses ministres lui présente un bassin avec une pièce de soie, & un autre un vase plein de vin. Le maître des cérémonies chante,

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

*que le sacrificateur s'approche du trône de Confucius. Aussitôt le sacrificateur se met à genoux, la musique se fait entendre, il prend la pièce de soie de la main du ministre, il la lève des deux mains, & l'offre à Confucius. Il prend de même le vase plein de vin & l'élève. Cela est suivi d'une autre gémflexion. Enfin on brûle la pièce de satin dans un brasier préparé exprès, & le prêtre ou sacrificateur dit cette collecte à Confucius :*

— Vos vertus surpassent celles de tous les saints qui ont été au monde... ce que vous vous offrons est peu de chose, nous demandons seulement que votre esprit nous écoute.

Le sacrificateur fait encore plusieurs inclinations, il prend le vase plein de vin, & dit une autre collecte, dont le sens est, qu'il sacrifie à Confucius d'excellent vin, des parfums, des chairs, toujours supposant que l'esprit de Confucius est présent.

Voici la troisième partie du sacrifice. Le maître des cérémonies l'annonce en chantant, puis il dit, *buvez le vin du bonheur & de la félicité*. Il répète encore l'ordre de fléchir les genoux. Un ministre remet encore entre les mains du sacrifiant un vase plein de vin, & le maître des cérémonies redit, *buvez le vin de la félicité*. Aussitôt il le boit : le ministre lui met entre les mains la chair, & il l'élève en haut pendant que le maître des cérémonies dit, *Prenez la chair du sacrifice*. Deux collectes suivent, dont la dernière finit en ces termes, *en vous sacrifiant, ce qui nous en reviendra est, que vous recevrons toutes sortes de félicités & de biens*. Ces chairs se distribuent entre les assistants, & ceux qui les mangent croient que Confucius leur fera du bien & les garantira du mal. La dernière cérémonie est celle de reconduire l'esprit de Confucius. Ils croient qu'il est venu pour assister au sacrifice. C'est ce qu'ils témoignent par une collecte dont voici la fin. *Nous vous avons sacrifié avec respect, nous vous avons pressé de venir à nos offrandes d'agréable odeur, maintenant nous accompagnons votre esprit, &c.*

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

La règle de ces sacrifices est que les plus distingués d'entre le peuple s'y doivent trouver, qu'un mandarin, comme nous l'avons déjà dit, est toujours le prêtre, & que d'autres mandarins sont ses ministres. L'intention des adorateurs est, comme on a pu le remarquer dans la description que nous venons de donner, de remercier Confucius de sa doctrine, de le prier comme un très saint personnage qui a un accès particulier auprès de Dieu, à côté duquel on le représente (a) assis. Après le sacrifice on en partage les restes à l'assemblée, & chacun peut emporter au logis ce qui lui échoit, pour en faire part à sa famille. On donne de ces restes de sacrifices surtout aux enfants, dans l'espérance que cela les fera devenir un jour de grands hommes. Des restes des étoffes de <sup>p.215</sup> soie offertes à Confucius & brûlées à son honneur, on en fait des poupées aux petits enfants. Ces reliques ont, disent-ils, la vertu de les rendre heureux.

On nous dit aussi que les Chinois ont un rituel, où il est traité du culte & du sacrifice que l'on doit à Confucius. On y traite ces honneurs religieux de moyens qui nous procurent toutes sortes de biens et de félicités spirituelles.

Le sacrifice le plus solennel des ancêtres est celui du 14 de la Lune d'août. En voici la description, telle <sup>1</sup> qu'on la trouve de la façon du père Moralez témoin oculaire. Cette cérémonie se fit, dit-il, dans un temple,

« sur la porte duquel étaient ces deux mots, *Kia-Cheu, le temple des Aïeux*, &c. le pavé était... façon de porcelaine, & le temple lambrissé & orné des colonnes &c... Il avait comme trois portiques situés à diverses faces, après lesquels on voyait une espèce de basse-cour, & il y avait aussi deux marches, qu'il fallait monter en avançant dans le temple. On avait préparé six tables pour le sacrifice. Sur ces tables on voyait des viandes apprêtées, & outre cela de la chair crue, du fruit, des fleurs, des parfums qui brûlaient sur divers petits réchauds.

---

<sup>1</sup> Relation du père Moralez, écrite de Manille à ses supérieurs.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

Dans le lieu le plus éminent du temple, on avait arrangé proprement les tablettes des ancêtres, chacune dans sa niche. Aux deux côtés étaient placées les images des grands-pères attachées contre la muraille ; on avait étendu dans la basse-cour plusieurs tapis, sur lesquels on voyait des amas de papiers découpés en forme de deniers, qu'ils croyaient devoir être changés en véritable monnaie dans l'autre vie, & y servir à racheter les âmes de leur parents. Enfin on avait élevé dans un coin de la basse-cour un grand arbre, à l'extrémité duquel étaient attachés des copeaux qui brûlèrent durant tout le sacrifice, & servirent à éclairer les âmes des morts.

Les licenciés, qui assistèrent à ce sacrifice, étaient revêtus des habits de docteur qu'ils prennent dans les jours solennels... Un d'eux faisait l'office de prêtre, deux autres étaient comme le diacre & sous-diacre. Un troisième faisait la fonction de maître des cérémonies. Plusieurs autres docteurs exerçaient divers autres ministères, comme celui d'acolytes &c. Ceux qui n'avaient pas encore le degré de docteur étaient vêtus de leurs plus beaux habits, rangés en ordre & partagés en divers chœurs au bas du temple du côté des portes...

Le sacrifice commença de la manière qui suit. Le prêtre s'étant placé, avec ses deux assistants à ses côtés, sur un des tapis qui couvrait le milieu de la basse-cour, le maître des cérémonies ordonna que tous se missent à genoux le visage contre terre, après quoi il ordonna qu'on se relevât, & cela se fit aussi avec un grand ordre... Le prêtre & les ministres s'approchèrent d'un air grave & sérieux du lieu où étaient les tablettes & les images de leurs défunts & les encensèrent. Le maître des cérémonies ordonna qu'on offrît le vin des prospérités & de la bonne fortune. En même temps les ministres donnèrent le vin au prêtre, qui prit la coupe à deux mains, l'éleva, l'abassa & la consuma. Il serait ennuyeux de rapporter beaucoup d'autres cérémonies... Le prêtre & les

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

assistants se tournèrent vers le peuple. Celui qui faisait l'office de <sup>p.216</sup> diacre publia à haute voix les fruits & les indulgences que l'assemblée devait espérer.

— Sachez, leur dit-il, que vous tous qui avez assisté à ce sacrifice, devez être certain de recevoir de grands avantages de vos ancêtres défunts, à cause de l'honneur que vous leur avez fait en leur sacrifiant. Vous serez honorés, vous aurez une longue vie, & vous jouirez de toutes sortes de biens temporels.

Ce discours fini, on mit le feu aux deniers de papier, & le sacrifice finit aussi.

On trouve avec raison dans toutes ces cérémonies quelque chose qui a du rapport avec celles de l'Église catholique. C'est sur quoi nous ferons aucune réflexion. N'oublions pas ici qu'avant d'entrer dans le temple, les Chinois, qui vont y sacrifier à leurs ancêtres, font un triple cri en forme de gémissement.

Dans une autre description du culte des Chinois envers les morts, on ajoute,

« que l'on voyait sur deux autels, situé l'un vis-à-vis de l'autre, les images d'un vénérable vieillard ; qu'outre l'élévation d'une manière de calice plein de vin, & bu ensuite par le prêtre, on élève dans un bassin de bois la tête d'une chèvre avec la peau, le poil & les cornes ornées de fleurs.

Tout le formulaire de ce culte est écrit dans le rituel chinois avec les prières & les demandes que l'on doit faire aux morts. Rien n'est, selon les Chinois, de plus grande efficacité que ces prières. Ils sont persuadés que les mérites de ces morts sont si grands, qu'ils se peuvent comparer à ceux du Ciel même. Ils croient que leurs âmes sont toujours à la droite & à la gauche du roi du Ciel. C'est en un mot sur ce culte que sont fondées toutes les espérances des Chinois. Ils s'imaginent que du culte des ancêtres il viendra des biens sans nombre aux descendants qui les honorent.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

Comment accorder ce culte des morts avec l'anéantissement de l'âme, ou si l'on veut un terme plus doux & plus conforme à l'idée des Siamois & de quelques autres de leurs voisins, avec l'entière privation de sentiment de notre âme après la mort, avec cette quiétude si parfaite des esprits saints, que quoiqu'ils existent encore, ils n'existent que comme s'ils n'existaient plus ; ou enfin, si l'on veut suivre le sentiment des Chinois <sup>1</sup> *matérialistes*, comment accorder ce culte avec l'opinion que la *figure* d'une chose *étant détruite*, cette chose n'existe plus que dans le <sup>2</sup> *tout*.

Voici ce qu'on répond là-dessus, & c'est la seule explication qui puissent rendre conséquent le culte des morts. Les Chinois croient que l'homme est composé d'une substance terrestre, qui est le corps, & d'une substance aérienne, qui est l'âme. Sur ce fondement ils se persuadent qu'il y a toujours quelque portion de cette substance aérienne dans les tableaux de Confucius & des autres morts. Ces tableaux sont creux, afin que quelque portion de cette substance vienne s'y loger, & soit ainsi présente aux honneurs qu'on lui défère & aux prières qu'on lui fait : à cause de cela ils les appellent les *sièges des âmes*. Sur ce même fondement ils établissent que les esprits qui sont dans les choses ne diffèrent pas des choses mêmes où ils sont, de sorte que la portion aérienne de l'homme n'est proprement que la partie la plus subtile de la matière qui le compose, & qu'il faut pourtant qu'ils supposent incorruptible, pour <sup>p.217</sup> donner quelque couleur à leur culte. On dit outre cela, <sup>3</sup> que

« les Chinois admettent deux sortes d'esprits, 1. ceux qu'ils appellent les esprits des générations & des corruptions qui arrivent dans l'univers. Ils entendent par ces esprits, ou la substance même des choses qui agissent, ou leurs qualités, ou la <sup>4</sup> formalité, pour ainsi dire, de leur vertu active. 2. Les

---

<sup>1</sup> Par ce terme on entend les Chinois, qui croient qu'il n'y a qu'une substance qui ne périt pas, mais dont les différentes modifications se détruisent &c. Cette substance est la matière.

<sup>2</sup> Car, selon eux, il semble que toutes choses ne sont qu'une même chose.

<sup>3</sup> Extraits dans la *Morale pratique*, &c. t. VI.

<sup>4</sup> Cela est un peu obscur.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

autres esprits, civils & politiques. Ils ont été introduits... pour tenir le peuple en bride. Il fallait un moyen pour empêcher qu'il ne se licenciât, & ce moyen était de lui faire concevoir des esprits du Ciel, de la Terre, des montagnes &c. Suivant ce dernier système, que nous tirons de la *Morale pratique*, le culte des génies, des ancêtres &c. n'est qu'une invention de la politique. C'est la doctrine extérieure ou apparente des lettrés, qu'ils croient fausse, quoique nécessaire. Selon l'intérieure <sup>1</sup> ils sont athées.

Après cette division des Esprits, on en rapporte une autre à quelques pages de là <sup>2</sup> dans le même livre. Nous la donnerons ici dans les propres termes qu'on y trouve.

« Les Chinois font des sacrifices à trois sortes d'esprits. Celui qu'on appelle le roi d'en haut (Xam-ti)... n'est que la vertu active du Ciel matériel, ou ses influences... qui servent à produire les diverses choses du monde... C'est le premier esprit *supérieur à ceux des montages, des eaux, des rivières, des villes*, &c. Le second est celui de la Terre, qui n'est autre chose que la Terre matérielle... Cet esprit n'est que la vertu & l'efficace que la Terre a de produire ses effets. Le troisième esprit est en quoi l'homme se résout quand il meurt, car il devient cadavre quand la partie aérienne se sépare de la partie grossière, &c... Les Chinois sacrifient à ces trois sortes d'esprits... C'est l'office des empereurs de sacrifier au Ciel & à la Terre... On leur offre des bœufs, des moutons, des porcs. Les rois sujets, ou tributaires de l'empereur, & les vice-rois sacrifient aux <sup>3</sup> génies du royaume. Outre cela les empereurs sacrifient aussi à leurs ancêtres, & tous les Chinois, grands & petits, sacrifient aux morts de leur famille, en remontant

---

<sup>1</sup> Nous avons averti que la secte des lettrés enseigne deux sortes de doctrines, comme la secte de Fo.

<sup>2</sup> *Morale pratique, ubi sup.* page 51.

<sup>3</sup> Chin-hoan. Nous en parlerons ci-après.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

jusqu'à la quatrième génération : remontant plus haut on ne distingue plus ses propres morts.

Ces sacrifices se font avec beaucoup de solennité deux fois l'année. Chaque famille sert ses morts du mieux qu'elle peut, les remercie par ce culte des biens qu'elle a reçu d'eux, & leur en demande la continuation. Outre les sacrifices publics, on en fait aussi en particulier chez soi avec moins de solennité. Cependant tous les jours de nouvelle & de pleine lune les Chinois allument des cierges devant les tableaux de leurs morts ils brûlent des parfums à leur honneur, ils leur présentent à manger, ils leur font des inclinations profondes.

Outre cela, il y a dans toutes les villes de la Chine des temples bâtis à l'honneur des cinq premiers empereurs, des grands hommes & des bienfaiteurs publics. Quand les empereurs sont morts, on leur défère aussi tous les <sup>p.218</sup> honneurs de l'apothéose ; car on prétend qu'ils ont acquis après leur décès le pouvoir d'aider & de secourir ceux qui s'adressent à eux. Quoiqu'on ne leur reconnaisse pas ce pouvoir pendant cette vie, il y a pourtant dans les temples un tableau servi à la façon de ceux des ancêtres, où est écrit en gros caractères, *Vive le roi de la Chine des milliers d'années*. On sacrifie devant ce tableau, & on lui fait des génuflexions.

De tous ces usages, qui concluent à l'immortalité de l'âme & à la nécessité de prier, il paraît au moins, que quand même il serait vrai que les lettrés enseignent & pratiquent directement l'athéisme, il ne s'est pas répandu généralement dans toute la nation.

Il faut dire quelque chose de l'argument par lequel on nous apprend que Confucius a voulu établir le culte des esprits. Cet argument est un véritable sophisme de pyrrhonien, car il se réduit à soutenir, qu'on ne peut déterminer si les esprits assistent aux sacrifices ou non, & s'ils reçoivent les prières des dévots. Mais, dit-on, une chose est sûre. Si l'on sert nonchalamment les esprits, on se met dans une impuissance encore plus grande d'être assuré de leur présence, &c. Si ceux qui servent dévotement ces esprits n'ont cependant aucune assurance positive de leur présence, à quoi se tiendront ceux qui doutent ? Si l'on

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

s'amusait chez nous à un tel sophisme, à quoi serions-nous réduits en invoquant les saints & les anges ?

On donne le nom de chin-hoan à ce génie que l'on suppose être le gardien des villes, des provinces & des tribunaux. Il a des temples par tout l'empire. Les mandarins qui vont prendre possession du gouvernement doivent auparavant en faire hommage au chin-hoan de la ville ou de la province qui est commise à leurs soins, lui jurer qu'ils s'acquitteront fidèlement de tous les devoirs de leur charge, & lui demander le moyen de les accomplir. Ils doivent réitérer ces devoirs deux fois <sup>1</sup> l'année, sous peine de perdre leur charge s'ils y manquaient. On dit que ces chin-hoans reviennent aux anges gardiens ; mais les Chinois reconnaissent en eux une divinité inférieure à celle du premier principe, quoiqu'ils avouent pourtant que ces chin-hoans ont été autrefois des hommes.

Les Chinois fondent leur opinion concernant les chin-hoans sur ce que le monde est régi par des gouverneurs visibles. Il est juste, disent-ils, <sup>2</sup> qu'il le soit aussi par des gouverneurs d'une nature spirituelle, qui le garantissent de l'injustice & de la violence des magistrats, & qui punissent les crimes secrets qui échappent à la connaissance des hommes. L'auteur que nous citons dit, qu'anciennement les Chinois n'avaient

« aucunes idoles (de ces génies) dans les temples, l'on n'y voyait qu'un tableau, dans lequel étaient écrits ces mots en langue vulgaire & en lettres d'or : *C'est ici la demeure du gardien spirituel de la ville.* On mit plusieurs siècles après en la place de ce tableau des représentations de ces génies, <sup>3</sup> afin d'imprimer plus de respect & plus de crainte à ceux qui étaient obligés de prêter serment.

---

<sup>1</sup> D'autres disent deux fois le mois.

<sup>2</sup> [\*Hist. de la Chine, par le père Martini, l. IV.\*](#)

<sup>3</sup> Par cette manière de s'exprimer on veut supposer qu'il n'y a point d'idolâtrie dans ce culte des génies.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

Le père Martini dit encore, que les Annales des Chinois font mention de bons <sup>p.219</sup> & de mauvais génies sous le nom de <sup>1</sup> Xin & de Quey, ce qui est aussi l'opinion des Chinois modernes ; & c'est sur cette opinion, que sont fondées les fêtes accompagnées de sacrifices à l'honneur des génies des montagnes, des eaux, des villes, &c.

On adore à la Chine le Soleil, la Lune, les étoiles. <sup>2</sup> Un certain Causay, à qui le gouvernement de la partie la plus basse du Ciel est attribué, a aussi le pouvoir de vie & de mort. On lui soumet trois esprits ministres, Tanquam, Tsuiquam & Teiquam. Tanquam donne la pluie, Teiquam préside à la nativité, à l'agriculture & à la guerre, Tsuiquam est comme le Neptune des Chinois. Quonin est la déesse qui préside aux ménages & aux biens de la Terre. <sup>3</sup> On la représente avec deux enfants à ses côtés, dont l'un tient une coupe, & l'autre a les mains jointes. Chang-ko est la déesse que les bacheliers de la secte des lettrés révèrent particulièrement, comme les Grecs & les Romains Minerve. On voit encore ici l'idole ou la divinité qui préside à la volupté. Cette idole, qui s'appelle aussi Ninifo, est regardée comme un *xin* & servie comme telle des dévots. Néanmoins c'est le génie qui dirige les plaisirs illicites comme les licites : digne ministre pour un être qualifié du nom de *xin*, que l'on prétend traduire par celui de saint. On voit dans la même planche le génie qui préside à l'immortalité, le grand génie tutélaire de la Chine, qui peut-être n'est autre chose que le dieu de la guerre, dont nous avons parlé <sup>4</sup> déjà ; ou Ki-to, que les gens de guerre chinois <sup>5</sup> honorent comme leur patron. Enfin on y voit Lan-cing que nous ne connaissons pas. Hoaguam gouverne les yeux.

---

<sup>1</sup> Ils ont le même nom en japonais. Le *sin* de ceux-ci ne diffère du *chin* & du *xin* des Chinois que par la prononciation.

<sup>2</sup> Purchas, *Extraits des voyages*.

<sup>3</sup> Ceci est tiré de l'*Ambassade des Hollandais à la Chine*, par Nieuhof.

<sup>4</sup> *Ubi sup.* page 217.

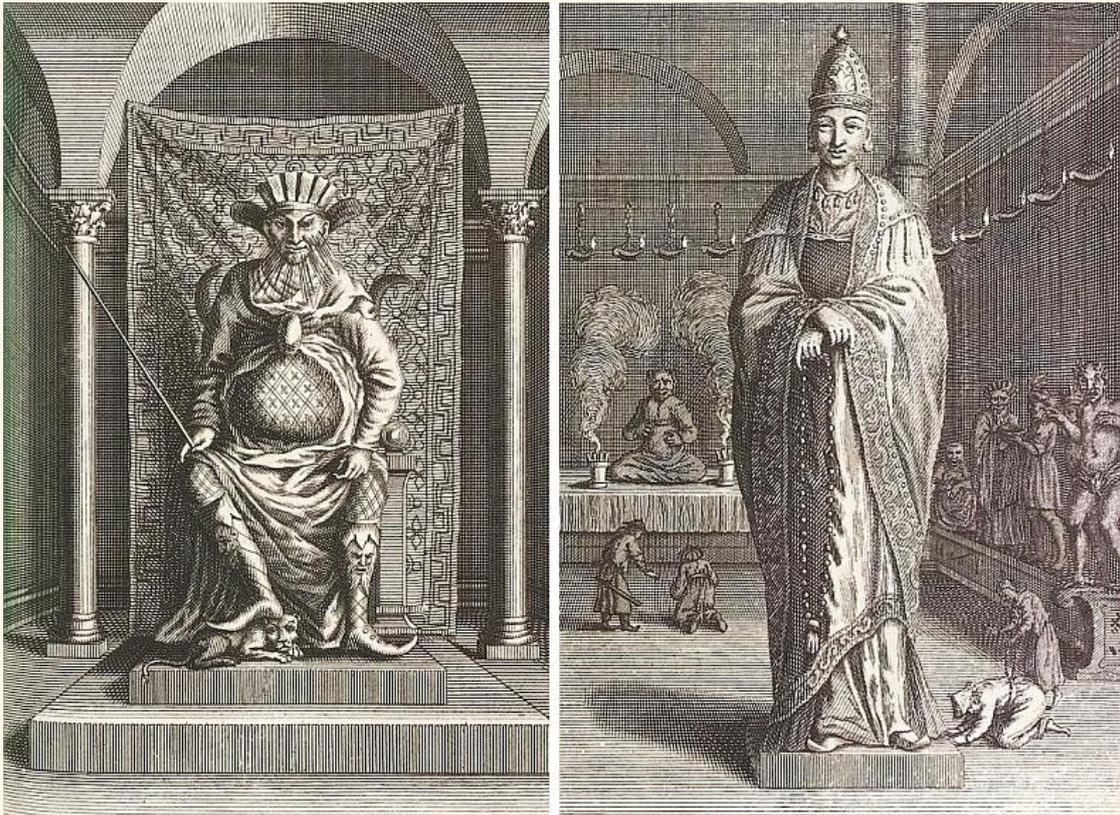
<sup>5</sup> Navarette cité dans la *Morale pratique*, t. VI.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine



Idole que les Chinois appellent le dieu de l'immortalité, & qu'ils disent présider à leur fortune.

A. Fo-tek, ou Ninifo. — B. Kin-gan, génie tutélaire que les jésuites nomment aussi Chin-huan.



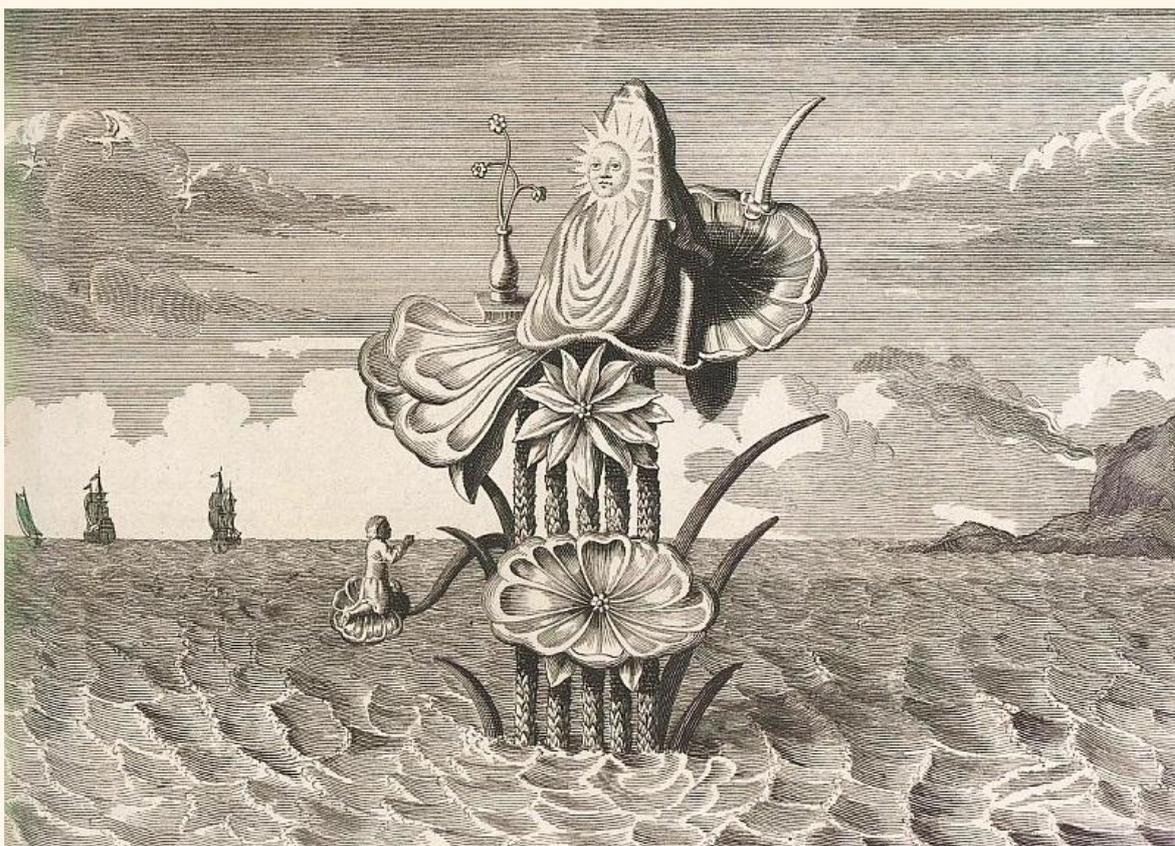
Chin-hoan, génie tutélaire de la Chine.

Divinité que les ambassadeurs hollandais nomment Lan-cing dans leurs relations.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine



**Puzza ou la Cybèle des Chinois.**



**Puzza sous une forme parallèle à Isis, assise sur la fleur de lotus.**

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

Puzza, que l'on voit assise sur une fleur de lotus, ou plutôt, selon Kircher, sur une héliotrope, est appelée par ce Père <sup>1</sup> l'Isis & la Cybèle des Chinois.

<sup>2</sup> Elle a seize bras, dont chaque main, dit ce Père dans la traduction de sa *Chine illustrée*, est armée mystérieusement de couteaux, d'épées, ou d'hallebardes, de livres, de fruits, de fleurs, de plantes, de roues, de vases à boire, de fioles, &c. "

Voici en abrégé ce que les bonzes chinois débitent d'elle. <sup>3</sup> Trois nymphes descendirent autrefois du Ciel pour se laver dans un fleuve ; à peine furent elles dans l'eau, que l'herbe nommée <sup>4</sup> *vesicaria* parut sur les habits de l'une avec son fruit de corail, sans qu'on pût comprendre d'où cela venait. La nymphe ne put résister à la tentation de goûter de ce fruit. Elle en devint enceinte & accoucha d'un garçon qu'elle éleva jusqu'à l'âge d'homme, après quoi elle l'abandonna & s'en retourna au Ciel. Ce fils devint un grand homme, il donna des lois, il fit des conquêtes. Cette fable a du rapport avec celle de Sommono-codom, elle en <sup>5</sup> a aussi avec celle <sup>6</sup> de Serapis & <sup>6</sup> de Horus, elle en a même avec l'histoire de J. C. Quand la vérité se trouve noyée, pour ainsi dire, dans une fable, pour peu de vraisemblance qu'on rencontre dans la

---

<sup>1</sup> *Chine Illust.* 5<sup>e</sup> Part. Voir [la figure](#).

<sup>2</sup> Voir [la figure](#).

<sup>3</sup> Kircher, *ubi sup.*

<sup>4</sup> Ou plutôt *lotus aquatica* selon le père Kircher. Cette fleur s'appelle *lien* en chinois, au rapport de Dapper, qui ajoute que c'est la fève d'Égypte dont parle Dioscoride.

<sup>5</sup> Serapis était, selon quelques anciens, l'univers, ou l'âme du monde, ou le premier principe de toutes choses. Pour faire comprendre que c'est la nature même, un ancien oracle a dit, que le ciel est sa tête, la mer son ventre, la Terre ses pieds, l'air ses oreilles, le Soleil ses yeux. On attribue à Serapis d'avoir adouci les mœurs des hommes par ses lois, & donné celles de l'agriculture, on peut dire aussi qu'il fit des conquêtes : c'en étaient de grandes que de rassembler des hommes dispersés de côté & d'autre, vivant en bêtes, sans ordre, sans lois, sans police. C'est encore ce qu'on attribue à Osiris, qui est le même que Serapis. Si le lecteur trouve qu'il y a de la violence à rapprocher tellement les anciens dieux les uns des autres, que de cinq ou six on n'en fasse qu'un, qu'il se souvienne que c'est le seul moyen de concilier les mythologies de différents peuples.

<sup>6</sup> Horus, fils d'Isis, a beaucoup de rapport au fils de Puzza, puisque l'un & l'autre furent législateurs & conquérants. Ce même Horus, qu'Isis tient ici sur ses genoux, est le Bacchus des Grecs, & l'Apis des Égyptiens. Nous avançons que la fable de la Cérés chinoise a quelque conformité avec l'Histoire de J. C. Le père Lafitau nous la fournit dans ses *Mœurs des sauvages américains*, &c. *ubi sup.* Isis, mère & vierge (car elle était l'une & l'autre) est réellement la première Ève, la Cybèle des païens, & l'emblème de la seconde, qui dans l'état de virginité fut mère de J. C. dont il trouve aussi un emblème dans Bacchus, Horus & Apis.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

fiction, il n'est pas étrange qu'on s'y accroche comme à une chose solide. De là les conjectures ingénieuses de ceux qui ont voulu éclaircir les idolâtries.

« Les doctes chinois, dit Kircher, donnent plusieurs bras à Puzza, pour faire comprendre peut-être, qu'elle est la mère de tous les dieux, & c'est par cette même raison que les gentils représentaient Cérès avec une poitrine toute couverte de mamelles,

ce qui lui fit donner le surnom de *Mammosa*. Les uns & les autres ont voulu représenter par ces idoles emblématiques, la force de la nature, sa puissance, sa fécondité, son activité. Isis chez les Égyptiens, Cérès, Cybèle chez les Romains & Puzza chez les Chinois, peuvent donc être regardées comme une même divinité, qui produit, & fait produire toutes choses. C'est la nature. Elle est assise sur du lotus au milieu de l'eau, pour marquer, dit le père Kircher, que

« comme cette herbe est toujours arrosée de l'eau, sur la surface de laquelle on la voit nager, de même avec le secours de cet élément la nature contribue à la production & à la fécondité de toutes choses.

Nous paraphrasons un peu ce passage pour mieux le développer. N'oublions pas que c'est à ces mêmes idées qu'il faut rappeler Vénus, sortant du milieu des eaux, & cette <sup>1</sup> coquille, sur laquelle les poètes ont badiné si longtemps & si agréablement. Au reste rien ne justifie mieux la conformité d'Isis & de Puzza, que de voir la première assise chez les Égyptiens sur une fleur de lotus ; pour consacrer à la postérité un monument de ce lotus, qui avait été la première nourriture de leurs ancêtres : & comme dans la suite du temps ils

---

<sup>1</sup> Vénus naquit au milieu de la mer dans une coquille, qui la conduisit à Chypre. Pouvait-on mieux exprimer le caractère de Vénus, sa fécondité... le lieu de sa résidence, &c. *Vénus barbue* n'avait pas une signification moins énergique. De la ceinture en haut cette Vénus barbue était homme, de la ceinture en bas elle était femme, & par là on donnait à connaître la force & l'union des deux sexes & le pouvoir de Vénus sur eux. Qui sait encore ce que signifiait Vénus surnommée la *cavalière* ? Voir Cal. Rhodig. l. 29. de ses *diverses leçons*. N'oublions pas ici Vénus sortant du sein des eaux, dont Auguste consacra le tableau dans une chapelle de Jules César.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

substituèrent l'orge & le froment au lotus, on ne doit pas être surpris non plus de retrouver cette Isis représentée avec trois épis à la main, & trois autres devant elle, dans la même figure où l'on voit qu'elle allaite le petit Horus.



Isis allaitant son fils Horus.



Isis, avec une tête de vache allaitant Horus.

Voici une autre conformité, qui ne paraîtra pas méprisante à ceux qui p.221 aiment les conjectures. Isis se trouve avec une tête de vache & allaitant son petit Horus dans une antique copiée ici d'après la figure donnée par le père de Montfaucon, ce qui, suivant ce Père, marque la ressemblance d'Isis & d'Io, fille d'Inachus, laquelle fut métamorphosée en vache. On n'ignore pas que chez les Indiens la fécondité de cet animal est l'emblème de celle de la nature, & qu'ils regardent en quelque façon la vache comme une mère du genre humain à cause de

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

ses propriétés. Par conséquent Puzza, qui est Isis, est aussi la même que la vache Io. Enfin nous finirons ces parallèles, en remarquant qu'Isis & Osiris étaient aussi représentés sous la forme de deux serpents, & le lotus sur leur tête, avec cette différence qu'Isis avait le sein



Isis et Osiris, avec la fleur de lotus sur la tête, sous la figure de serpents.



Isis, assise sur une fleur de lotus.

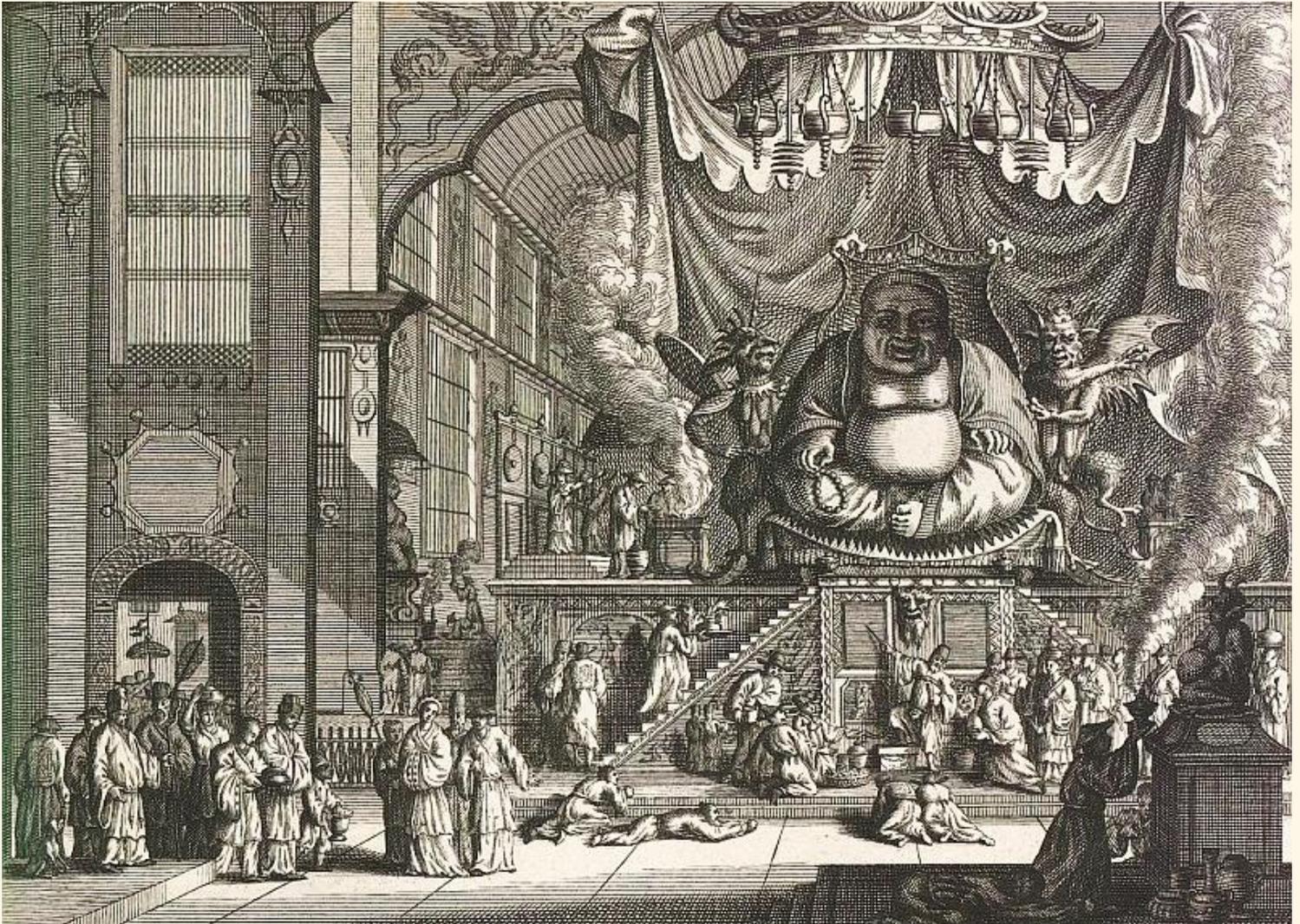
d'une femme. Ces serpents étaient les symboles de la divinité, & cette divinité chez ces peuples n'était autre chose que la nature.

Il est certain & prouvé évidemment, que les anciens & les modernes gentils ont considéré plusieurs dieux dans le même dieu : la nature, selon ses différentes formes, a été Cybèle, Vesta, Cérès, la Lune, &c.

Les Chinois révèrent encore quelques autres génies, ou saints. Le mot de *xin* qu'ils emploient est équivoque en cette occasion ; on dit

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

cependant, <sup>1</sup> que les missionnaires sont obligés de l'employer en parlant de J. C., de la Trinité, de la sainte Vierge, ce qui doit faire une espèce de contraste désagréable aux anciens chrétiens, & favorable aux nouveaux : car de cette manière on rapproche J. C. & nos saints des génies des Chinois. Quoi qu'il en soit, parmi ces saints des Chinois on trouve une <sup>2</sup> Quannia ou Quonin <sup>3</sup> qui vivait en anachorète. C'était une



**Vitek ou Ninifo.**

grande sainte, dont la légende chinoise dit des merveilles étonnantes. Tout homme qui est né pour devenir légendaire ne tarit jamais sur cet article. C'est que cela coule de source, comme quand on écrit des

---

<sup>1</sup> *Morale pratique*, tome VI.

<sup>2</sup> Purchas, *Extraits de voyages*.

<sup>3</sup> Voyez Dapper, *Recueil d'ambassades à la Chine*.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

contes des fées. On y trouve une Neoma magicienne, ou selon quelques autres, <sup>1</sup> fille dévote, qui avait fait vœu de virginité. Elle est représentée <sup>2</sup> ici, sous le nom de Matzou, ayant deux autres dévotes à ses côtés qui l'éventent. Hujumsin était un alchimiste célèbre, qui trouva la pierre philosophale ; mais ce ne fut pas là le plus solide bien qu'il fit aux peuples. Il les délivra d'un dragon terrible, & ensuite l'attacha



**Matzou.**

à une colonne qui subsiste encore ; après cet exploit il s'envola aux cieux. On lui bâtit un temple dans le même lieu où ce saint George chinois avait terrassé le monstre. Nous ne saurions nous empêcher de remarquer, que ce terrassement de monstres & de dragons donne des

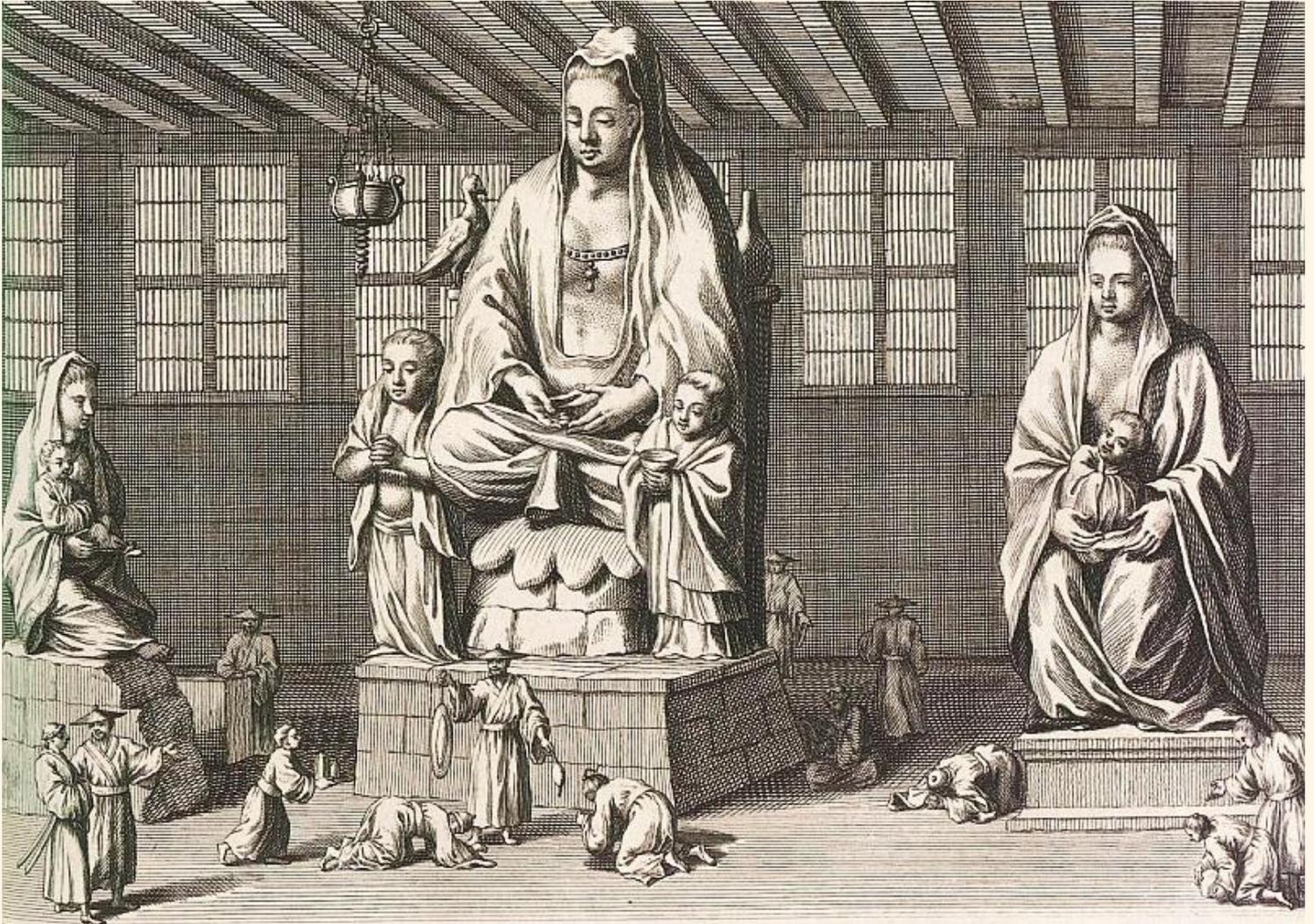
---

<sup>1</sup> Dapper, *Ambassades à la Chine*.

<sup>2</sup> Voyez page suiv.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

idées si nobles de la puissance de ceux que l'on croit aimés & favorisés du Ciel, qu'aucune religion n'a voulu se priver de ce privilège. Elles n'ont pas jugé devoir se refuser la gloire d'avoir eu des héros vainqueurs des monstres. Les légendes païennes ont eu un Hercule vainqueur de l'Hydre, un Œdipe du Sphinx, un Jason du dragon de Colchos, &c. Nous verrons dans la suite de cet ouvrage, que les anciens



**Quonin, divinité domestique des Chinois.**

habitants de l'Europe n'ont pas moins aimé ce merveilleux que les Grecs & les peuples d'Asie, anciens & modernes. C'est grand dommage que l'on n'ait jamais pu prouver solidement l'existence des dragons & autres semblables monstres. Nous pourrions sûrement compter leur défaite au nombre des victoires de nos saints, & croire sans répugnance tout ce que les légendes nous apprennent des dragons de Provence,

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

d'Orléans, de Rhodes, d'Irlande, &c. C'est p.222 un malheur pour les dévots, qui ont du goût pour le merveilleux, que le christianisme n'ait pas besoin de fables pour se soutenir, & qu'il porte l'exactitude & la sincérité jusqu'à rejeter les choses douteuses, quelque gloire qu'il puisse en tirer.

Ne perdons pas nos Chinois de vue. Le dieu, idole ou génie qu'on voit



**Quante-cong, divinité chinoise, que les Chinois disent avoir été leur premier empereur.**

ici sous le nom de Quante-cong, était le fondateur de l'empire chinois. Il inventa une partie des arts, <sup>1</sup> il donna des lois & des habits aux Chinois, car avant lui ces peuples allaient presque nus ; il les réduisit sous une forme réglée de gouvernement & les fit habiter dans des

<sup>1</sup> Tout cela est en partie attribué à Fohi dans l'[Hist. de la Chine](#), par le père Martini. Peut-être que ce Quante-cong est le même que Fohi.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

villes, &c. Des inventions si utiles & si extraordinaires ne permettaient pas de le représenter d'une taille commune avec les autres hommes, aussi l'a-t-on représenté comme un géant, & d'une force surnaturelle. On voit derrière Quante-cong son noir écuyer Lincheou, qui ne céda pas en force au maître.

Dans le *Recueil d'ambassades à la Chine* par Dapper, on rapporte les fonctions & les qualités de soixante-douze dieux chinois, auxquels on partage les départements des cieux & de la Terre, de la manière suivante. Les cinq premiers gouvernent les cieux. Le premier de ces cinq est supérieur à toute la hiérarchie des dieux & à tous les êtres de la nature. Ces cinq dieux ont sous eux les trois génies-ministres Tanquam, &c. dont nous venons de parler. Ces huit divinités ont à leur service huit conseillers, aussi habitants des cieux. Ces conseillers étaient ici-bas des sages & des philosophes. Les autres dieux, au nombre de trente-six, gouvernent la Terre & les choses sublunaires. N'oublions pas un dieu de théâtre : on peut appeler de ce nom l'inventeur des pièces dramatiques chinoises. Les Chinois l'ont déifié après sa mort. Il est le génie protecteur des comédiens, on lui fait des sacrifices & des offrandes. Les comédiens sont toujours munis d'une image de ce génie.

Ajoutons à tout ce que nous venons de dire, qu'à l'imitation des Égyptiens, <sup>1</sup> ils ont un respect religieux pour les pyramides, c'est-à-dire, pour des bâtiments qui ont du rapport à ces pyramides d'Égypte. C'est le père Kircher qui l'assure. On n'ose, dit-il, approcher de ces bâtiments, ni même les regarder, sans avoir auparavant observé certaines cérémonies pour apaiser les dieux (de ces pyramides). Cette parenthèse nous paraît nécessaire, pour faire usage du passage suivant, que ce Père cite comme une autorité nécessaire à ce qu'il rapporte.

<sup>2</sup> Ils ont des idoles faites en forme de pyramides, qu'ils appellent *chines*. Dans ces pyramides il y a une espèce de fourmis blanches... Les gentils ont grand peur de ces chines... quand ils achètent un esclave, ils l'amènent devant

---

<sup>1</sup> [Kircher, \*Chine Illust.\* 3<sup>e</sup> part.](#)

<sup>2</sup> Citation du [père Jarric dans Kircher, \*ubi sup.\*](#)

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

quelqu'une de ces pyramides avec une offrande de vin & d'autres choses, & le lui consignent entre les mains, priant l'idole que si l'esclave s'enfuit elle fasse en sorte que les serpents, les lézards, les tigres le dévorent. Ce que les esclaves craignent si fort, qu'encore qu'ils soient maltraités de leurs maîtres, ils n'osent pas les abandonner.

Après cette citation le même auteur ajoute, que *les Chinois sont les singes des Égyptiens, qui adoraient la pointe ou la boule qui était au haut de la pyramide*. Du moins on peut dire, qu'il n'est pas absurde de p.223 comparer à ces boules hiéroglyphiques les idoles qu'on voit au plus haut étage des tours pyramidales des Chinois. <sup>1</sup> Celle qui est à la pointe de la tour de porcelaine est faite de cuivre doré.

« Cette tour, dit l'auteur cité, fut bâtie superstitieusement par les Chinois, qui ont cru établir par là leur bonne fortune.

N'oublions pas les dragons. Ils ont aussi quelque part au culte superstitieux des Chinois <sup>2</sup>. Les dragons sont les armes & les enseignes de l'empire. Les Chinois les représentent sur leurs habits, sur leurs livres, sur leur linge, dans leurs tableaux. Fohi l'inventeur des soixante & quatre symboles, autorisa le premier la superstition pour les dragons. Dans la seule vue de donner du poids à ces symboles, dont il voulait faire valoir le système, il crut devoir appeler le merveilleux à son secours. Fohi dit au peuple qu'il avait vu ces symboles sur le dos d'un dragon, qui s'était élancé vers lui du fond d'un lac.

« Cet empereur, <sup>3</sup> dit le père Martini, choisit le dragon avec d'autant plus de confiance, que cet animal passe parmi les Chinois pour être d'un heureux présage... Les dragons de l'empereur étaient représentés avec cinq griffes à chaque pied. Si quelqu'un se servait de cet animal pour quelque symbole, il lui était défendu, sous peine de la vie, de lui en donner plus de quatre.

---

<sup>1</sup> L'Atlas du père Martini cité par Kircher.

<sup>2</sup> Et des Japonais, comme on le verra dans la suite.

<sup>3</sup> [\*Hist. de la Chine, ubi sup. l. I.\*](#)

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

Que Fohi soit le premier qui ait inspiré de la superstition pour le dragon, ou qu'il ait trouvé la superstition toute établie, toujours est-il apparent qu'elle est fort ancienne chez les Chinois, & hors d'état d'être justifiée. Et comme les fables des serpents monstrueux sont en général d'une antiquité très reculée, il faut croire encore avec plusieurs savants hommes, que les nations idolâtres n'ont rien débité sur ce sujet qui ne puisse avoir la même origine & souffrir peut-être les mêmes allégories que celles qu'on trouve dans les livres sacrés des Juifs. Non seulement les Chinois croient le dragon la source de tous les biens qui leur arrivent, ils s'imaginent encore qu'il leur donne & la pluie & le beau temps. C'est lui qui fait tonner, c'est lui qui forme les orages. Ne voilà-t-il pas *le prince des puissances de l'air*, dont il est parlé dans les saintes Écritures ? Enfin, de même que les anciens ont mis la toison d'or sous la garde d'un dragon, & que beaucoup de modernes croient encore aujourd'hui que les mines & les trésors souterrains sont gardés par des esprits follets & des lutins, les Chinois croient que le dragon tient sous sa puissance les biens de la Terre, & règne particulièrement sous les montagnes. C'est à cette crédulité qu'ils doivent

« la superstition de chercher <sup>1</sup> avec beaucoup de peine & de dépense les veines de cette bête énorme, lorsqu'ils font creuser des tombeaux. Ils font dépendre de cela le bonheur & la prospérité de leurs familles, &c.

Qui voudrait suivre la matière de l'idolâtrie chinoise irait plus loin qu'il ne pense. Le père Le Comte <sup>2</sup> avoue qu'

« il n'y a guère de peuples plus superstitieux que les Chinois.

Il ne pouvait choisir de plus favorable circonstance pour en juger que les cérémonies qu'il leur voyait pratiquer sur mer dans un voyage qu'il fit avec eux.

« Ils rendaient un culte divin à la boussole, brûlaient des pastilles à son honneur, lui offraient des viandes, en sacrifice.

---

<sup>1</sup> [Hist. de la Chine, ubi sup. l. IV.](#)

<sup>2</sup> [Mémoires de la Chine, t. I.](#)

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

Ils jetaient régulièrement deux fois le jour du papier doré <sup>p.224</sup> dans la mer, comme pour la tenir à leurs gages.

Près de <sup>1</sup> Nangan on a dévotion à une pierre qui est en possession de sainteté, mais on ne dit pas comment. Elle porte le nom de xin. La première idolâtrie a commencé <sup>2</sup> par des pierres coniques, pyramidales, carrées. La pierre sainte dont il s'agit ici, est peut-être un reste de ces monuments. Les Chinois ont aussi leurs idoles miraculeuses. <sup>3</sup> Près de Taiven, ville de Xansi, on en montre une dans une chapelle, qui, sortant des mains de l'ouvrier, se leva toute seule & se rendit à la niche qu'on lui avait préparée.

Croirait-on qu'un peuple, si attaché au culte des dieux qu'il lui semble qu'on ne saurait assez multiplier leurs idoles & leurs pagodes, serait capable de se déchaîner contre eux jusqu'à les traiter de la manière la plus outrageante, lorsque l'événement ne répond pas à ses espérances.

<sup>4</sup> Il arrive assez souvent, nous dit le père Le Comte, qu'après avoir été bien honorés, si le peuple n'obtient pas de ses dieux ce qu'il demande, il se lasse, & les abandonne comme des dieux impuissants ; d'autres les traitent avec le dernier mépris, les uns les chargent d'injures, les autres de coups. Chien d'esprit, lui disent-ils quelquefois, nous te logeons dans un temple magnifique, tu es bien doré, bien nourri, bien encensé, & après tous ces soins... tu nous refuses ce qui nous

---

<sup>1</sup> *Ambassade à la Chine*, par Nieuhof.

<sup>2</sup> Le père Lafitau, dans le tome I des *Mœurs des Sauvages*, &c., cite une relation manuscrite de la Louisiane où l'on lit que les Natchez conservaient précieusement dans un de leurs temples une pierre conique, enveloppée dans plusieurs peaux de chevreuil mises les unes sur les autres. Divers anciens peuples orientaux n'avaient dans leurs temples d'autres idoles que des pierres de cette figure.

« Sur ce principe, ajoute le père Lafitau, c'était la divinité que les Égyptiens voulaient représenter dans leurs pyramides & leurs obélisques... peut-être voulaient-ils figurer la divinité & ce qui leur restait d'idées ... de la Trinité, dans les trois faces des pyramides. »

Cela paraîtrait trop recherché. Contentons nous de l'idée que nous fournit un passage du père Bouchet dans sa lettre à M. Huet, insérée dans le tome I, part. 2 de ces *Religions idolâtres* :

« Il faut se représenter Dieu & ses trois noms différents, qui répondent à ses trois principaux attributs, à peu près sous l'idée de ces pyramides triangulaires qu'on voit élevées devant la porte de quelques temples. »

<sup>3</sup> Nieuhof, *ubi sup.*

<sup>4</sup> [\*Mémoires de la Chine\*, t. II.](#)

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

est nécessaire... On le lie avec des cordes, on le traîne par les rues, chargé de boue & de toutes sortes d'immondices... Si durant ce temps-là ils obtiennent ce qu'ils souhaitent, alors ils reportent l'idole en cérémonie dans sa niche après l'avoir bien lavée & bien essuyée : ils se prosternent en sa présence & lui sont diverses excuses...

Cette conduite injurieuse est l'effet d'un premier dépit, d'un mouvement soudain de colère, dont on n'est pas toujours maître. C'est par un semblable dépit que le peuple romain maltraita les temples de Rome après la mort de Germanicus. Alexandre, outré de dépit contre Esculape, parce qu'il avait laissé mourir Hephæstion, ordonna que le temple de ce dieu de la médecine fut brûlé. Il semble donc que l'on pourrait excuser les premiers mouvements de ces gentils insolents, comme on excuse de certains dévots des expressions outrées, qui étant prises à la lettre, sont du moins autant d'injure à l'Être souverain, qu'un placet conçu en termes incivils en ferait aux monarques de la Terre. Mais que dirons-nous du sens froid avec lequel les Chinois poursuivent leurs dieux en justice ? Le père Le Comte rapporte l'histoire <sup>1</sup> d'un Chinois, qui fit condamner une idole à un bannissement perpétuel, pour avoir laissé mourir sa fille. Nous verrons dans l'article du Japon, que les peuples de ces îles donnent <sub>p.225</sub> des coups de bâton à leurs idoles, quand elles ne font pas leur devoir. Nous renvoyons à l'illustre Bayle <sup>2</sup> ceux qui sont curieux de trouver quelques exemples de murmures & de mouvements de colère approchant de ceux-là dans la religion chrétienne.

@

---

<sup>1</sup> *Mémoires de la Chine*, t. III.

<sup>2</sup> *Pensées sur la comète*, p. 688 de la suite. Voyez aussi l'*Apologie pour Hérodote*, & le *Voyage d'Italie* de Misson.

### Leurs prêtres. Leurs dévots mendiants. Leurs fêtes. Présages. Médecine, &c.

@

À mesure que la religion perd de sa simplicité, il lui faut des moyens humains pour se maintenir ; & ces moyens prennent si bien avec le temps la place de la religion, qu'on ne la trouve plus du tout. On peut comparer la religion au vieux vaisseau des Argonautes, que les Grecs, pour le conserver à la postérité, réparèrent si longtemps & en tant de manières qu'à la fin il ne resta pas une seule pièce du navire qui avait porté à Colchos les conquérants de la Toison d'or. S'il était bien vrai que les anciens Chinois n'aient pas été idolâtres, on pourrait dire que les systèmes & les superstitions de ceux qui leur ont succédé ont fait la même chose à la religion du pays : & pourquoi cela ne lui serait-il pas arrivé ? Le judaïsme & le christianisme ont bien subi le même sort, leurs prêtres les ont regardés comme des systèmes qui étaient sujets à vieillir, & qu'il fallait réparer pour les défendre du temps. Comparons les uns & les autres à des ouvriers mercenaires, qui ne se contentent pas de chercher de l'ouvrage inutile, pour se faire payer plus de journées, mais qui gâtent encore ce qui est bon, afin de le faire valoir à celui qui les emploie. Quand les choses sont arrivées à un certain point, il semble qu'on n'ose plus se passer d'eux, & que la témérité de ces ouvriers soit devenue une preuve de leur capacité. Ces ouvriers téméraires & de mauvaise foi sont succédés par d'autres qui ne valent pas mieux. Ceux qui voient clair n'osent remédier au mal : il faut plus que du courage pour lui résister. Voilà comment les moyens humains prennent le dessus. Alors les prêtres & tous ceux qu'on peut appeler ouvriers mercenaires exercent si ouvertement & si impunément leur charlatanerie, qu'on s'y accoutume comme à une chose sainte & qui est suggérée par un esprit supérieur aux hommes : surtout quand cette charlatanerie est appuyée sur un dogme de religion conforme à la justice de Dieu & à la dignité de l'homme. En voici un exemple.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

Les bonzes sont les prêtres de la secte du Fo. <sup>1</sup> Ils enseignent que le bien & le mal ne sont point confondus en l'autre monde, & qu'il y a après la mort des récompenses pour les gens de bien, & des supplices préparés aux méchants. On ne peut nier que ce principe ne soit juste & raisonnable. Mais il est trop simple : il a fallu y ajouter mystérieusement cette opinion, qu'il y a après cette vie différents lieux pour les âmes des hommes, selon le mérite d'un chacun, & que sans ce mérite on risque beaucoup. Voilà les gens effrayés.

*N'y a-t-il point moyen, a-t-on dit, de se faire inscrire dans le rôle des bienheureux ? Si par le mérite vous entendez d'être vertueux & de faire honneur* p.226 & hommage à Dieu par la constante pratique du bien, il faut donc nous ôter les passions, qui nous lient les mains, les sens, qui nous troublent, les tentations, qui nous environnent ; s'il faut résister à tant d'ennemis, les forces nous manqueront, aux uns plus tôt, aux autres plus tard. Tout le monde n'a pas le même courage, ni le même bonheur. Vous, qui par votre profession approchez le plus près de celui qui distribue les degrés de peines & les degrés de récompense, enseignez-nous des moyens qui en rendant témoignage de notre faiblesse, puissent toucher ce distributeur souverain, peut-être aura-t-il des égards pour vous qui êtes ses ministres.

Les bonzes ont répondu qu'il fallait pratiquer des œuvres de miséricorde. Traitez-nous bien, nourrissez-nous avec soin, bâtissez des monastères & des temples, afin que les prières & les pénitences volontaires des bonzes vous délivrent des peines que vos péchés méritent, brûlez des papiers dorés, des habits de soie. Tout cela en l'autre monde se changera en or, en argent, en habits véritables, & sera fidèlement donné à vos pères, qui s'en serviront dans leurs besoins particuliers. Sans cela vous serez cruellement tourmentés après votre mort, & sujets à une suite continuelle de métempsycoses désagréables. Vous renaîtrez rats, souris, ânes & mulets. D'autres en

---

<sup>1</sup> Le père Le Comte dans ses [Mémoires &c., t. II.](#)

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

d'autres pays ont proposé d'abrégé la longueur des peines, & d'avancer la félicité des morts par des moyens plus nobles en apparence : mais tout va au même but.



**Religieux en noir avec un chapelet, à la façon des catholiques.**

**Religieux mendiant chinois.**

On voit de ces religieux chinois vêtus de noir avec un chapelet semblable à ceux des catholiques, mais il ne faut pas les confondre avec les autres bonzes. On en voit aussi de vêtus de jaunes depuis la tête jusqu'au pieds, & munis comme les autres d'un grand chapelet. Ces deux couleurs sont deux différents ordres de moines de la secte de Lanzu, comme nous le dirons tout à l'heure. Tous ces religieux vont toujours deux à deux comme les nôtres. Les bonzes, au rapport du père Le Comte, ne sont qu'un amas de malhonnêtes gens & de fourbes, que

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

l'oisiveté, la mollesse, la nécessité assemblent pour vivre des aumônes publiques. Tout leur but est d'engager les peuples à leur en faire. Le même Père raconte quelques histoires de leurs fourberies. Quand ils ne



**Religieux chinois avec leurs chapelets.**

**Gueux dévot à qui l'on a formé la tête en pointe.**

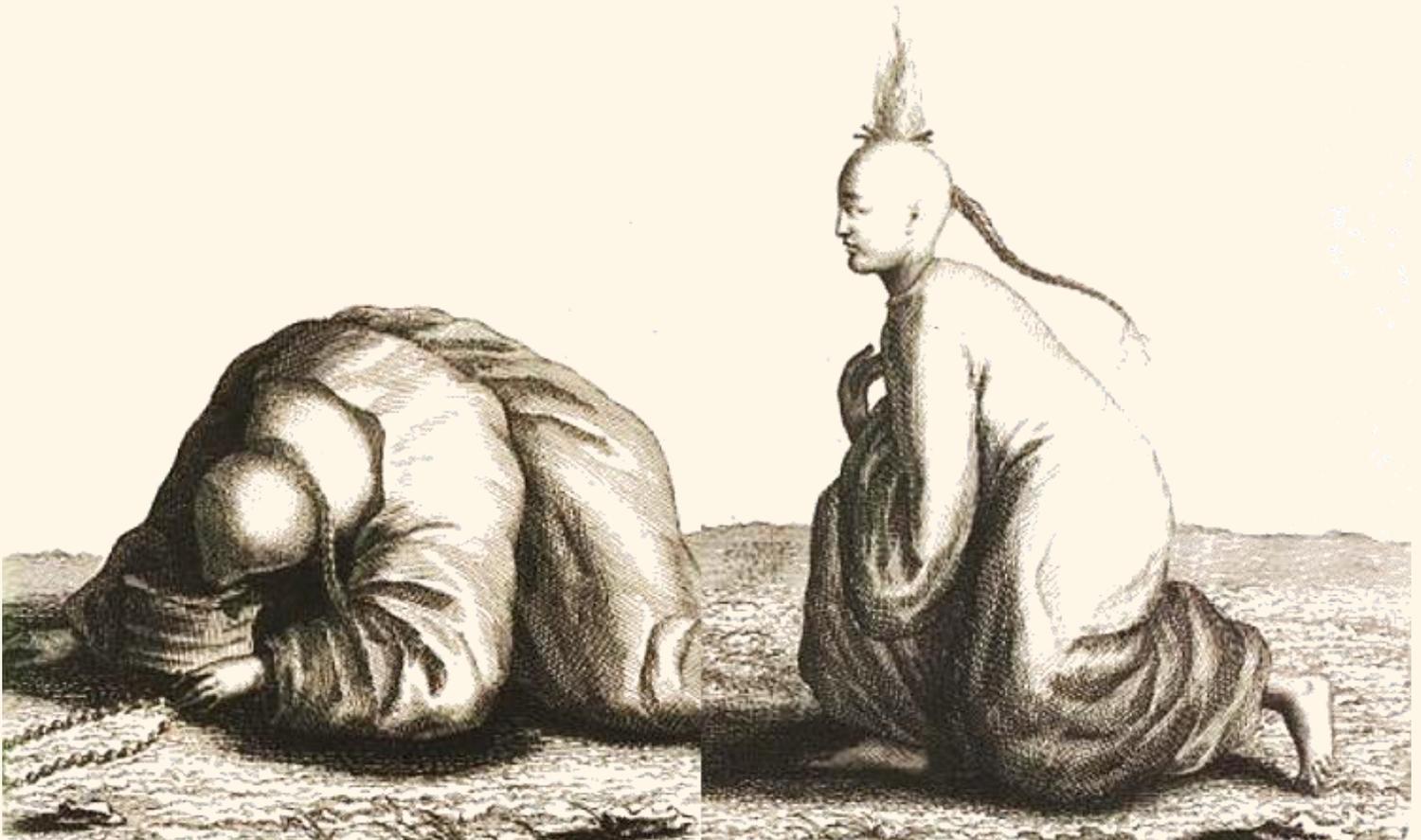
peuvent pas obtenir une chose par adresse, ils tâchent de l'avoir par des pénitences publiques, *qui leur tiennent lieu de mérite devant le peuple, & qui en attirent la compassion*. Tels sont ceux que l'on voit traîner après eux des chaînes longues de trente pieds, & crier de porte en porte, *c'est ainsi que nous expions vos péchés* ; <sup>1</sup> ceux qui se tiennent dans les places & dans les grands chemins pour s'attirer la

---

<sup>1</sup> Voyez à la page 228.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

charité des paysans en frappant de leur tête contre un gros caillou jusqu'à ce qu'ils obtiennent l'aumône. D'autres se font brûler quelques drogues sur la tête pour exciter la compassion des gens, peut-être que



**Gueux dévot heurtant sa tête sur une pierre pour recevoir la charité.**

**Gueux dévot se faisant brûler des drogues sur la tête jusqu'à ce qu'on lui donne la charité.**

la peine est moins rude qu'elle ne paraît d'abord : il y a des secrets pour se garantir du feu. Nous en avons dit quelque chose à l'article de Siam. De même le calus épais, qui se forme insensiblement sur la tête de celui qui se la frappe contre un caillou, le garantit avec le temps du mal qu'on s'imagine qu'il ressent. On peut mettre au rang de ces gueux dévots ceux à qui l'on a formé exprès la tête en pointe. Ils se tiennent aussi le long des chemins avec un grand chapelet pendu au cou, &

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

passent parmi le peuple pour de grands saints. Ce n'est pas qu'on ne voie aussi de ces religieux ou gueux dévots qui demandent sans se maltraiter. On nous a représenté ici un religieux mendiant, dont l'habit est



**A. Prêtres mendiants.**

**B. Châtiment d'un prêtre impudique.**

**C. Punition d'un autre pour avoir abandonné la vie monastique.**

fait de pièces de différentes couleurs, & qui porte un chapeau si large, qu'il lui sert de parasol. Ces moines mendiants se tiennent aussi assis p.227 le long des chemins les jambes croisées & frappent avec un bâton sur une sonnette, jusqu'à ce qu'on leur donne quelque chose.

Ce que rapporte le père le Comte d'un de ces bonzes pénitents est assez singulier pour mériter d'être répété ici.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

<sup>1</sup> Je rencontrai un jour, dit-il, au milieu d'un village, un jeune bonze de bon air, doux, modeste, & tout propre à demander l'aumône & à l'obtenir. Il était debout dans une chaise bien fermée, & hérissée en dedans de longues pointes de clous fort pressés les uns auprès des autres, de manière qu'il ne lui était pas permis de s'appuyer sans se blesser. Deux hommes gagés le portaient fort lentement dans les maisons, où il priaît les gens d'avoir compassion de lui. Je me suis, disait-il, enfermé dans cette chaise, pour le bien de vos âmes, résolu de n'en sortir jamais, jusqu'à ce que l'on ait acheté tous ces clous (il y en avait plus de deux mille) ; chaque clou vaut dix sols, mais il n'y en a aucun qui ne soit une source de bénédictions dans vos maisons...

Le père Le Comte ne nous dit pas si les dévots chinois achetèrent tous ces clous. Nous le supposons pourtant, comme il semble qu'on peut le supposer de son récit. La bigoterie prend pour bons tous les préservatifs que lui proposent ceux qui sont d'un caractère à savoir profiter de ses frayeurs : mais il est original, qu'il se trouve des bigots qui se croient responsables des maux que se sont les faux pénitents. C'est ce qu'il faut supposer encore du témoignage de Nieuhof <sup>2</sup>. On y voit un de ces charlatans se percer les joues de part en part avec une alène, & menacer les gens de se faire du mal jusqu'à la mort, si on ne lui donne la charité.

Une autre manière de payer des contributions aux moines chinois est de se faire écrire dans une espèce d'album qu'un d'eux présente aux passants. Nous pourrions encore placer ici cet ordre de coureurs qui amusent le public par leurs tours <sup>3</sup>. On en voit qui montent hardiment des **tigres apprivoisés**, & se promènent ainsi de place en place, & de ville en ville, sans craindre la fureur de cet animal, qui n'est

---

<sup>1</sup> Le père Le Comte dans ses *Mémoires de la Chine, t. II*. Dapper dit aussi qu'on voit des pénitents qui se font enfermer un mois entier dans des cages garnies de pointes de clous.

<sup>2</sup> *Ambassade des Hollandais à la Chine*.

<sup>3</sup> Cette figure se trouve quelques pages plus bas.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

ni bridé, ni enchaîné. Ces charlatans ont toujours à leur suite des mendiants qui font les dévots, & des pénitents qui se donnent saintement des coups de tête l'un à l'autre.

Parmi ces gens il y en a qui vivent en ermites dans les rochers & dans les cavernes, où l'on va leur porter des aumônes & les consulter comme des saints. Comme la Chine nourrit différents ordres de ces pieux fainéants, aussi voit-on parmi eux différentes sortes de disciplines. Les uns <sup>1</sup> vivent en communauté dans des cloîtres sans se marier ; ceux-là s'abstiennent de chair & de poisson, de vin & de femmes. Ils s'entretiennent dans ces cloîtres <sup>2</sup> des revenus que le souverain donne aux couvents & des aumônes du peuple. On dit aussi qu'il y a de ces religieux qui vivent du travail de leurs mains. Les autres sont des gens tirés de la lie du peuple, vendus pour esclaves dans leur enfance, & qui fournissent sans doute de leur corps la plus grande partie des coureurs dont nous venons de parler.

Une fonction particulière des bonzes de la secte du Fo est de vaquer aux cérémonies funèbres. Ceux de <sup>p.228</sup> la secte de Lanzu se mêlent de chasser les démons, de chercher la pierre philosophale & de prédire l'avenir.

Il y a quatre ordres de bonzes de la secte de Lanzu, & ces ordres sont distingués par quatre couleurs, qui sont le noir, le blanc, le jaune & le rouge. <sup>3</sup> Ils ont un général, & ce général a des provinciaux. Sans entrer dans un trop grand détail, nous dirons qu'ils vivent aussi des revenus fixes du couvent & des charités des dévots. Quand ils vont par les rues demandant l'aumône, ils récitent des prières dont les dévots paient le fruit, qui est une entière rémission des péchés. Ces prêtres ou religieux assistent aussi aux cérémonies funèbres. Il ne leur est pas permis de se marier pendant le temps qu'ils gardent leur vœu, mais aussi en récompense il leur est permis de le rompre.

---

<sup>1</sup> Dapper, *ubi sup.*

<sup>2</sup> Purchas, *Extraits de voyages.*

<sup>3</sup> Purchas, *ubi sup.*

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

Un religieux, surpris avec une femme pendant son vœu, est puni rigoureusement. On lui perce le cou avec un fer chaud, on lui passe dans l'ouverture une chaîne de dix brasses de long, & on le promène dans



**Religieux en pénitence pour avoir été surpris avec une femme.**

cet état tout nu par les rues, jusqu'à ce qu'il ait amassé une certaine somme d'argent pour son couvent. Un autre religieux, qui le suit, lui donne des coups de fouet toutes les fois qu'il lui voit porter les mains à sa chaîne pour se soulager.

Parmi ces bonzes <sup>1</sup> il y a aussi des religieuses qui ont fait vœu de continence. Elles ont la tête rasée : mais leur nombre est peu considérable en comparaison des religieux. Ceux-ci [du moins ceux de

---

<sup>1</sup> Dans la secte du Fo, selon les *Extraits* donnés par Purchas.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

la secte du Fo] doivent se laisser croître la barbe & les cheveux. Ceux de la secte de Lanzu ou du Fo, & peut-être aussi les uns & les autres, s'attribuent le pouvoir de faire pleuvoir, & ils sont obligés de tenir parole. Dans les extraits donnés par Dapper touchant la Chine, un bonze, qui s'engage à faire pleuvoir, est menacé de coups de bâton s'il ne pleut dans le terme de six jours. Un temps si court effrayerait d'autres bonzes que ceux des Chinois, parce que le miracle n'aurait pas le temps de se former. Il vaut beaucoup mieux laisser durer une sécheresse, après cela on peut espérer de tenir parole.

Passons aux fêtes des Chinois.

Celle des lanternes est des plus singulières. Le jour de cette fête, qui est le quinzième du premier mois, on <sup>1</sup> expose des lanternes de toutes sortes de prix. Il y en a qui coûtent jusqu'à deux mille écus, à cause des ornements dont elles sont chargées, & l'on en voit qui ont vingt-cinq à trente pieds de diamètre.

« Ce sont des salles ou des chambres... on peut manger, coucher, recevoir des visites, représenter des comédies, danser des ballets dans une lanterne. Ces lanternes sont éclairées d'une infinité de bougies & accompagnées de feux de joie. Les Chinois attribuent l'origine de cette fête à un accident qui arriva dans la famille d'un mandarin, dont la fille, en se promenant le soir sur le bord d'une rivière, tomba dans l'eau & se noya. Le père affligé courut avec tous ses gens pour la retrouver ; il fit aller à mer un grand nombre de lanternes. Tous les habitants du lieu le suivaient avec des torches. On la chercha inutilement toute la nuit. La seule consolation du mandarin fut de voir l'empressement du peuple. L'année suivante on fit des feux au même jour p.229 sur le rivage ; on continua la cérémonie tous les ans, chacun allumait pour lors des lanternes, & peu à peu on en fit une coutume.

---

<sup>1</sup> Le père Le Comte, [\*Mémoires de la Chine, t. I.\*](#)

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

Il y a quelque conformité entre cette fête & ce qui se pratiquait dans une <sup>1</sup> fête de Cérès, où l'on courait de côté & d'autre avec des torches & des flambeaux <sup>2</sup> à l'imitation de la déesse, qui chercha sa fille Proserpine de la même manière. Cependant nous n'insisterons pas sur cette origine, quoiqu'il soit fort possible que les Chinois aient pris leur fête des lanternes chez les Égyptiens, de qui les Grecs prirent aussi leur grande fête de Cérès. D'autres attribuent l'origine de la fête des Chinois au dessein extravagant qu'un de leurs monarques conçut autrefois de s'enfermer avec ses maîtresses dans un superbe palais, qu'il fit bâtir tout exprès, & qu'il fit éclairer de magnifiques lanternes, pour avoir le plaisir, à ce que raconte l'histoire chinoise, de vivre sous un nouveau Ciel toujours éclairé, toujours serein, & qui lui fit oublier toutes les révolutions de l'ancien monde. Ces dérèglements soulevèrent les peuples contre le monarque, on détruisit son palais, & pour conserver à la postérité la mémoire d'une si indigne conduite, on en suspendit les lanternes dans tous les quartiers de la ville. Cette coutume se renouvela tous les ans, & devint depuis ce temps-là une fête considérable.

La fête que de Bruin décrit dans ses *Voyages*, sous le nom de *phélonaphie*, a une origine plus glorieuse. On la célèbre vers le commencement de juin. Les Chinois ornent alors leurs maisons de feuillages & de branches d'arbres, ils se mettent en mer avec plusieurs barques & courent de côté & d'autre pour chercher un certain Phelo. Cet auteur n'en dit pas davantage à l'égard de la cérémonie de la fête, mais il en indique l'origine. Ce Phelo découvrit le premier l'usage du sel, & comme ses compatriotes ne lui en témoignèrent pas la moindre reconnaissance, il se retira tellement outré contre eux, qu'on ne sut jamais depuis ce qu'il était devenu.

La fête de l'agriculture, dont on attribue l'établissement à un empereur qui vivait environ cent quatre-vingts ans avant Jésus-Christ,

---

<sup>1</sup> *Eleusinia*.

<sup>2</sup> Tuque Actæa Ceres, cursu cui semper anhelò  
Votivam taciti quassamus lampada mystæ.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

se célèbre aussi avec beaucoup de solennité. Dans toutes les villes de l'empire, lorsque le Soleil est dans le milieu du Verseau,

<sup>1</sup> « un des principaux magistrats, couronné de fleurs, & environné de musiciens & de gens qui portent des flambeaux, des banderoles, des drapeaux, sort de la ville par la porte qui regarde l'Orient ; il est suivi de plusieurs personnes, qui soutiennent sur des leviers des figures faites de bois, & de carton, & rehaussées de soie & d'or, qui représentent d'anciennes histoires concernant l'agriculture. Les rues sont tendues de tapisseries, & embellies d'arcs de triomphe. Ce magistrat s'avance... vers le Soleil levant, comme s'il allait recevoir la nouvelle saison... On y voit une grande vache de terre cuite, si pesante, que quarante hommes ont beaucoup de peine à la porter, & un jeune garçon vivant, qui représente le génie de l'agriculture. Il a une jambe nue, l'autre est couverte d'une espèce de brodequin. Il frappe continuellement cette vache. Deux paysans, chargés de tous les instruments du labourage p.230 marchent immédiatement après lui... *Toutes ces cérémonies sont des emblèmes.* Les coups que le jeune garçon donne à la vache, signifient la perpétuelle application des laboureurs au travail, les jambes, dont l'une est nue & l'autre couverte d'un brodequin, sont le symbole de leur empressement & de leur diligence, qui leur donne à peine le loisir de s'habiller pour s'en aller au travail. Sitôt que le magistrat est arrivé devant le palais de l'empereur avec ce pompeux cortège, on ôte les fleurs & tous les autres ornements de cette vache monstrueuse ; on lui ouvre ensuite le ventre & l'on en tire quantité d'autres petites vaches de la même matière, que l'empereur distribue à ses ministres, pour les faire ressouvenir du soin qu'ils doivent prendre de l'agriculture, & avertir ses sujets de ne laisser aucune terre en friche & d'éviter l'oisiveté.

---

<sup>1</sup> *Hist. de la Chine*, par Martini.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

On dit aussi que l'empereur laboure lui-même ce jour-là. Du moins on assure que cette coutume se pratiquait autrefois, & que l'empereur faisait du pain pour les sacrifices, de la récolte que lui donnait son travail. Le Bua observe la même chose dans le Tunquin, & c'est toujours lui qui fait l'ouverture des terres toutes les années.

Les Chinois célèbrent aussi le commencement de leur nouvelle année avec beaucoup de pompe & d'appareil.

<sup>1</sup> Alors toutes les affaires cessent, les postes sont arrêtées, & les tribunaux sont fermés dans tout l'empire. Les Chinois appellent ces vacations *fermer les sceaux*, parce qu'on ferme en ce temps-là le petit coffre où l'on garde les sceaux de chaque tribunal.

Tout le monde se réjouit & prend part à la joie générale. Comme les Chinois sont fort superstitieux à l'égard des jours, il faut en choisir pour fermer & pour rouvrir les sceaux. Le tribunal des Mathématiques, qui a l'intendance des sorts & du choix des jours, marque ceux-ci longtemps avant le premier de l'an. Le choix & la décision du tribunal des Mathématiques s'envoie dans les provinces, de sorte que la cérémonie *d'ouvrir & de fermer les sceaux* se fait en même temps par tout l'empire. Dans ce commencement d'année les Chinois observent particulièrement de mettre sur les portes de leurs maisons les images de leurs dieux. Ils donnent à ces images le nom de *dieux de la porte*. Quoi que cette coutume s'observe assez généralement dans toutes les fêtes elle s'observe plus particulièrement encore à celle de la nouvelle année.

On pourrait compter parmi les fêtes toutes les cérémonies qui se font dans le cours de l'année à l'honneur des ancêtres. Nous les renvoyons aux usages funèbres.

<sup>2</sup> Leurs temples les plus fameux sont bâtis dans les montagnes ; pratique ancienne, mais si connue, qu'il est inutile de s'y arrêter. On s'y rend en pèlerinage & en procession. Chemins escarpés, ennuis &

---

<sup>1</sup> [Hist. de l'édit de l'empereur de la Chine, par le père Le Gobien.](#)

<sup>2</sup> Voyez le père Le Comte, [Mémoires de la Chine, t. I.](#)

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

incommodités de la route, rien de tout cela n'effraie les Chinois dévots, que l'on voit arriver à ces monts sacrés des provinces qui en sont à deux ou à trois cents lieues. Surtout, dit le père Le Comte, rien ne plaît tant aux femmes que la qualité de pèlerines ; mais, ajoute-t-il, ce n'est pas la dévotion qui les mène, c'est bien plutôt le désir de se montrer en public, & de se délivrer pour un peu de temps de l'autorité des maris : aussi craignent-ils les suites de ces parties de dévotion. Ces femmes s'y acquittent de tout autre hommage que de celui qui est le prétexte du pèlerinage. C'est ainsi <sup>p.231</sup> qu'anciennement les fêtes des Grecs & des Romains servaient de prétexte, ou pour mieux dire de couverture à la coquetterie des dames de ce temps-là ; mais sans remonter si haut, nous avons aujourd'hui les mêmes exemples. Les Chinois de qualité, continue le jésuite, obligent presque toujours leurs femmes de renfermer leur ferveur dans l'enclos de leurs maisons.

Nous ne nous arrêterons pas longtemps à un sujet aussi stérile que l'est la simple description d'un temple chinois, mais il faut pourtant en fournir l'idée au lecteur & lui aider à mieux comprendre les figures qui représentent deux de ces édifices. Nous remarquerons d'abord après les pères Kircher & Le Comte, Dapper & quelques autres auteurs, que les tours pyramidales dont il a déjà été parlé, ont toujours une pagode dans leur voisinage. C'est de cette manière que la fameuse tour de porcelaine communique à l'édifice que les Chinois ont nommé <sup>1</sup> le *temple de la Reconnaissance*. Ces pagodes sont presque innombrables. Les bonzes & autres gens de cette sorte y habitent ordinairement & y vivent des revenus fixes du lieu, ou de ceux qu'ils ont l'adresse de se procurer. <sup>2</sup> Les voyageurs y trouvent même une retraite, de sorte que si cela est, elles ont du rapport aux caravansérails des Turcs. L'intérieur de la pagode est orné d'images & d'idoles, dont les unes sont réellement des divinités ou des génies, les autres ne sont que symboliques ou hiéroglyphiques, à la façon des Égyptiens. Les murs de ces pagodes sont généralement percés d'une infinité de petites niches pour loger ces idoles, qui sont d'ordinaire

---

<sup>1</sup> On trouve une description exacte de la tour & de la pagode dans les [Mémoires du père Le Comte, t. I.](#)

<sup>2</sup> Dapper, *Description de la Chine*.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

en bas reliefs. La pagode est éclairée de plusieurs lampes, qui brûlent nuit & jour à l'honneur des morts. Dans le milieu on voit un autel ; sur la table autel est posée une idole de taille extraordinaire. C'est à cette idole, que le temple est dédié. Elle a pour gardes ou pour satellites quantité de petites idoles qui l'environnent. Il y a communément devant l'idole principale <sup>1</sup> un bambou creux, long & épais, qui en renferme de plus petits, sur lesquels on lit des prédictions écrites en caractères chinois. Aux deux côtés de l'autel brûlent des parfums, au devant on voit un bassin de bois destiné à recevoir les offrandes. L'autel est peint de rouge ; cette couleur est uniquement destinée à des choses dont l'usage est saint, & il faut se ressouvenir ici de ce que nous avons déjà <sup>2</sup> remarqué touchant cet usage.

Dans un de ces temples dominait Ti-can, le Pluton ou le Plutus des Grecs, & peut-être l'un & l'autre, comme chez ces mêmes Grecs. Ce Ti-can nous paraît être le dieu dont il a été parlé plus haut sous le nom de Neptune des Chinois, & qui préside chez eux aux naticités. Quoiqu'il en soit, ce dieu gouverneur des trésors & distributeur des richesses était <sup>3</sup> monté sur un autel de la façon de ceux que nous venons de décrire, avec le sceptre à la main, la couronne sur la tête, & doré de la tête jusqu'aux pieds. Huit ministres, dorés comme lui, servaient d'assistants à l'idole. Deux grandes tables se voyaient dans le même lieu, & sur chacune de ces tables cinq rois (c'est ainsi que la description les nomme) ou plutôt cinq ministres des enfers ; mais comme ces représentations n'auraient pas assez exprimé les fonctions de ces ministres, <sup>p.232</sup> on avait eu soin de les peindre encore sur les murailles du temple. Là on les voyait assis sur leurs tribunaux, jugeant les hommes & les condamnant aux peines qu'ils avaient méritées. Devant eux se tenaient des diables hideux, bien plus hideux que les nôtres, dit la description, & tout prêts à exécuter les ordres des juges. Les peines & les supplices des enfers s'y voyaient aussi avec tout ce qu'il y a de plus capable d'effrayer les gens ; comme des criminels bouillis dans l'huile, d'autres rôtis sur des grils, d'autres coupés en

---

<sup>1</sup> Sorte de roseau.

<sup>2</sup> Voyez dans le tome premier des *Cérémonies idolâtres*, le [Supplément aux dissertations sur la religion des Indiens](#).

<sup>3</sup> Ceci est tiré de Dapper, qui a copié Purchas, & Purchas a tiré du père Trigaut.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

morceaux, sciés en deux, déchirés par des chiens. Le premier de ces juges examinait les crimes des hommes : on ne pouvait les dérober à ses yeux. Il les voyait <sup>1</sup> dans un miroir. Les criminels passaient entre les mains des autres juges, qui étaient les distributeurs des peines. Un de ces juges disposait de ceux dont les âmes devaient passer en d'autres corps. Dans une grande balance on voyait d'un côté un pécheur chargé de crimes, & de l'autre, pour la consolation des dévots, des livres qui contenaient les pratiques usitées dans la dévotion chinoise, faisant heureusement le contrepoids du pécheur, & de cette manière celui-ci se tirait d'affaire. Dans le milieu de l'enfer coulait un fleuve, & sur ce fleuve il y avait deux ponts, l'un d'or & l'autre d'argent, par où passaient ceux qui allaient s'établir dans le paradis, en vertu de leurs mérites, ou des certificats de leurs prêtres. Ils portaient dans leur mains les témoignages de leur bonne conduite. Des prêtres les conduisaient dans ce délicieux séjour, où l'on ne voyait que des bocages toujours verts, & des jardins enchantés. Au contraire dans un effroyable lointain on apercevait les fosses & les cachots des enfers : deux portes d'airain fermaient ce séjour destiné aux diables & aux serpents, que l'on y voyait au milieu des flammes sans se consumer. Pour montrer aux élus dans la foi chinoise le pouvoir des prêtres, on en avait représenté un à l'entrée des enfers, qui arrachait sa mère du milieu des flammes, malgré les efforts des diables. Enfin on y lisait cette inscription, qui se rapportait sans doute à Ti-can : *Celui qui priera mille fois devant cette idole sera délivré de ces peines.* On supposait peut-être, que la vieille s'était acquittée fort imparfaitement de cette tâche, puisque le prêtre était obligé d'employer son autorité, & même la force pour ravoir la vieille.

On voit aussi des reliques & des corps saints dans les temples des Chinois, par exemple on nous parle d'un certain Lessu, qui mourut il y a environ huit cents ans en odeur de sainteté. Ce corps repose dans la pagode de Nantua en un lieu exposé à l'attention des dévots, au milieu d'un nombre considérable de lumières. On s'y rend en pèlerinage. Ceux qui

---

<sup>1</sup> Ceci a beaucoup de rapport à l'ancienne manière de deviner par le miroir pratiquée en diverses occasions. Voyez une note sur l'apologie des grands hommes accusés de magie, par Naudé. Peut-être qu'un passage de saint Paul dans la 1<sup>e</sup> épître aux Corinthiens, ch. V. fait allusion à cette divination.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

ne connaissent le christianisme que par certaines pratiques extérieures, s'imagineront qu'il faut nécessairement que la religion des Chinois ait pillé le christianisme ; car, diront-ils, il n'y a nulle apparence qu'elle ait acquis légitimement des usages & des moyens que le christianisme emploie si efficacement pour exciter les gens au salut, qu'il a sanctifié, qu'il a béni, qui par conséquent ne devaient jamais être employés par des profanes. Il faut faire ici l'apologie de la religion chinoise. La lecture de tous les auteurs anciens & modernes nous apprend que des pratiques de cet ordre appartiennent à toutes les religions. La seule religion qui aurait pu faire exception, en les proscrivant, c'est la chrétienne : elle ne l'a pas voulu, elle s'en est même <sup>p.235</sup> servie à gagner des âmes. Longtemps auparavant, Dieu avait consacré en faveur des Juifs une partie des cérémonies égyptiennes, & peut-être le fit-il pour se conserver ce peuple charnel. Les anciens païens l'étaient comme eux. Pour les convertir, le christianisme a tiré une bonne partie de ses usages & de ses cérémonies des débris de leur paganisme. Toutes les religions se ressemblent en quelque chose. C'est par cette ressemblance, que des esprits d'une certaine trempe hasarderaient d'établir le projet d'une réunion universelle. <sup>1</sup> Qu'il serait beau d'en venir là, & de pouvoir faire comprendre aux gens d'un caractère trop opiniâtre, qu'avec le secours de la charité on trouve partout des frères.

---

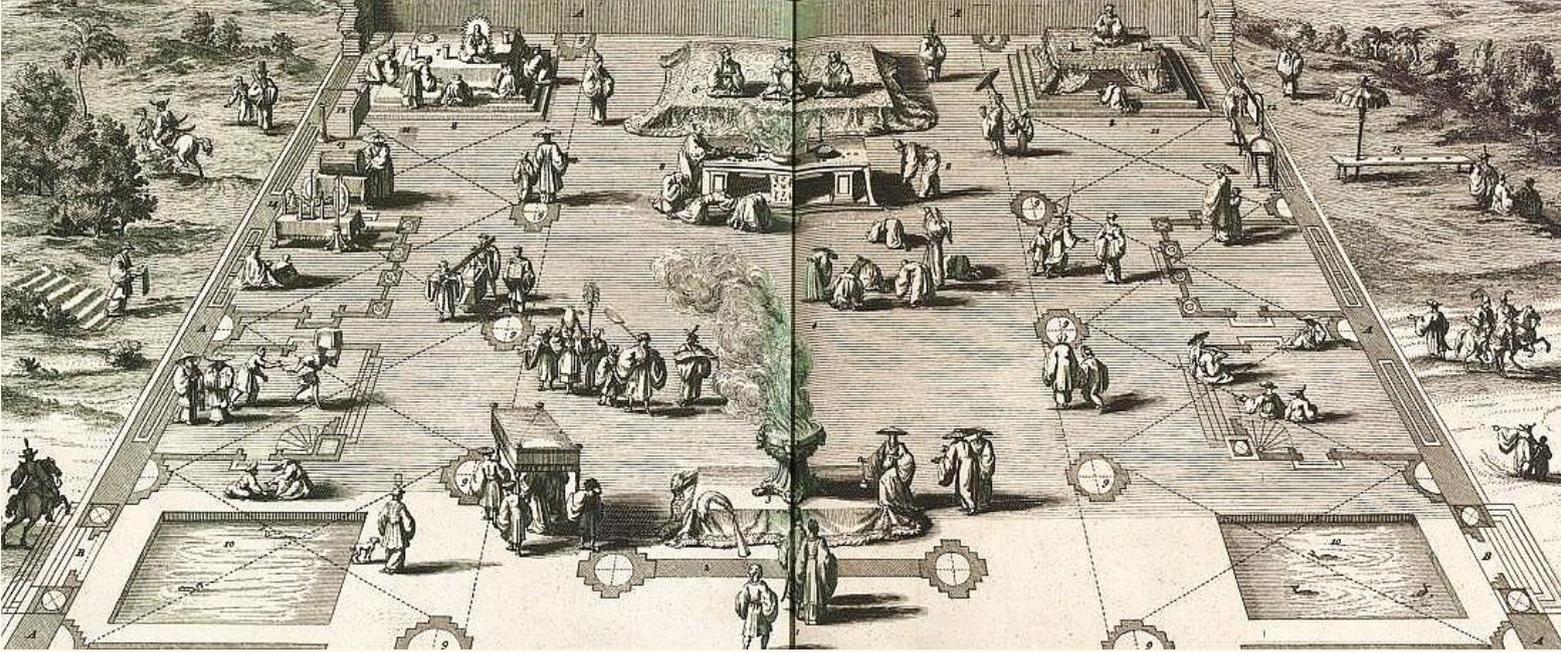
<sup>1</sup> Il parut en 1709 un petit livre intitulé *Réflexions sur les affaires présentes de la Chine*, traduit de l'italien. On y avance, que l'empereur de la Chine a déclaré les cérémonies chinoises purement civiles, & que les docteurs chinois en ont porté le même jugement ; après quoi on insinue, qu'il ne serait pas moins difficile d'abolir ces cérémonies parmi les nouveaux chrétiens, qu'il le serait aujourd'hui d'abolir les cérémonies du paganisme, qui ont passé dans l'Église catholique ; comme les Bacchanales, sous le nom de la saint Martin, &c. Les évêques, qui ont voulu les abolir, n'ont pu réussir. Si le pape lui-même armé de ses foudres l'entreprenait, il n'en viendrait pas à bout. On est donc obligé de les supporter. Le but de l'auteur est de faire avouer aux dominicains, que les cérémonies chinoises sont dans le même cas. Elles sont, ou mauvaises, ou indifférentes. Si elles sont mauvaises, il faut les supprimer sans doute, mais alors on doit juger de même de celles qui nous sont restées des anciens païens. Si elles sont indifférentes, l'on a d'autant plus de tort de crier, que les Chinois les ont déclarées civiles : au contraire les anciens païens regardaient les leurs comme une partie du culte divin.

Après cela l'auteur suppose qu'un mandarin est venu voyager en Italie ; que se trouvant à Rome, il est curieux de voir les cérémonies catholiques, & qu'il trouve beaucoup de rapport en tout ce qu'on peut dire pour défendre les unes & les autres. Ce que les catholiques répondent, pour justifier ce qui pourrait tirer à conséquence dans quelques-uns de leurs usages, justifie ceux des Chinois, ce qui choque le Chinois chez le catholique, & ce qui choque le catholique chez le Chinois est l'effet d'un préjugé que l'on prend contre des choses auxquelles on n'est pas accoutumé. L'un regarde avec des yeux de Chinois, l'autre avec des yeux d'Européen.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

Après avoir fait connaître au lecteur ce qui sert au culte religieux dans l'intérieur de la pagode, il faut lui expliquer ce que les planches représentent ici.

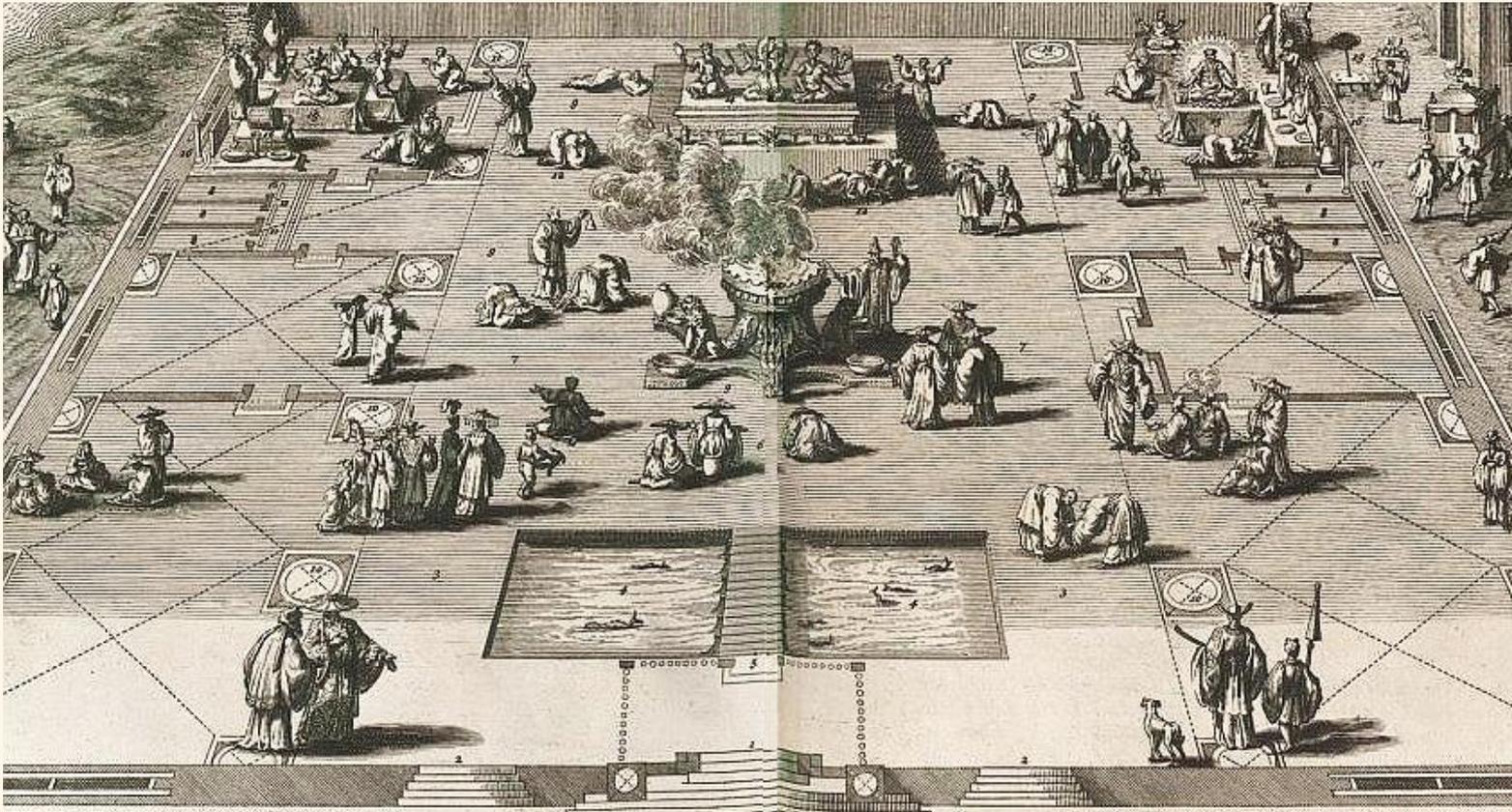
Dans la première figure, qui représente une pagode ordinaire.



1. Marque l'entrée de la pagode. Ici se voit une porte, qui est la principale de la pagode.
  2. Une cloison entre deux piliers de bois ou de pierre, sur lesquels sont posées deux figures gigantesques représentant des hommes armés & vêtus à la chinoise. La cloison cache l'intérieur de la pagode : ainsi on ne voit rien de ce qui se passe dans le sanctuaire, quand même les portes restent ouvertes. Nous avons le... qui fait le même effet dans nos églises.
  3. Un grand vase de pierre en forme de bénitier, dans lequel il y a des parfums...
  4. Le milieu de la nef, ou la partie la plus intérieure de la pagode. C'est là que s'assemblent les dévots.
  5. Table posée devant l'autel, sur laquelle il y a des parfums, des offrandes & deux luminaires. On y voit aussi un gros bambou, tel que nous l'avons décrits, & des cornets pour les sorts. Nous en parlerons plus bas.
  6. L'autel sur lequel on voit des idoles.
  7. Deux autres autels, à droite & à gauche des grands.
  8. Les dévots rendant leurs hommages.
  9. Indique la place des colonnes ou piliers de bois sur lesquels repose le toit. p.236
  10. Deux réservoirs d'eau, à droite & à gauche, entre l'enceinte extérieure de la pagode & la pagode proprement dite, on y tient du poisson. C'est de ces deux endroits & des portes que la pagode reçoit le peu de jour dont on y jouit.
  11. Est le terrain de deux petites chambres ou chapelles pleines d'idoles.
  12. Tableaux attachés au mur de la pagode. Ces tableaux contiennent des formules de superstitions & de cérémonies qu'il faut pratiquer à l'égard des sorts.
  13. Tambour chinois posé sur une espèce de table.
  14. Cloche suspendue au mur de la pagode. Le père Le Comte dit, que la fonte de ces cloches n'est pas nette, & que le métal en est aigre & plein de grumeaux. Ces cloches, ajoute-il, sont fort inférieures à celles d'Europe. Leur son est obscur : on les frappe, non avec un battant, mais avec un marteau de bois. On peut lire ce que cet auteur a écrit sur ce sujet dans le premier tome de ses *Mémoires de la Chine*. On frappe cinq ou six fois sur ces cloches & sur le tambour, après que les dévots ont fait la prière devant les idoles.
  15. Reposoir ou banc percé pour y mettre les parasols des mandarins, & ceux qui servent à faire de l'ombre aux idoles quand on les promène en procession.
- AA. Mur extérieur, qui fait l'enclos de la pagode.  
BB. Les portes pratiquées dans cet enclos.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

Dans la seconde figure on voit la plus considérable des pagodes de la Chine.



1. Indique la principale porte pratiquée dans l'enceinte de la pagode.
2. Portes à droite & à gauche de sa principale porte.
3. Le vestibule entièrement découvert.
4. Les réservoirs d'eau semblables à ceux de l'autre pagode, excepté qu'ils sont ici entre le vestibule & la porte qui est dans l'enceinte, à droite & à gauche du pont, qui conduit au vestibule.
5. Le pont.
6. Après le vestibule suit une grande salle couverte, qui débordé au delà du reste du bâtiment.
7. Autre salle beaucoup plus grande, toute pavée de marbre & sans toit, à la manière des temples des anciens Orientaux.
8. Chambres à droite & à gauche des salles : il y en a de pareilles dans la précédente pagode. C'est [v. Dapper] dans ces chambres que l'empereur & les grands de la cour se lavaient autrefois, avant que de se présenter devant les idoles.
- 9\*. Bassin de pierre en forme de bénitier, comme celui de l'autre pagode : on y voit, outre les parfums, des papiers brûlés, peints & découpés. Tous ces papiers sont des offrandes des dévots. Au lieu de ces bassins, on voit souvent dans les pagodes deux ou trois réchauds de cuivre fort hauts & travaillés proprement. p.237
- 9\*\*. Dévots & adorateurs.
9. Troisième salle beaucoup plus grande que les autres, & qui débordé comme la première. Celle-ci a du rapport au chœur de nos églises.
10. Colonnes & pilastres du bâtiment.
11. Portes des chambres, devant lesquelles il y a des galeries qu'il faut traverser avant que d'entrer dans les chambres.
12. Endroits de la salle où les dévots font leurs adorations à certaines distances des idoles.
13. Table pareille à celle de la précédente pagode, & garnie de même. Outre les deux luminaires on y voit une lampe suspendue, & des vases pleins de parfums.
14. L'autel, sur lequel on voit plusieurs idoles.
15. Deux tables de pierre chargées d'idoles & environnées de dévots.
16. Tableaux semblables à ceux de la précédente pagode.
17. La cloche.
18. Tambour semblable à celui qui se voit dans l'autre pagode.
19. Reposoir ou banc pour les parasols, &c.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

C'est dans une de ces pagodes que l'empereur va offrir ses sacrifices avec une magnificence extraordinaire. Il n'y a point de procession en Europe qui surpasse la beauté de la marche de ce prince, lorsqu'il va s'acquitter de ce devoir religieux. <sup>1</sup> Il est précédé de vingt-quatre trompettes, ornées de cercles d'or, de vingt-quatre tambours, de vingt-quatre hommes armés de bâtons vernis & dorés, de cent soldats portant des hallebardes magnifiques, de cent massiers & de deux officiers distingués. Cette espèce d'avant-garde est suivie de quatre cents lanternes, de quatre cents flambeaux, de deux cents lances chargées de gros flocons de soie, de vingt-quatre bannières, où l'on a peint les signes du zodiaque & de cinquante-six autres qui représentent les constellations du Ciel. On voit ensuite plus de deux cents éventails dorés avec des figures de dragons & d'autres animaux, vingt-quatre parasols magnifiques, & un buffet porté par les officiers du palais, dont tous les ustensiles sont d'or.

Tout cela précède l'empereur, qui paraît ensuite à cheval, superbement vêtu, entouré de dix chevaux de main blancs, dont le harnois est couvert d'or & de pierreries, de cent gardes & des pages du palais. On soutient devant l'empereur un parasol qui lui fait ombre, & brille de tous les ornements qu'on a pu imaginer. L'empereur est suivi des princes du sang, des mandarins du premier ordre, & des autres seigneurs de la cour, tous en habit de cérémonies. Après ceux-ci viennent cinq cents jeunes hommes de qualité, accompagnés de mille valets de pieds, trente-six hommes qui portent une chaise découverte, semblable à un char de triomphe, six-vingt porteurs, qui en soutiennent une autre fermée, quatre chariots tirés par des éléphants & par des chevaux. Chaque chaise & chaque chariot a pour garde une compagnie de cinquante hommes, tous superbement vêtus, & les éléphants, comme les chevaux, couverts de housses magnifiques.

Cette marche est fermée par deux mille mandarins lettrés & deux <sup>p.238</sup> mille officiers de guerre. Comme cet ordre ne varie point, & qu'il est si connu que la cérémonie se fera toujours de même, il n'en coûte aucune

---

<sup>1</sup> [Mémoires de la Chine, par le père Le Comte, t. I.](#)

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

dépense extraordinaire à l'empereur. Ainsi, dès que le prince veut aller sacrifier, on est toujours prêt à l'accompagner dans ce même ordre.

Après avoir parlé des temples, il est juste de dire un mot de leur dédicace. Quand on a achevé de les bâtir, s'il y a des fentes dans les murailles, on les doit remplir du sang de quelques victimes, par respect pour cette demeure des esprits. C'est ainsi, dit-on, que le rituel chinois l'ordonne. On ajoute qu'il n'est pas permis à tout le monde de bâtir des temples aux morts.

<sup>1</sup> Toutes les choses d'ici bas dépendent des astres. C'est l'opinion des Chinois, & de combien de chrétiens ne l'est elle pas ? La vanité des présages, une curieuse distinction des jours en jours heureux & malheureux, l'incertitude de l'avenir, que dans toutes les religions les superstitieux & les fourbes ont voulu fixer par des règles infaillibles, tout cela dirige les Chinois dans leur conduite. Un tel caractère fait valoir les almanachs & les calendriers. Toutes les maisons en sont bien pourvues. On ajoute si aveuglément foi à ces livres, qu'il suffit qu'ils défendent ou qu'ils ordonnent, pour qu'on obéisse à leurs règles, contre toute sorte de raison. Cette crédulité donne de l'autorité à une infinité de misérables qui se mêlent de prédictions & de sortilèges, qui établissent les jours, les heures, les moments où il faut agir. Toutes sortes de divinations, dont le détail serait inutile, trouvent accès chez les Chinois. La seule chose bonne dans cette crédulité si ordinairement trompée, & pourtant si constamment opiniâtre, est qu'on punit de mort <sup>2</sup> les astrologues & les devins qui se trompent dans leurs prédictions & surtout ceux qui par ignorance n'ont pas su prédire au juste les éclipses. Cette dernière ignorance est un crime capital, puisque de là dépend selon les Chinois le salut de l'astre éclipsé, & qu'il est du devoir des astrologues de préparer les prêtres, les magistrats & les peuples à ce fatal accident, afin qu'ils travaillent à secourir l'astre. Le secours que lui donnent les Chinois est le même que celui qu'il reçoit aux Indes.

---

<sup>1</sup> Purchas, *Extraits*. Il ajoute qu'ils ont emprunté leur astrologie des Arabes.

<sup>2</sup> Dapper & autres.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

<sup>1</sup> Avant que les jésuites eussent donné aux Chinois une juste idée des éclipses, ils s'imaginaient sur celle de Lune, que le Soleil était troué, de sorte que la Lune se trouvant vis à vis de ce trou, il fallait nécessairement qu'elle manquât de lumière. Quelques sectes enseignaient qu'un certain mauvais génie couvrait le Soleil de sa main droite & la Lune de sa gauche. Cela faisait les éclipses. Ils croyaient encore, que pendant la nuit le Soleil se retirait dans une vallée qu'ils supposaient se trouver à vingt-quatre mille lieues sous la mer. Mettons cette opinion à côté de celle des anciens, qui s'imaginaient que pendant la nuit le Soleil allait se plonger dans l'Océan.



**Charlatans qui se mêlent de vendre le vent à la Chine.**

---

<sup>1</sup> Purchas, *ubi sup.*

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

Outre les almanachs, les calendriers, & divers livrets que ces charlatans vendent aux bigots & aux bonnes femmes pour la direction de leur bonheur, il y en a d'autres qui se mêlent de deviner par les nombres, par des cercles & des figures, par les lignes des mains & du visage, par les songes, par l'examen de la physionomie. Quelques-uns de ces coureurs enseignent aux femmes les moyens d'avoir une grossesse prompte & heureuse. D'autres se mêlent de vendre le vent, comme dans le Nord de la Suède. Ces <sup>p.239</sup> derniers charlatans se trouvent toujours deux ensemble. <sup>1</sup> Un d'eux porte gravement sur l'épaule droite un sac, dans lequel il tient le prétendu vent, dont il livre pour de l'argent autant que le crédule acheteur croit qu'il lui en faut. Dans



**Dévots mendiants et charlatans qui se promènent sur des tigres apprivoisés.**

---

<sup>1</sup> Dapper, *ubi sup.*

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

sa main gauche il tient un marteau, avec lequel il frappe plusieurs fois la terre, pour en faire sortir, dit-il, le génie, ou l'esprit du vent, qui, s'il faut l'en croire, se promène dans les airs sur un oiseau & sous une figure humaine. Nous remarquerons ici, qu'à cette ridicule croyance des Chinois & des peuples septentrionaux se rapporte assez clairement l'outre pleine de vent, <sup>1</sup> qu'Éole donna si généreusement à Ulysse.

Répondre du vin sur un petit homme de paille est une des cérémonies que les rituels chinois ordonnent pour évoquer les esprits.

Mais rien n'est plus singulier que leur manière de consulter leurs idoles domestiques. Ils prennent deux petits bâtons plats d'un côté, & ronds de l'autre. Ils les attachent l'un contre l'autre avec un fil, après quoi



**Magiciens et sorciers de la Chine.**

---

<sup>1</sup> Homère, *Odyssée*, l. 10.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

ils prient affectueusement l'idole, & se persuadant fortement qu'ils doivent en être exaucés, ils jettent les bâtons devant elle. Si le hasard veut qu'ils tombent sur le côté plat, c'est alors qu'ils passent des prières aux injures. Néanmoins ils réitèrent le sort, & s'il ne réussissent pas mieux, les coups suivent les injures. Cependant ils ne se découragent pas, & ils recommencent si souvent le sort, qu'enfin il leur est favorable. Quelquefois ils mettent de ces petits bâtons dans un pot, & les tirant au hasard, ils cherchent dans un livre de divination, pour savoir si la manière dont ils sont sortis leur sera heureuse. <sup>1</sup>

D'autres divinations des Chinois consistent dans l'examen des mouvements d'une tortue, du vol & du chant des oiseaux, du cri des



**Autres magiciens et sorciers.**

<sup>1</sup> Purchas, *Extraits, &c., ubi sup.*

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

animaux, des rencontres du matin, &c. Plusieurs de ceux qui se disent maîtres dans ces pratiques superstitieuses, habitent dans les antres & dans les cavernes. Sans nous amuser à décrire leur air & leur équipage, nous renverrons le lecteur à la figure. Ces gens ne se mêlent pas seulement de prédictions. Ils travaillent aussi à la pierre philosophale, à composer des philtres, & à d'autres secrets aussi pernicieux que ceux-là. Enfin il ne se contentent pas d'imposer aux peuples par tous ces endroits, ils se vantent aussi de connaître les moyens qui peuvent procurer l'immortalité, ou du moins une vie si longue, qu'elle puisse passer pour en approcher, & cette dernière charlatanerie suffit toute seule pour leur attacher une infinité d'idiots. Ce qu'il y a de surprenant, c'est le contraste des Chinois, qui, malgré le désir de vivre, se détruisent fort facilement eux-mêmes, sans parler de la métempsycose, qui, à ce qu'il semble, devrait avoir la force de les satisfaire.

Ce serait à tort qu'on oublierait ici un usage religieux du sexe dévot. C'est le *lou-in*. Nous verrons quelque chose de semblable dans la description de la religion du Japon. Pour expliquer la pratique des Chinois, nous nous servirons des termes d'un jésuite missionnaire, <sup>1</sup> qui travaillait à convertir une dévote chinoise. Celle dont il parle, outre ses jeûnes, & sa manière de vivre dans toute l'austérité de sa secte, avait passé quarante ans sans rien manger de ce qui a vie.

« C'était une dévote au dieu Fo à longues prières, elle était enrôlée dans la confrérie d'un temple fameux, <sup>p.240</sup> où l'on se rend de fort loin en pèlerinage. Les pèlerins, dès qu'ils sont au bas de la montagne, s'agenouillent & se prosternent à chaque pas qu'ils font pour y monter. Ceux qui ne peuvent pas faire le pèlerinage, chargent quelques-uns de leurs amis, de leur acheter une grande feuille imprimée & marquée à un certain coin par les bonzes. Au milieu de la feuille est la figure du dieu Fo. Sur l'habit du Fo & tout autour de sa figure sont une infinité de petits cercles. Les dévots & les dévotes au dieu Fo

---

<sup>1</sup> Lettre du père d'Entrecolles au père de Broissia dans le 13<sup>e</sup> *recueil des lettres édifiantes*.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

prononcent mille fois cette prière, <sup>1</sup> *Na-mo-o-mi-to-Fo*, à laquelle ils ne comprennent rien, car elle leur est venue des Indes avec la secte du Fo. Ils sont de plus cent genuflexions, après quoi ils marquent d'un trait rouge un de ces cercles, dont la figure est toute couverte. De temps en temps on invite les bonzes à venir à la maison pour y faire des prières, & pour sceller & authentifier le nombre des cercles qui ont été remplis. On les porte en pompe aux funérailles dans un petit coffre bien scellé par les bonzes. C'est ce qu'ils appellent *lou-in*, c'est-à-dire passeport pour le voyage de cette vie en l'autre. Ce passeport ne s'accorde point qu'il n'en coûte quelques taels, mais aussi... on est assuré d'un voyage heureux...

Les dévots de la secte du Fo ont continuellement pendu au col ou autour du bras une sorte de chapelet... composé de <sup>2</sup> cent grains médiocres & de huit plus gros : à la tête & dans l'endroit où nous plaçons une croix, Fo trouve un gros grain, de la figure de ces petites tabatières faites en forme de Calebasses. C'est en roulant ces grains qu'ils prononcent leur *Na-mo-o-mi-to-Fo*. L'usage de ces chapelets est de beaucoup de siècles plus ancien que celui du rosaire parmi les chrétiens.

À la suite de ces superstitions nous mettrons la médecine. Elle se réduit à fort peu de choses selon quelques voyageurs. <sup>3</sup> Leurs cures si vantées par le moyen des simples n'ont rien de plus extraordinaire que celles des sauvages de l'Amérique : ils ont quelque usage des sudorifiques & fort peu des purgatifs. Persuadés que la plupart des maladies sont causées par des vents qui se glissent dans les chairs, ils travaillent à les dissiper par l'application d'aiguilles rouges, ou du bouton de feu sur la chair. Ils connaissent bien le pouls, mais, ajoute-t-

---

<sup>1</sup> Cette prière est la même que le *Nama-Amida-bu* des Japonais, que l'on appelle, pour abrégé, *Namanda*.

<sup>2</sup> On verra dans la suite de cette dissertation les chapelets communs aux Japonais & aux Chinois, qui suivant la figure de ces instruments de dévotion donnée par Kaempfer, est composée de cent huit grains médiocres & de six petits.

<sup>3</sup> [Renaudot, Des sciences des Chinois](#), dans ses notes sur deux *Relations*, &c.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

on, ce n'est pas là la plus essentielle partie de la médecine, quoique les Chinois, fort prévenus pour leur savoir, regardent la connaissance du pouls comme le fondement de cette science.

<sup>1</sup> « Ils touchent le pouls d'une manière qui fait rire ceux qui n'y sont pas accoutumés. Après avoir appliqué les quatre doigts le long de l'artère, & pressé fortement & uniformément le poignet du malade, ils se relâchent peu à peu jusqu'à ce que le sang arrêté par le pressement ait repris son cours ordinaire. Ils recommencent un moment après à serrer le bras comme auparavant, ce qu'ils continuent assez longtemps à diverses reprises. Ensuite, comme des gens qui voudraient toucher le clavecin, ils élèvent & abaissent les doigts successivement l'un après l'autre, appuyant mollement ou avec force, quelquefois plus vite & quelquefois plus p.241 lentement, jusqu'à ce que l'artère réponde aux touches que le médecin remue, & que la force, la faiblesse, le dérèglement & tous les autres symptômes du pouls se manifestent. Ils prétendent qu'il n'arrive jamais d'accident extraordinaire dans la constitution qui n'altère le sang, & qui par conséquent ne fasse quelque impression différente dans les vaisseaux.

Après cet examen du pouls, qui n'est fondé uniquement que sur une longue expérience, ils prononcent sur la cause qui fait son dérèglement.

« Les médecins chinois prétendent connaître par toutes les différences de pouls les effets & les maladies qui y sont attachées ; ainsi ils tiennent la main de leur malade un quart d'heure, tantôt la droite, quelquefois la gauche, & souvent toutes les deux en même temps, ensuite, comme s'ils avaient été inspirés, ils font hardiment les prophètes. Vous n'avez point eu de mal de tête, disent-ils, mais une pesanteur, qui vous a assoupi,... vous avez perdu l'appétit, en deux jours précisément il vous reviendra ; ce soir... vous aurez la tête

---

<sup>1</sup> [Mémoires de la Chine, par le père Le Comte, t. I.](#)

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

plus libre... quand ils sont habiles, <sup>1</sup> ils prédisent assez juste : les ignorants sont ordinairement de faux prophètes, ou des charlatans comme ailleurs.

Le père Le Comte avoue, qu'il faut presque toujours se défier d'eux, parce qu'ils se servent de toutes sortes de moyens pour s'instruire secrètement de l'état du malade, avant que de le visiter.

« Pour se faire de la réputation, ils feignent quelquefois un genre de maladie qu'ils procurent dans la suite,

& le père Le Comte en allègue des exemples. Après tout, on est contraint d'avouer qu'ils prédisent plus facilement le mal qu'ils ne le guérissent, & que l'on meurt entre leurs mains comme ailleurs.

Au reste il n'y a point chez les Chinois d'école publique de médecine : <sup>2</sup> ni l'autorité, ni le respect n'y marchent avec cette science. Il ne faut donc pas s'étonner si elle y est exposée aux fourberies des charlatans, qui se voyant ordinairement <sup>3</sup> décriés en toute autre chose, trouvent une ressource assurée dans la crédulité du vulgaire. Ils savent que pour les introduire il suffit que la pratique de l'art soit ouverte à tout le monde. Malgré nos écoles publiques & les graves remontrances des légitimes sectateurs d'Hippocrate, cette heureuse facilité ne se trouve pas moins chez nous, & pour le malheur des malades, elle est due à la vanité de nos docteurs, qui ne peuvent souffrir que la médecine sorte des règles qu'ils se prescrivent & qu'ils ont résolu de suivre. Ils oublient, ces docteurs, <sup>4</sup> le grand aphorisme de leur maître, & courant hardiment le risque de tuer les gens avec le secours de

---

<sup>1</sup> On lit dans le tome II des *Voyages d'Ovington*, que les Chinois prétendent marquer par le pouls, non seulement le temps que durera la maladie, & le jour, & l'heure qu'elle finira ; mais encore combien de temps un homme vivra en santé, faisant abstraction des accidents qui peuvent lui arriver au dehors.

<sup>2</sup> Purchas, *ubi sup.*

<sup>3</sup> Quanta putatis esse vos dementia,  
Qui capita vestra non dubitatis credere,  
Cui calceandos nemo commisit pedes ? dit Phèdre, en parlant du savetier médecin, l. I, Fable XIV.

<sup>4</sup> *Experimentum difficile*. Autrement *Experientia periculosa*. On doit savoir que par ces deux mots il faut entendre le discernement avec lequel le médecin se doit conduire, lorsqu'il juge d'une maladie. Ce discernement se trouve-t-il dans l'opiniâtreté de nos médecins ?

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

quelques expériences peu sûres, qu'ils ajustent à toutes sortes d'âges, de tempéraments & de maux, ils autorisent ainsi l'ignorance & la mauvaise foi des charlatans. Qu'on se récrie donc moins contre la crédulité des Chinois : on condamnerait la nôtre.

<sup>1</sup> « À la Chine un misérable, qui ne sait où donner de la tête, étudie <sup>p.242</sup> deux ou trois mois un livre de médecine, & s'érige en docteur de pleine autorité aux dépens des malades qu'il aime mieux tuer que d'être obligé lui-même... de mourir de faim.

Il se mêle encore dans cette conduite un faux honneur & une espèce de compassion.

« Les Chinois, continue le père Le Comte, se reprocheraient leur avarice quand ils sont incommodés, s'ils ne mouraient, ou s'ils ne faisaient mourir leurs parents par une autre voie que par celle de la nature.

De même chez nous on suit aveuglément un inconnu, qui apparaît avec une recette dont il vante la vertu dans une longue pancarte, au bas de laquelle on voit des signatures mendrées, & qui a été affichée plusieurs mois de suite. Il est vrai qu'après avoir longtemps profité de l'erreur publique, il disparaît décrédité, mais il est succédé par d'autres, & <sup>2</sup> *le monde qu'il vient de tromper est encore prêt d'être trompé par ceux qui viennent après lui.*

La médecine nous fournirait une digression bien plus longue. Hasardons de la continuer encore une douzaine de lignes. Les médecins chinois sont apothicaires & chirurgiens. Dans les premiers temps de l'antiquité on ne distinguait pas ces trois professions. Y avait-il pour cela moins de charlatans ? nous n'en savons rien. Une chose est sûre, c'est que si la médecine était dépeuplée de ces artisans, elle n'en irait pas moins bien. Heureux les peuples qui verraient ces valets de la

---

<sup>1</sup> [Le père Le Comte, ubi sup.](#)

<sup>2</sup> La Bruyère.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

médecine réduits à la <sup>1</sup> cuisine & à la lancette, qui devraient être leurs légitimes emplois. <sup>2</sup> Une raison remarquable des Chinois contre les apothicaires est,

« qu'on ne devrait pas commettre le principal point de la guérison des malades à des gens qui ne sont point intéressés à les guérir & qui se mettent peu en peine de la qualité & de la bonté des drogues, pourvu qu'ils s'en défassent à leur avantage.

Ce n'est pourtant pas ce qu'il faudrait craindre des apothicaires européens. C'est bien plutôt cette présomption qui leur donne la hardiesse de se produire pour médecins.

@

---

<sup>1</sup> Gui-Patin dans ses *Lettres* appelle les apothicaires des *cuisiniers arabesques*.

<sup>2</sup> [Le père Le Comte, ubi sup.](#)

### Leurs sciences, &c.

@

Nous ne nous attachons dans cet article qu'à ce qui a du rapport à la religion. Nous avons parlé de leur morale. Revenons pourtant sur nos pas : il faut en parler encore. Écoutons quelques auteurs. Si l'on doit les croire <sup>1</sup> les Chinois sont fort inférieurs aux anciens philosophes grecs & barbares.

« On trouve plus de vérités dans les écrits des anciens pythagoriciens, dans ceux de Platon & d'Aristote, elles y sont plus clairement & plus utilement expliquées, que le petit nombre de celles qui sont répandues dans les livres chinois qu'on n'entend que par des paraphrases aussi obscures que le texte, & qu'il est souvent difficile d'accorder ensemble. Les vérités qu'ils y annoncent sont des vérités fort communes qui n'appartiennent pas plus aux Chinois qu'à toutes les autres nations qui ont tant soit peu raisonné. Tout ce qu'ils enseignent sur la vertu est <sub>p.243</sub> fort imparfait, & consiste en des détails aussi inutiles qu'ils sont ennuyeux ; point d'ordre, point de méthode, fausses idées.

Ils regardent les cérémonies civiles comme faisant partie de la vertu &

<sup>2</sup> le détail de ces cérémonies est quelque chose de si bizarre, qu'il ne se trouve rien de pareil parmi les nations les plus policées & les plus attachées au cérémonial. Elles sont si peu conformes à la simplicité des premiers siècles, que ce caractère seul suffit pour prouver qu'elles ne sont pas aussi anciennes que s'imaginent les Chinois. <sup>3</sup> La manière d'inviter à un festin, d'y aller, de recevoir les conviés, de les faire servir... de faire des visites, de les recevoir, qui consiste en une infinité de

---

<sup>1</sup> L'abbé [Renaudot, Dissert. sur les sciences des Chinois](#), *ubi sup.*

<sup>2</sup> *Idem, ubi sup.*

<sup>3</sup> Voir la description de toutes ces cérémonies dans les *Mémoires de la Chine*, par le père Le Comte, t. I.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

circonstances, est la science d'un maître de chambre, ou d'un doyen d'estafiers, non pas celle d'un philosophe.

Nous ne disons rien des preuves qu'on veut tirer contre leur morale, par les défauts qu'on remarque dans leur pratique. Cette preuve ne nous paraît pas de mise. Les défauts dans la pratique se trouvent plus ou moins chez toutes les nations.

On veut que leur politique soit aussi méprisable que leur morale. Ce que Confucius & ses disciples ont pensé sur le gouvernement de l'État est fort commun. Il ne paraît pas, ajoute-t-on, que les sentences des philosophes chinois aient beaucoup servi à former les princes & les ministres, ni à rendre les peuples heureux. On pourrait répondre que ces mêmes inconvénients se trouvent dans les autres États. Quand ils ont été gouvernés par des princes équitables & dociles, éclairés des lumières des gens de bien, les peuples se sont trouvés heureux ; les princes ont vu fleurir leurs empires. Ensuite on a vu en d'autres temps les usurpateurs & les tyrans renverser les bonnes lois comme ailleurs. Si l'histoire de la Chine est bien véritable, <sup>1</sup> elle nous offre comme toutes les autres histoires du monde, un mélange de bons & de mauvais princes, d'exemples de vertu, de grandeur d'âme, de justice & de courage, de bassesse, de crimes, de perfidie & de lâcheté,

<sup>2</sup> « On a dit, continue-t-on, que les peuples seraient heureux, si les rois étaient philosophes, ou si les philosophes régnaient... s'il y a jamais eu pays où les philosophes aient régné, c'est à la Chine, car les mandarins, qui sont tous hommes de lettres, & par conséquent philosophes, disciples, & sectateurs de Confucius, ont depuis plusieurs siècles occupé toutes les grandes charges, civiles ou militaires, les gouvernements & les tribunaux. Cependant si on examine l'histoire de cet empire... on ne trouvera pas aisément que ces sages aient été d'une grande ressource dans les révolutions qui y sont arrivées... &c.

---

<sup>1</sup> Voyez l'*Hist. de la Chine*, par le père Martini.

<sup>2</sup> [L'abbé Renaudot](#), *ubi sup.*

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

On opposerait, que les Juifs eux-mêmes n'ont pas été à couvert de ces malheurs, dans le temps qu'ils étaient gouvernés par des sages, éclairés immédiatement des lumières de l'Être éternel, & par des prophètes inspirés. Si les maximes des philosophes étaient toujours pratiquées, il y aurait dans un État moins de vices & plus de vertus ; mais d'autre côté il n'est pas dit qu'il dût y avoir pour cela plus de valeur & plus de courage, (c'est-à-dire, de ce courage nécessaire à la défense de l'État, sans lequel on ne peut passer pour guerrier.) La philosophie & les sciences donnent du goût pour tout autre objet. Le caractère pacifique <sup>p.244</sup> & modéré des vrais philosophes serait fort utile dans un État, pourvu qu'on put ôter les passions aux hommes. Les belles maximes des philosophes ne servent de rien aux méchants, & si elles ont la force d'arrêter pendant un temps les mauvais desseins de quelques uns, tôt ou tard, il s'en élève d'autres qui troublent les peuples, & souvent même en s'autorisant des maximes les plus justes. Mais il y aurait de l'injustice à reprocher aux vrais philosophes, que leur philosophie n'a pas empêché ces défauts.

Ce que l'on ajoute ensuite contre la morale & la politique des Chinois est beaucoup plus fort.

« Ces deux sciences, dit-on, ne consistent chez eux qu'en des sentences vulgaires, en des exemples tirés de l'histoire, &c, sans aucun examen des actions & des passions humaines, de leurs motifs & de leur fin ; puisqu'il est certain que les Chinois n'ont aucune opinion fixe sur l'immortalité de l'âme, & que presque tous conviennent que la récompense des bons & la punition des méchants se fait en cette vie sur eux, ou sur leur postérité.

Le même objection a été faite contre les anciens païens : on pourrait dire pour la défense des Chinois, qu'à juger de leurs opinions par leurs cérémonies à l'égard des morts (ne fussent-elles que politiques) ils ont du moins quelque idée de l'immortalité de l'âme, des peines & des récompenses après cette vie, &c. Ils ne sont donc pas si dénués de principes : mais quand ils en seraient dénués pour l'éternité, encore

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

serait-il vrai, que semblables à bien <sup>1</sup> des gens qui ont démenti leur doctrine par la pratique, ils ont pu établir pour la conduite civile un système de morale & de politique assez raisonnable.

D'autres auteurs prodiguent aux Chinois les plus grands éloges. Ils décident que rien n'est plus parfait que cette morale dont Confucius a fait un système.

<sup>2</sup> « Tout y est solide, parce que la droite raison..., que le philosophe consultait sans cesse, sans préjugé, conduisait toutes ses paroles. Les règles qu'il donne, les devoirs auxquels il exhorte, sont tels, qu'il n'y a personne qui ne se sente d'abord porté à y donner son approbation. Il n'y a rien de faux dans ses raisonnements, rien d'extrême, nulle de ces subtilités épouvantables qu'on voit dans les traités de morale de la plupart des métaphysiciens d'aujourd'hui.

<sup>3</sup> On dirait que cette morale est sortie de l'école de Jésus-Christ. Le père Le Comte plus retenu <sup>4</sup> se contente de nous donner quatorze ou quinze maximes de Confucius, pour échantillon de la morale chinoise, & de décider que *Sénèque n'a rien dit de meilleur*. Il est pourtant vrai que le jésuite est obligé d'expliquer historiquement l'origine de ces maximes & de leur donner une juste précision ; sans quoi, avec sa permission, elles seraient plus obscures, & beaucoup moins capables de toucher qu'aucune sentence de Sénèque.

Les Chinois ont des livres, dont ils vantent extrêmement le mérite & l'antiquité. Les plus anciens & <sup>5</sup> que l'on prétend l'être plus que ceux de Moïse, contiennent l'histoire de quelques princes chinois.

<sup>6</sup> C'est un tissu de maximes morales, de harangues prononcées par des princes, de <sup>p.245</sup> sentences, de préceptes,

---

<sup>1</sup> Il s'en trouve une infinité d'exemples dans l'antiquité. Consultez aussi Bayle dans ses *Pensées sur la comète*.

<sup>2</sup> [Préface du petit livre intitulé \*Morale de Confucius\*](#).

<sup>3</sup> [Le même auteur, p. 6 du livre](#).

<sup>4</sup> [Le père le Comte, \*ubi sup.\*, t. I.](#)

<sup>5</sup> *Morale de Confucius*, p. 6 & 7.

<sup>6</sup> *Idem, ibid.*

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

de conseils... où l'on voit éclater partout tant de prudence, tant de politique, tant de sagesse & tant de religion, qu'ils pourraient être donnés à tous les princes chrétiens.

Selon le père Le Comte,

<sup>1</sup> « il a la même autorité parmi les Chinois, par rapport à l'État politique, & au gouvernement, que Moïse & les prophètes parmi les Juifs, en ce qui touche le culte de Dieu, & la forme de la religion.

Un recueil de poésies, dont une partie est d'une pareille antiquité, contient les mœurs & les ordonnances de plusieurs rois de la Chine. Fohi est auteur d'une partie de ces poésies <sup>2</sup> si obscures & si impénétrables, qu'elles sont devenues une source inépuisable de fables & de chimères. Celles qui sont moins anciennes <sup>3</sup> ne laissent pas d'être mêlées de choses ridicules & d'hyperboles extravagantes, de murmures contre le Ciel & contre Dieu. Ce recueil fait le second & le troisième des livres anciens, pour lesquels les Chinois ont un respect religieux.

Un quatrième livre contient l'histoire de plusieurs princes, de leurs vertus, de leurs vices, de leurs maximes. Il a été recueilli par Confucius. Un cinquième contient les coutumes & les cérémonies, les devoirs des femmes, des enfants, & de l'amitié, &c. Voilà les livres originaux qui renferment la morale & une partie des devoirs de religion connus & pratiqués des Chinois. Tous les autres, dit le père Le Comte, ne sont que des copies ou des interprétations de ces livres : mais aucun des auteurs qui ont travaillé sur ces originaux n'a été si considéré que Confucius, & l'on estime surtout sa compilation des lois anciennes. Ceux qui voudront s'instruire plus particulièrement de ce que ces livres enseignent doivent lire le petit abrégé de la *Morale de Confucius*, & les *Mémoires* du père Le Comte.

---

<sup>1</sup> Le père Le Comte, *ubi sup.* [t. I, p. 320.](#)

<sup>2</sup> Le père Le Comte, *ubi sup.* [t. I, p. 321.](#) L'abbé Renaudot, *ubi sup.*

<sup>3</sup> [Morale, &c. p. 8.](#) Le père Le Comte, *ubi sup.*

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

La manière dont des livres si anciens ont passé à la postérité est suspecte <sup>1</sup> à quelques savants. L'*Histoire de la Chine* <sup>2</sup> rapporte qu'environ deux cents ans avant la naissance de J. C., un empereur résolut d'éteindre toutes les sciences. Il ordonna de brûler tous les livres de l'empire, excepté ceux qui traitaient de l'agriculture, de la médecine & des sortilèges.

Après la mort du tyran, l'amour des sciences se réveilla dans tous les esprits... Les vieillards, qui, selon la coutume, avaient durant leur jeunesse appris par cœur presque tous ces livres, eurent ordre de les écrire fidèlement. On en trouva que les plus zélés avaient cachés dans les tombeaux... quelques-uns furent retirés des fossés & des trous de murailles, endommagés... mais néanmoins en état de servir à ceux qui travaillaient à les réparer... Ces soins rendirent le nouvel ouvrage défectueux... il y est resté des lacunes, on a inséré en quelques endroits des pièces étrangères... Les Chinois reconnaissent ces fautes... mais ils sont si religieux à conserver ce qu'ils ont reçu de l'antiquité, qu'ils en révèrent même les défauts...

Les <sup>3</sup> livres de Confucius & de Mencius son disciple avaient été conservés par une vieille, qui, dans cette destruction générale des sciences, s'était avisée d'en coller les feuilles contre une muraille. On les en détacha ensuite & l'on y trouva <sup>p.246</sup> quelques endroits un peu effacés par l'humidité, &

« quoiqu'on sache, ajoute <sup>4</sup> l'auteur que nous citons, les endroits qui manquent, on n'a osé par respect les rétablir, & dans toutes les impressions de ces ouvrages, on s'est contenté de les marquer à la marge.

La poésie est fort ancienne chez les Chinois. Ils font des vers de différentes mesures & de plusieurs sortes de manières. Que leur poésie

---

<sup>1</sup> L'abbé [Renaudot, Dissertation sur les sciences des Chinois.](#)

<sup>2</sup> *Histoire de la Chine*, par le père Martini. Le père [Le Comte, ubi sup. t. I, p. 324.](#)

<sup>3</sup> *Histoire de la Chine*, par le père Martini, l. VI.

<sup>4</sup> Le père Martini, *ubi sup.*

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

soit ancienne, cela n'est presque pas plus extraordinaire que l'antiquité de leur chant.

<sup>1</sup> Leur première genre de poésie sert d'étude à ceux qui aspirent aux premières dignités de l'État. Ils y apprennent de quelle manière se sont conduits les bons & les mauvais princes, & font beaucoup valoir la récompense des uns & le châtement des autres, pour inspirer de la crainte aux méchants, & pour donner de l'espérance aux gens de bien. Ils traitent aussi dans leur poésie de la beauté de la nature... sans se servir, comme nos poètes, de fables, ni de fictions, & s'appliquent uniquement à faire servir la connaissance des choses naturelles à la discipline & à la correction des mœurs.

Ce n'est pas de semblables poètes qu'on dirait qu'ils sont aussi peu nécessaires <sup>2</sup> à l'État qu'un excellent joueur de quilles.

« Les vers amoureux des poètes chinois sont beaucoup plus retenus que les nôtres, & ceux qui s'adonnent à ce genre d'écrire n'ont en vue que d'inspirer des sentiments de pureté & de modestie.

Voilà des poètes bien sanctifiés ! Seraient-ils privés de l'heureuse disposition des nôtres, qui se vantent qu'ils vivent <sup>3</sup> tout autrement que la verve ne leur inspire ? Aussi voit-on d'eux dans un même volume des cantiques spirituels & des vers cyniques : mais que n'attendrait-on pas chez nous de la plupart de ces mercenaires sujets d'Apollon, qui travaillent à leur atelier de la même façon qu'un artisan fait son métier ? Comme lui ils détaillent, & comme lui ils vivent au jour la journée. Dans une telle situation il faut ménager tout le monde, il faut suivre aussi le penchant des sens. On loue les hommes <sup>4</sup> par nécessité, & de temps en temps, on s'adresse à Dieu par devoir.

---

<sup>1</sup> Le même.

<sup>2</sup> On attribue ce mot au poète Malherbe.

<sup>3</sup> *Lasciva est nobis pagina, vita proba est.* — Martial.

<sup>4</sup> *Quis expedivit psittaco suum Χαλρε ?*

*Piccasque docuit verba nostra conari ?*

*Magister artis, ingenique largitor*

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

Pour revenir à la poésie des Chinois, il est difficile de savoir si elle serait bien en état de soutenir les grands éloges de quelques voyageurs modernes. Le jugement que <sup>1</sup> porte l'abbé Renaudot sur cette matière n'est pas méprisable. Quoi qu'il en soit, il paraît, par ce que nous venons de dire, que l'ancien objet de la poésie était le même chez les Chinois qu'il a été chez les premiers peuples du monde. Leurs poètes se chargeaient d'instruire les peuples dans la religion & les bonnes mœurs. À ces instructions se mêlaient des exemples pris de la vie des hommes illustres & des promesses de récompense ou de châtement de la part d'un être supérieur. Un emploi si noble la fit juger propre au culte religieux & aux mystères. La poésie fut longtemps un mélange de philosophie, de théologie & d'histoire. Insensiblement on abusa d'un art si noble. Le cœur de l'homme corrompu <sup>p.247</sup> par les passions trouva dans la poésie tout ce qui pouvait lui être utile, enthousiasme, cadence, harmonie. Elle s'établit dans le monde : elle servit à transmettre aux temps les plus reculés beaucoup de superstitions. Si elle n'a pas tout à fait la même autorité chez les chrétiens, c'est que notre temps est plus éclairé, & que nos lumières sont plus vives. Mais il est inutile de s'étendre sur un sujet si connu : passons à l'histoire des Chinois. Pleine d'exemples illustres, où l'on voit toutes les vicissitudes du vice & de la vertu, elle n'est pas moins capable d'instruire que celle des Européens : mais on lui dispute son antiquité. C'est une matière à discuter pour les savants. Elle ne nous embarrassera point ici.

Le père Le Comte nous assure, que

« l'on compose l'histoire des empereurs d'une manière qui est seule capable de les modérer... Un certain nombre de docteurs choisis remarquent avec soin toutes leurs paroles & toutes leurs actions. Chacun d'eux en particulier, & sans le communiquer aux autres, les écrit sur une feuille volante à

---

Venter, negatas artifex sequi voces.  
Quod si dolosi spes refulserit nummi,  
Corvos Poëtas & Poëtrias picas  
Cantare credas pegaseium melos. — Persius, in Prol.

<sup>1</sup> [Dissertation sur les sciences](#), &c., *ubi sup.*

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

mesure que les choses se passent, & les jette dans un bureau par un trou fait exprès. Le bien & le mal y sont racontés simplement. *Un tel jour, disent-ils, le prince s'emporta mal à propos & parla d'une manière peu convenable à sa dignité... ou bien, il entreprit courageusement la guerre pour défendre ses peuples...* & ainsi de tout ce qui se passe dans le gouvernement... Afin que la crainte ou l'espérance n'y aient aucune part, ce bureau ne s'ouvre jamais, ni durant la vie du prince, ni durant le temps que sa famille est sur le trône. Quand la couronne passe dans une autre maison, comme il arrive souvent, on ramasse tous ces mémoires particuliers, on les confronte les uns avec les autres... & on en compose l'histoire de l'empereur...

Encore cela peut-il être sujet à bien des inconvénients de la part de celui qui travaille sur ces mémoires. Des choses de cette nature vues de loin paraissent toujours merveilleuses. Il faut les voir de fort près pour en discerner les défauts. Il nous est resté de l'antiquité des Histoires qui n'ont ni embelli les vertus, ni extenué les vices des princes. Suétone parmi les Latins paraît en ce genre un modèle à suivre, & Thucydide parmi les Grecs. On fait un éloge complet de celui-ci, <sup>1</sup> comme du plus fidèle, & du plus sincère de tous les historiens ; mais malgré les circonstances des temps, qui paraissaient assez favorables à la liberté des anciens historiens, on ne laisse pas de les trouver fort souvent dignes de censure du côté de la partialité ; & de ceux qui ont eu le bonheur de parvenir jusqu'à nous avec le glorieux titre d'*auteurs véridiques*, il en est plusieurs sur lesquels il faut se taire, parce que le temps a détruit tout monument qui pouvait leur être contraire. Passons sur le caractère des historiens modernes. Comines est un excellent modèle, & peut-être Retz ne l'est-il pas moins. Il semble en général que nous ayons moins de sincères historiens que les anciens. Les circonstances des temps modernes paraissent peu favorables à l'histoire. La politique liée à la religion, les divisions dans

---

<sup>1</sup> Rapin, *Réflexion sur l'histoire*.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

celle-ci, le caractère de ceux qui écrivent, leur situation peu commode, ou peu à portée de connaître le secret des cours & de développer les motifs, voilà les défauts auxquels la vérité est exposée aujourd'hui. Mais dans ces pays où les peuples vantent & admirent la liberté, ne pourrait-on pas prendre des <sup>p.248</sup> mesures capables de la mettre à couvert des outrages qu'elle reçoit de la servitude ? Il faudrait du moins y introduire l'usage établi chez les Chinois. Fort bien : mais il faudrait y défendre en même temps l'usage de la plume à des milliers d'auteurs faméliques, à des corrupteurs de mémoires & de manuscrits, &c.

À ces moyens de conserver l'histoire dans sa pureté, le père Le Comte ajoute ceci :

« Quand un prince aime sa gloire, & qu'il sait que la flatterie des auteurs passionnés ne peut imposer aux peuples, il garde bien des mesures durant tout le temps de son règne.

Cependant il ne faut que jeter les yeux sur *l'Histoire de la Chine* du père Martini, pour y remarquer des princes, qui ne se sont embarrassés, ni de leur gloire, ni de la crainte des censures. Un autre <sup>1</sup> auteur veut nous assurer, que l'histoire des Chinois a beaucoup de certitude,

« à cause des soins, que leurs souverains ont toujours eus & qu'ils ont encore, de choisir les plus savants d'entre leurs philosophes pour faire l'histoire de leurs prédécesseurs... Chaque empereur nomme celui qui doit écrire ce qui s'est passé sous le dernier règne, & lui défend la dissimulation & la flatterie... par ce moyen leur histoire est écrite d'une manière si uniforme, qu'on la croirait composée par un seul auteur... personne n'ose travailler sur cette matière sans la permission de l'empereur.

---

<sup>1</sup> [Hist. de la Chine, par le père Martini I. I.](#)

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

Nous ne parlerons ici ni de leur musique, dont la première <sup>1</sup> invention est attribuée à Fohi, ni de l'invention de douze vases d'airain, qui répondaient aux douze mois de l'année. On emplissait ces vases d'une certaine poudre subtile laquelle disparaissait précisément à la fin de chaque mois. Cette manière d'horloge marquait les temps & les saisons. Nous ne parlerons pas non plus de leur cycle de soixante années nommées chacune d'un nom différent, ni de leurs douze caractères qui se rapportent aux heures des planètes, du mélange & de l'arrangement desquelles les Chinois tirent leurs prédictions astrologiques.

Les Chinois commencent leur année au printemps. <sup>2</sup> Un de leurs empereurs l'établit ainsi environ deux mille cinq cents ans avant J. C. Un plus long détail sur cette article serait inutile.

@

---

<sup>1</sup> [Le père Martini, ubi sup. l. I.](#)

<sup>2</sup> *Hist. de la Chine, ubi sup.*

### Leurs empereurs

@

Les Chinois <sup>1</sup> n'ont jamais connu le nom de république. Ils ne conçoivent pas qu'un État sans roi puisse être gouverné régulièrement, & qu'une république soit autre chose dans le monde qu'un monstre à plusieurs têtes, où l'on est souvent exposé à l'ambition des grands, aux passions & à la corruption du cœur humain, & au libertinage des peuples. Telle est, nous dit-on, l'idée que les Chinois se font de nos républiques. Elle ne paraîtra pas tout à fait juste à ceux qui ont vécu longtemps sous un gouvernement républicain. Ce que l'étranger y trouve ordinairement de plus <sup>p.249</sup> choquant, c'est l'insolence & la grossièreté du peuple, qui ne craint pas de s'égaliser aux honnêtes gens. Mais après tout, ceux-ci doivent-ils s'embarrasser du peuple ? Si, par exemple, en Hollande on n'a pas le privilège de le faire marcher à coups de bâton, l'on y a celui de le faire agir à force d'argent. Les satires & les libelles, cette liberté défigurée par un grossier libertinage, cette vérité, qui, dans la situation des intérêts qui gouvernent la politique chrétienne, ne s'y manifeste guère mieux que dans un État monarchique, sont encore des griefs pour certaines gens. Quoi qu'il en soit, on ne saurait douter qu'une monarchie bien réglée ne soit préférable à la république : mais à cela près, il vaut mieux vivre républicain.

Revenons d'une digression qui nous transporte du religieux au civil ; & nous devons resserrer les bornes de la royauté dans cet article, pour ne la considérer que comme une émanation du gouvernement immédiat du premier être. Le père Le Comte nous assure que les Chinois ont toujours été opposés au gouvernement tyrannique : mais ils veulent pourtant que l'autorité royale soit absolue. Ils distinguent la conduite particulière du prince guidé par ses passions de celle qu'il doit tenir quand il ne fait rien de contraire à son pouvoir, qui devrait être toujours l'image du pouvoir céleste. Une autorité absolue fondée de telle

---

<sup>1</sup> [Mémoires du père Le Comte, t. II, p. 4.](#)

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

manière serait bien plus désirable que celle d'une république. Mais qu'on ne s'y trompe pas, à la Chine, non plus qu'ailleurs, cette autorité n'a pas toujours été la vraie image du pouvoir divin, & il ne faut que lire l'histoire chinoise pour en être convaincu. Il y est arrivé ce qu'on a vu dans tous les États monarchiques, un mélange de bons & de mauvais princes, ceux-ci mis au rang des bons pendant leur vie par des flatteurs, méprisés ou censurés après leur mort, lorsqu'ils ne donnaient plus de lieu, ni à la crainte, ni à l'espérance. Enfin on y a vu des princes autorisés au mal par leurs mauvais conseillers.

Comme dans les autres États de l'Orient, le sentiment dans lequel naissent & s'élèvent les sujets, c'est un respect qui tient <sup>1</sup> de l'adoration.

« On <sup>2</sup> nomme l'empereur de la Chine fils du Ciel & l'unique maître du monde. Ses ordres sont réputés saints. Ses paroles tiennent lieu d'oracles. Tout ce qui vient de lui est sacré. On le voit rarement, on ne lui parle qu'à genoux. Les grands de la cour, les princes du sang, ses propres frères se courbent jusqu'à terre en sa présence & devant son trône. Il y a des jours réglés chaque semaine ou chaque mois pour les assemblées des seigneurs, qui se rendent dans une cour du palais, pour reconnaître par des adorations profondes l'autorité de ce prince, quoiqu'il n'y soit pas en personne... quand il est malade, le palais est plein de mandarins... qui passent le jour & la nuit à genoux... en habit de cérémonie, pour lui marquer leur douleur & pour demander au Ciel sa guérison... cette profonde vénération est encore fondée sur l'intérêt que chacun a de faire sa cour. Dès qu'il a été proclamé empereur, toute l'autorité... est réunie en sa personne, & il devient l'arbitre absolu de la bonne ou de la mauvaise fortune de tous ses sujets.

---

<sup>1</sup> Les Chinois, [dit le père Martini](#), saluent toujours leurs rois de cette manière & se tournent vers le Nord en les saluant, parce qu'ils disent que leurs rois regardent toujours le Midi. La principale porte du palais & celles de tous les appartements sont tournées vers le Midi.

<sup>2</sup> [Mémoires de la Chine, &c., ubi sup.](#)

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

Néanmoins on ajoute qu'il donne les charges & les dignités au mérite, p.250 qu'il laisse chaque particulier maître de ses biens & possesseur de ses terres, & qu'il ne peut déclarer la guerre, conclure la paix, faire des traités qu'aux conditions de conserver la majesté de l'empire.

Autrefois l'empereur se montrait au peuple par une fenêtre fort élevée, tenant à la main deux plaques d'ivoire, dont une lui servait à se couvrir le visage, & l'autre à couvrir un diadème tout brillant de pierreries enfilées comme un collier de perles. <sup>1</sup> Le père Navarette dit que,

« quand l'empereur sort, on ferme les portes des maisons dans les rues où il doit passer, le peuple se retire, de sorte que l'on ne voit pas une âme, & si quelqu'un paraissait, il serait rigoureusement châtié.

Cet empereur se peut choisir un successeur parmi ses sujets, & sans aucun égard au sang royal. Il y a des exemples de cela dans l'histoire de la Chine. Cette conduite y est colorée par le prétexte du bien public, & par celui de sauver l'honneur du prince qui devrait être le successeur, mais qu'on exclut à cause de ses défauts ou de son incapacité.

L'empereur étend ses droits sur les morts.

« Il les élève ou les abaisse, comme les vivants, pour récompenser ou pour punir leurs personnes ou leurs familles. Il leur donne de nouveaux titres... il peut même les déclarer saints, c'est-à-dire de purs esprits,

& les faire honorer du peuple comme les autres divinités.

Depuis les plus anciens temps <sup>2</sup> le sacerdoce a toujours été attaché à la couronne. Il n'y a que l'empereur qui puisse offrir des sacrifices au <sup>3</sup> Ciel. Il est le chef de la religion. <sup>4</sup> Enfin le pouvoir du monarque s'étend même sur la langue, & sur les mots. Il les crée, il les change, il

---

<sup>1</sup> Cité par l'abbé [Renaudot, ubi sup.](#)

<sup>2</sup> [Hist. de la Chine](#), par le père Martini.

<sup>3</sup> *Xang-ti*. Ces deux mots signifient le souverain empereur.

<sup>4</sup> *Mémoires de la Chine*, &c., *ubi sup.*

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

les détruit : il change les noms des provinces, des villes & des familles. Il fait l'usage tout seul.

Cette autorité absolue n'empêche pas que l'empereur ne soit appelé par ses sujets *Père du peuple*, parce que les anciennes lois de la Chine ont établi que le prince régnerait comme un père sur ses enfants, & non pas comme un maître sur des esclaves. Il est permis aux mandarins de faire des remontrances à l'empereur. Celui qui trouve à redire à la conduite du prince dresse une requête, dans laquelle il prie S. M. de faire réflexion aux anciennes coutumes & aux exemples des rois ses prédécesseurs, &c. Si l'empereur ne change point de conduite, on revient de temps en temps à la charge selon le zèle & le courage de ceux qui font ces remontrances. L'histoire de la Chine fournit des exemples d'une si noble hardiesse : il semble que chez nous il ne soit pas permis au christianisme, si souvent en opposition avec les chrétiens, d'autoriser une liberté si sainte. Il est vrai qu'en certains pays, des remontrances de cette nature passeraient pour séditieuses, & en d'autres, tout au moins pour injurieuses à la souveraineté. On ne doit se ressouvenir de l'ancienne constitution, que comme d'une vieille idole qui a perdu son crédit & qui ne se conserve que comme une rareté dans les cabinets des curieux.

Nous ne nous arrêterons pas davantage sur cette matière : mais il ne faut pas oublier un usage singulier. <sup>1</sup> C'est que de temps en temps les vice-rois & les gouverneurs doivent faire par écrit une confession de leurs fautes secrètes & <sup>p.251</sup> publiques, & l'envoyer à la cour. La dissimulation de ces fautes n'est pas si facile qu'on pense, à cause des mémoires secrets & des rapports que doivent faire certains <sup>2</sup> magistrats inspecteurs, dont la fonction à quelque rapport à celle des tribuns du peuple chez les Romains, & des éphores chez les Grecs.

Lorsque ces ministres font des remontrances à leurs souverains, & qu'ils ont le malheur de n'en être pas écoutés, <sup>3</sup> ils se dépouillent en leur

---

<sup>1</sup> [Mémoires de la Chine, &c., ubi sup.](#)

<sup>2</sup> [Le père Le Comte donne un détail curieux de cette charge.](#)

<sup>3</sup> *Hist. de la Chine*, par le père Martini I. VI.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

présence des marques de leur dignité, & leur déclarent, que n'étant plus revêtus de leurs habits de magistrature, ils n'en peuvent plus exercer les fonctions. La noble fermeté que ces ministres censeurs ont <sup>1</sup> témoignée en certaines occasions, n'a rien qui la surpasse dans l'histoire des Grecs & des Romains. Il est étonnant qu'avec des lumières si fausses des païens aient osé <sup>2</sup> risquer si généreusement leur vie pour la vérité. On supporterait la flatterie dans ceux <sup>3</sup> qui n'espèrent rien au bout de quatre-vingts ans. De là nous tirons un argument, dont les gens, qui n'ont en fait de religion que de fort petites lumières, nous pardonneront la force. C'est que l'on est beaucoup moins convaincu des vérités de sa religion qu'on ne le paraît, & qu'on ne tâche de le paraître : car si l'on était bien convaincu, serait-il possible que des gens, qui pendant une vie assez courte ont écouté des milliers de sermons sur les devoirs de la religion, eussent la patience & la douceur de supporter une infinité de désordres auxquels ils pourraient remédier, non pas en faisant main basse sur les vicieux, mais en les reprenant librement, & en leur refusant une complaisance que l'on appelle charité ?

@

---

<sup>1</sup> Voyez l. VI & VII de cette *Histoire*.

<sup>2</sup> « Les Chinois, dit le père Martini, l. X. regardent cette liberté comme la plus belle maxime de leur philosophie, & voudraient qu'elle fût pratiquée par tous les monarques de la Terre. Ils sont persuadés qu'elle leur a été inspirée du Ciel, ils en font dépendre le bonheur de leur empire, &c. »

<sup>3</sup> Si l'on suppose que la cour chinoise est athée.

### Leurs cérémonies nuptiales. Éducation des enfants. Cérémonies funèbres, &c.

@

Du sérieux de ces réflexions, passons à des matières moins graves : aux cérémonies nuptiales. On dit que Fohi institua <sup>1</sup> le mariage, c'est-à-dire un mariage honnête, régulier & légitimé. Il voulut que les femmes fussent autrement habillées que les hommes, & <sup>2</sup> ses lois contre l'alliance des personnes trop proches furent si sévères, qu'on ne pouvait même épouser une femme de son nom, quelque éloignée que pût être la parenté. Cela s'observe encore à présent.

Quoique la polygamie soit à la mode chez les Chinois, il y a, comme p.252 ailleurs, une subordination entre les femmes d'un homme, surtout entre les épouses du prince. <sup>3</sup> Le père Kircher dit que la première femme porte seule le titre de reine, ou d'impératrice. <sup>4</sup> Après celles-ci viennent neuf femmes inférieures à cette première, & ces neuf en ont après elles trente-six, qui cependant jouissent toutes du titre d'épouse. La première femme a le privilège de s'asseoir devant le roi & de manger avec lui ; pour les autres, on peut les appeler servantes ou suivantes de cette épouse souveraine.

Le même Père nous dit que les Chinois sont fort jaloux & dans le particulier & dans le public, que non seulement les étrangers n'ont pas

---

<sup>1</sup> [Histoire de la Chine, par le père Martini, I. I.](#)

<sup>2</sup> Le père Trigaut cité par l'abbé Renaudot dans ses [Dissertations sur deux anciennes Relations de la Chine](#), dit que les Chinois ne sont pas fort exacts à observer les degrés de consanguinité du côté maternel.

<sup>3</sup> [Chine Illustrée](#).

<sup>4</sup> « Le nombre des femmes de l'empereur, dit le père Le Comte, ne nous est pas si connu, & parce qu'il est trop grand, & parce qu'il n'est pas réglé : on ne les voit jamais, à peine ose-t-on s'informer de ce qui les regarde. Ce sont des filles de qualité... qui la plupart ne sont pas connues de l'empereur. Les intrigues qu'elles font jouer pour s'en faire connaître, la jalousie qui y règne... les rendent presque toutes malheureuses. Parmi celles qui ont l'avantage de plaire, on en choisit trois qui portent la qualité de reines... Rien ne leur manque de ce qui peut contribuer à leur plaisir... leur bonheur consiste à se rendre agréables au prince : car on ne leur communique aucune affaire... aussi ne troublent-elles point l'État par leurs intrigues & par leur ambition », ainsi que cela ne se voit que trop dans les cours des princes chrétiens.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

la liberté de voir les femmes, <sup>1</sup> mais que cela est même défendu à leurs proches parents & à leurs propres enfants, excepté lorsqu'ils sont ou soupçonnés ou reconnus coupables de quelque crime. En ce cas-là, un enfant se réfugie dans la maison de sa mère comme dans un lieu d'asile. Il ajoute que les appartements de ces femmes sont disposés de telle manière, qu'elles ne peuvent ni voir, ni être vues, & leur retraite est si rigoureuse, qu'elles ne sortent presque jamais ; encore ne sortent-elles que dans des voitures si bien fermées, que l'œil du passant n'y pénètre pas. Selon quelques autres voyageurs, une suite de cette jalousie, c'est le soin avec lequel on étrécit les pieds aux filles dès leur naissance. Cela se fait <sup>2</sup> avec des bandelettes ; & avec le temps leurs pieds se trouvent si petits & si exténués, qu'elles ne peuvent plus marcher sans ressentir de grandes incommodités. <sup>3</sup> On ajoute, que cet usage, qui est des plus anciens, & que les femmes ont fait dégénérer en beauté, fut établi pour apprendre aux femmes que la retraite & le ménage doivent être leur partage, & qu'elles ne doivent pas courir de côté d'autre. On lit dans l'ouvrage d'un autre jésuite, <sup>4</sup> que l'impératrice <sup>5</sup> Takia

« établit parmi les femmes le principal point de la beauté dans la petitesse des pieds, parce qu'étant la plus belle femme de son temps, & les ayant fort petits, elles les serrait encore, sous prétexte de se donner plus d'agrément. Toutes les femmes, à son exemple, se piquèrent aussi de cette beauté, & cette ridicule opinion s'est tellement perpétuée parmi elles que la plus charmante femme de la Terre passerait pour un monstre en ce pays-là, si elle avait les pieds d'une grandeur naturelle.

---

<sup>1</sup> Un voyageur nommé [Le Gentil, dit](#) que les frères n'ont aucune communication avec leurs sœurs & qu'ils ne mangent pas même ensemble.

<sup>2</sup> Voici [ce que dit le Sr. Le Gentil](#) :

« quand une fille a passé trois ans, on lui rabat les doigts des pieds sous la plante, on y applique ensuite une eau qui consume les chairs & on enveloppe le pied de plusieurs bandages jusqu'à ce qu'il ait pris son pli. Les femmes se ressentent toute leur vie de cette opération, & elles peuvent à peine marcher : mais elles souffrent cette incommodité avec joie, rien ne leur étant plus à cœur que d'avoir le pied petit. »

<sup>3</sup> [Le père Kircher, Chine illustrée, ubi sup.](#)

<sup>4</sup> [Hist. de la Chine, l. III.](#)

<sup>5</sup> Onze cent cinquante ans avant la naissance de J. C.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

Pour ce qui est de les tenir cachés, on dit que cette princesse les avait naturellement difformes, & la fable ajoute à l'histoire <sup>1</sup> qu'elle avait des pieds de chèvre ; que c'était un <sub>p.253</sub> démon revêtu de la figure d'une femme. Il se peut fort bien que la difformité des pieds de quelque impératrice chinoise ait donné lieu aux deux usages dont nous parlons, plutôt que la jalousie des hommes. C'est ainsi que chez nous des brèches à l'honneur, des défauts du corps, &c. ont établi les vertugadins, les paniers ou jupes à baleine, & ces robes sans ceinture, qui en d'autres temps & avec d'autres mœurs feraient l'opprobre des dames.

Le père Le Comte parlant de cette coutume de serrer les pieds pour les empêcher de croître, ne dit point qu'elle empêche les dames chinoises de marcher.

<sup>2</sup> « Elles marchent, nous dit-il, & elles marcheraient volontiers tout le jour, si elles avaient la liberté de sortir.

Loin de croire que ç'ait été une invention des anciens Chinois pour mettre les femmes dans la nécessité de garder la maison, il ajoute que

« les Chinois eux-mêmes regardent cela comme un conte. Nos pères, aussi bien que nous, lui disait un d'eux, connaissaient trop bien les femmes, pour croire qu'en leur retranchant la moitié des pieds on leur ôterait le pouvoir de marcher, & l'envie de voir le monde.

Les Chinois, continue le même auteur, disent ordinairement, que le Ciel a donné aux femmes la douceur, la pudeur, l'innocence en partage, pour s'appliquer dans les familles à l'éducation des enfants ; mais que les hommes, qui ont reçu de la nature la force & la fermeté d'esprit, sont nés pour gouverner le monde... Ils nous reprochent en riant, que l'Europe est le royaume des femmes.

Il se conduit beaucoup d'intrigues par le moyen des femmes dans les autres pays orientaux, mais cela n'approche pas de ce que l'on voit

---

<sup>1</sup> [Hist. de la Chine &c., ubi sup.](#)

<sup>2</sup> [Mémoires, &c., t. I, p. 218.](#)

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

dans nos pays. Chez les plus anciens peuples, les femmes se mêlaient rarement d'intrigues ; elles vivaient dans une honnête retraite, retirées ordinairement <sup>1</sup> dans les appartements intérieurs de la maison ; mais lorsque ces peuples commencèrent de se corrompre, tout cela changea, le luxe & la débauche ayant perverti les hommes ; les femmes, en qualité de premier objet de la corruption des hommes, devinrent bientôt coquettes & libertines. On sentit alors que la force de leurs charmes & la subtilité de leur esprit pouvaient faire agir une infinité de ressorts dans l'État. Les Romains, si polis & si corrompus après la décadence de la république, se servirent d'elles fort utilement, & l'égalité que le christianisme met entre les deux sexes donna la hardiesse aux femmes de se prévaloir d'un avantage fondé sur la religion. Dès qu'elle fut sur le trône, la dévotion & la débauche leur servirent tour à tour. Mais dans toute la conduite de ces femmes artificieuses, rien n'insulte plus au christianisme que de les voir porter avec autant d'assurance le titre de maîtresse d'un souverain, qu'une autre celui de femme d'honneur, <sup>2</sup> ou qu'une femme destinée au vice le nom qui est dû à ses désordres.

Les Chinois qui veulent se marier n'ont pas la liberté de consulter leur inclination. <sup>3</sup> On est obligé de s'en rapporter aux parents ou à quelques <sup>p.254</sup> vieilles femmes qui font le métier de *marieuses*, s'il est permis de parler ainsi, & qui sont payées pour mentir. Il est rare qu'elles fassent une peinture naturelle de la personne qu'on recherche & qu'on lui ordonne d'examiner. Les parents de la fille donnent toujours quelque chose à ces émissaires pour flatter le portrait de la personne recherchée. Il est même de l'intérêt des parents & des entremetteuses, qu'on vante sa beauté, son adresse & son esprit :

---

<sup>1</sup> Voyez Homère en divers endroits de ses poésies.

<sup>2</sup> Dans les lettres de Madame de Sévigné, t. II, lettre 115, on fait dire à une comédienne maîtresse de Charles II roi d'Angleterre, & rivale de la fameuse duchesse de Portsmouth : « Cette duchesse fait la personne de qualité, elle dit que tout est son parent en France... Eh bien, puisqu'elle est de si grande qualité, pourquoi s'est-elle faite p., elle devrait mourir de honte ; pour moi, c'est mon métier, je ne me pique pas d'autre chose. »

<sup>3</sup> [Le père Le Comte ubi sup.](#)

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

« parce que les hommes achètent leurs femmes & en donnent plus ou moins, comme de toutes les autres marchandises, selon leurs bonnes ou leurs mauvaises qualités... Le prix étant fait on passe le contrat & on délivre l'argent ; on se prépare aux cérémonies du mariage. Le jour des noces étant venu, on porte la fiancée dans une chaise magnifique, précédée de quelques instruments de musique, &c., suivie des parents & des maris. La mariée n'emporte pour dot que ses habits de noces, quelques nippes & des meubles... l'époux l'attend à sa porte : il ouvre lui-même la chaise, qui était exactement fermée ; l'ayant conduite dans une chambre, il la met entre les mains de plusieurs femmes invitées à la cérémonie, qui passent ensemble tout le jour en festins & en divertissements, de même que le mari avec ses amis.

Le père Le Comte ajoute que les mariés ne sont pas toujours contents de leur sort, & il n'est pas difficile de le croire. Les femmes, que les parents ont vendues, ne se peuvent plus dédire, mais les maris trompés dans le marché qu'ils ont fait, ne portent pas toujours la complaisance si loin.

« Il s'en est trouvé, dit-il, qui, après avoir ouvert avec empressement la porte de la chaise pour recevoir leur épouse, choqués de sa figure & de son air, l'ont refermée sur-le-champ & ont renvoyé avec la fille, parents, amis, conviés, & toute la cérémonie, aimant mieux perdre leur argent que de faire une méchante acquisition.

Malgré ce que nous venons de dire, nous ne saurions nous empêcher de rapporter ce que nous dit sur cet article un autre venu longtemps après lui. Les particularités sont toutes nouvelles. Sont-elles exactes ? Ou du moins sont-elles généralement pratiquées à la Chine ? Il se peut bien que les usages varient de province en province, & souvent même de ville en ville. C'est à quoi les voyageurs font peu d'attention. Il leur suffit de donner quelque chose de neuf. À coup sûr, cela fait vendre le livre, parce que ce n'est plus la vérité, c'est

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

l'amusement qu'on cherche dans les voyages. Quoi qu'il en soit, voici le récit du voyageur.

<sup>1</sup> « Les filles sont dotées par ceux qui les épousent, une partie de la dot est payée par l'époux futur, après la signature du contrat, & l'autre un peu avant la célébration du mariage. Outre cette dot l'époux fait aux parents de l'épouse un présent d'étoffes de soie, de fruits, de vin, &c. Les deux époux ne se voient que lorsque le mariage, qui ne se trame jamais que par des entremetteurs, est entièrement conclu de part & d'autre, & qu'il ne s'agit plus que de célébrer les noces. Alors l'époux, après plusieurs cérémonies particulières, offre à son beau-père un canard sauvage, que les domestiques du beau-père portent sur le champ à l'épouse, comme un nouveau gage de l'amour de son époux. Ensuite les deux parties sont conduites l'une à l'autre pour la première fois : néanmoins un long voile dérobe encore aux yeux de l'époux la beauté <sup>p.255</sup> ou la laideur de l'épouse. Ils se saluent l'un l'autre & adorent à genoux le Ciel, la Terre & les esprits... puis se fait dans la maison du père de l'épouse le repas nuptial. Elle lève alors son voile & salue son mari, qui... l'examine d'un regard curieux. Elle attend en tremblant le résultat de cet examen, & cherche à lire dans les yeux de son mari, si elle lui plaît ou non. Il la salue à son tour, puis ils se mettent à table tête à tête ; mais auparavant l'épouse fait quatre genuflexions devant son mari, lequel en fait deux ensuite devant son épouse. Cependant le père de l'époux donne dans un autre endroit de la maison un grand repas à ses parents & à ses amis ; la mère de l'épouse en donne un autre en même temps à ses parentes & aux femmes des amis de son mari. Après ces repas l'époux & l'épouse sont conduits le soir dans leur appartement, sans que la mariée ait vu ce jour-là ni son beau-père, ni sa belle-mère. Mais le lendemain elle les va

---

<sup>1</sup> [Le Gentil , Nouveau voyage autour du monde.](#)

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

saluer en grande cérémonie, & ce jour-là ils donnent un repas dont elle fait tous les honneurs. Elle sert sa belle-mère à table, & mange ses restes, pour montrer qu'elle n'est point étrangère, mais fille de la maison. L'usage ne souffre point qu'on donne des restes aux domestiques même des étrangers qu'on invite.

La célébration des noces est précédée de trois jours de tristesse, pendant lesquels on s'abstient de toute sorte de plaisir. La raison de cet usage est, qu'on regarde à la Chine le mariage des enfants, comme une image de la mort de leurs parents, parce qu'alors les enfants semblent en quelque manière leur succéder par avance. Les amis du père ne le félicitent point, & s'ils lui font des présents, c'est sans faire mention des noces.

<sup>1</sup> On nous dit aussi que les Chinois marient leurs enfants fort jeunes & sans consentement des parties. Quelquefois même ils les engagent dès leur naissance, & les enfants sont obligés de tenir l'engagement lorsqu'ils sont en âge.

Le Gentil dans ses voyages, dit que

« fort souvent des amis, dont les femmes sont enceintes, se promettent très sérieusement & d'une manière solennelle, d'unir par le mariage les enfants qui naîtront, s'ils sont de sexes différents. Il ajoute, que la solennité de cette promesse consiste à déchirer sa tunique, & à s'en donner réciproquement une partie. Dès que le mariage est projeté, les pères des époux jeûnent & font un sacrifice domestique aux esprits de leurs aïeux.

L'achat & la vente des femmes se fait plus communément chez le peuple que chez les gens de façon. Ceux-ci s'assurent toujours d'une femme légitime, & choisie d'une manière convenable à la dignité du mariage. Femmes achetées, maîtresses, ou concubines, tout cela passe

---

<sup>1</sup> Purchas, *Extraits de voyages*.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

dans le ménage pour domestiques de cette mère de famille. C'est elle seule qui porte le titre de mère, c'est pour elle seule que les enfants issus des autres femmes prennent le deuil. <sup>1</sup> Quelqu'un a dit que toutes ces femmes servantes sont des enfants pour la maîtresse du logis, comme les servantes des anciens patriarches : aussi celles-ci <sup>2</sup> laissaient-elles accoucher ces servantes sur leurs genoux. À la Chine, comme en ce temps-là, ces concubines servent à procurer des héritiers, après quoi, si bon lui semble, la dame du <sup>p.256</sup> logis met la concubine à la porte. C'est ainsi que Sara traita Hagar. L'Anglais ajoute dans ses *Extraits de voyages*, qu'un père de famille qui voit que la récolte est trop abondante, & qui pourtant ne peut se résoudre à aliéner la propriété des femmes qu'il s'est acquise, ne fait pas difficulté de se défaire de ses enfants, & de les vendre pour serviteurs ou pour esclaves, comme nous vendons nos bêtes. Il est vrai qu'on voit des pères qui les rachètent dans la suite, quand il se trouvent en état pour cela, & qu'ils ont permission de reprendre ces enfants au prix qu'ils les ont vendus. Il faut ajouter à cette coutume barbare l'exposition des enfants. Elle est fréquente chez les Chinois. Quelquefois ils font pis encore : ils mettent à mort ces petits enfants, surtout quand ce sont des filles, & pour justifier ces homicides, ils allèguent un motif de tendresse, qui, pour nous servir des termes de l'original, est bien cruel. C'est la métempyrose, par laquelle, en épargnant aux enfants par cet acte de barbarie la peine d'entrer dans une vie misérable, il y a lieu de se flatter, disent-ils, que ces petits nouveaux-nés passeront fort vite & à point nommé dans le corps de quelques personnes riches & heureuses.

Il est fort ordinaire que celui qui recherche une fille & qui l'obtient, donne au père de la fille une somme d'argent selon ses moyens. <sup>3</sup> Dapper croit que cette coutume a donné lieu aux voyageurs de débiter que les Chinois achètent leurs femmes. Il avoue pourtant qu'on ne lâche pas la fille sans avoir l'argent. Quoi qu'il en soit, le père de la fille est aussi tenu de lui donner une espèce de dot, comme des meubles & ce

---

<sup>1</sup> Dapper, *Recueil d'ambassades à la Chine*.

<sup>2</sup> Genèse, Cap. XXX. Peut-être ne faut-il pas prendre cette expression à la rigueur.

<sup>3</sup> *Ambassades*, &c. *ubi sup.*

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

qu'il faut pour le ménage, de l'argent selon son pouvoir, quelques filles pour la servir ; ce qui fait une espèce d'équivalent de l'argent que le galant a donné au père. Après tous ces préliminaires, qu'on peut appeler des fiançailles, le galant envoie quelques présents, des bijoux & autres choses à sa maîtresse. Elle donne son nom. Les astrologues cherchent dans les secrets de leur art le jour convenable à la noce. La veille des noces on porte solennellement & en plein jour tout ce que la mariée reçoit de la maison paternelle. Enfin le jour même de la noce l'époux va à la rencontre de son épouse, que l'on porte dans une espèce de litière. Dans quelques provinces méridionales, l'époux envoie le soir à son épouse une chaise qui s'ouvre par dehors. Cette chaise est suivie des parents & des amis tous armés de lanternes & de flambeaux. Dans toutes ces cérémonies chinoises il est assez singulier <sup>1</sup> qu'après la séparation de la mariée & de sa mère, on enferme la première dans la chaise, dont on prend la clef que l'on envoie à la mère du marié. Lorsque la mariée est arrivée au logis de son futur époux, cette mère ouvre la chaise, & présente la mariée au marié. <sup>2</sup> Dapper rapporte encore, que d'aussi loin que les prêtres voient venir la mariée, ils lui montrent des demi-lunes d'or, qui sont des présents qu'ils lui font & qu'ils accompagnent d'un formulaire de bénédiction, qui se réduit à peu près à souhaiter *que son amour ne change pas comme la Lune*. Les Chinois ajoutent beaucoup de foi à ces bagatelles, & se persuadent qu'en les gardant, ils peuvent fixer leurs femmes, ils sont heureux de le croire ainsi. Après cela les deux conjoints se présentent dans une pagode devant les images de leurs ancêtres, & p.257 leur rendent quelques hommages religieux, d'où ils passent dans une salle pour rendre l'un & l'autre à leurs pères ceux auxquels les devoirs du sang les obligent. Ensuite la nouvelle mariée est conduite par sa belle-mère & ses domestiques à l'appartement qui lui a été destiné, pour y vivre hors des atteintes de tout autre homme que de son mari. Pour se délasser dans cette retraite on lui laisse, dit le compilateur hollandais, le plaisir de s'amuser avec de petits chiens & des oiseaux. À juger par le récit des

---

<sup>1</sup> Dapper, *ubi sup.*

<sup>2</sup> *Ambassades, &c. ubi sup.*

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

voyageurs, les Chinois font pratiquer exactement à leurs femmes toutes les maximes <sup>1</sup> qu'Arnolphe dictait à Agnès dans Molière ; mais si les passions parlent & agissent partout de même, il ne faut pas douter que la jalousie des Chinois, en prenant les précautions d'Arnolphe, ne soit dupée par les Agnès de leur pays. On rapporte dans les relations divers autres particularités de ces cérémonies nuptiales, mais comme l'une y contredit souvent l'autre, nous nous contenterons d'avoir rapporté ce qui se trouve de plus remarquable dans ces coutumes, sans nous amuser à concilier les contradictions, que les voyageurs ont causées, en confondant souvent les usages de différentes provinces.

On assure que l'empereur de la Chine fait examiner à toute rigueur & par des vieilles matrones que l'âge a rendu expertes celle qu'il veut choisir pour en faire son épouse. Il ne suffit pas qu'elle soit très jeune, vertueuse, spirituelle, extérieurement parfaite de corps. Les vieilles examinatrices vérifient ce qu'il y a de plus caché, ne laissent échapper ni tache, ni sein. Après un inventaire exact des perfections ou des défauts de la jeune fille, elles la font encore courir à perte d'haleine, pour mieux s'assurer de la bonne ou de la mauvaise odeur de sa sueur, & l'on peut croire que cette sueur doit être au moins d'une odeur passable, pour pouvoir permettre à la fille de devenir femme du monarque.

<sup>2</sup> La manière de donner un époux à une princesse du sang royal n'est pas moins singulière. Quand il s'agit de la marier, on choisit une douzaine de jeunes hommes de l'âge de dix-huit à vingt ans, & qui, avec les qualités, qui accompagnent naturellement cet âge, paraissent encore d'une vigueur à toute épreuve. On les conduit au palais dans un lieu où la princesse, qui est cachée, peut les voir & les examiner à loisir sans être vue, ni déconcertée dans son examen. Elle en choisit deux qu'elle fait présenter à l'empereur, & S. M. a la bonté d'en nommer un des deux pour être son gendre. C'est donc en ce pays-là, qu'un jeune homme taillé d'une certaine manière, & dont l'air & la physionomie marquent des facultés peu communes, peut s'entretenir dans les plus

---

<sup>1</sup> Molière dans *L'École des femmes*.

<sup>2</sup> Dapper, *ubi sup.*

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

hautes espérances. On ne nous dit pas si les dames romaines, *excellentes connaisseur*, selon Pétrone & Juvénal, se donnaient aussi la liberté d'examiner la carrure & la physionomie de leurs galants, ou si elles avaient trouvé quelque moyen qui pût suppléer à l'usage établi pour les princesses chinoises. Nous savons en gros, que les Romaines choisissaient bien, & qu'elles payaient encore mieux, <sup>1</sup> Les testaments, & les legs s'acquéraient à ce prix-là : mais à tout prendre le droit des princesses chinoises ne saurait bien se comparer à ce que les Romains pratiquaient ni aux découvertes que certaines de nos dames ont fait chez leurs p.<sup>258</sup> garde de corps & leurs palefreniers, après avoir fait passer en revue *depuis le sceptre jusqu'à la houlette*<sup>1</sup>.

« Les Chinois, nous dit-on aussi, <sup>2</sup> ne peuvent se marier dans le temps qu'ils portent le deuil de leurs pères & de leurs mères, & quand un deuil imprévu survient, ce deuil rompt toute sorte d'engagement ; en sorte qu'un homme fiancé, qui perd père ou mère, ne peut épouser sa fiancée qu'après que le deuil est fini. Ce deuil est cause que souvent après que le corps du défunt a été inhumé, ce qui ne se fait que plusieurs mois (& quelquefois bien plus longtemps) après le deuil, les parents du fiancé donnent à la fille par écrit une entière liberté de se marier avec un autre... ordinairement les parents de la fille ne prennent point de nouveaux engagements, que le temps du deuil... ne soit expiré. Alors ils écrivent à leur tour une lettre au jeune homme, & l'invitent à reprendre ses premières chaînes. S'il refuse la proposition, la fille reste libre... La loi oblige également les deux sexes... La bienséance va si loin que l'on ne peut même se marier sans crime, lors qu'on a quelque proche parent en prison ; & qui viole cette loi est puni comme on punit un enfant dénaturé.

---

<sup>1</sup> Cum te summoveant qui testamenta merentur Noctibus, &c. — Juvenal, Sat. I.

<sup>2</sup> Le Gentil, t. II. de ses *Voyages*.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

Il est permis aux veuves de se remarier.<sup>1</sup> Cependant des femmes d'honneur, quelques jeunes & fraîches qu'elle soient, n'osent guère passer aux secondes noces. Pour témoignage de leur vertu, elles doivent vivre dans la retraite chez leur beau-père, & sous le joug du célibat. Triste point d'honneur, qui étouffe la voix & les sentiments de la nature dans une veuve toute pleine de bonne volonté pour elle ! Encore si en perdant un mari on perdait tout ce que Dieu a voulu qu'un sexe sentît pour l'autre ; mais nous voyons les choses de loin. Il faut supposer qu'à la Chine on est aussi charitable, aussi complaisant qu'en Europe. On nous dit encore, qu'il est rare qu'une fille épouse un veuf.

En cas d'adultère, il est permis aux maris de répudier leurs femmes, même de les vendre à qui il leur plaît & d'en acheter d'autres : mais il n'est pourtant pas permis de vendre sa femme sans raison, & si l'on est assez hardi pour cela, l'acheteur & le vendeur sont sévèrement punis, sans que pourtant le premier mari soit obligé de la reprendre.

Un usage singulier, & qui fait une grande exception à cette violente jalousie que l'on attribue aux Chinois, c'est celui de se marier pour être mari commode.

« Il se trouve, dit le père Le Comte, des maris assez complaisants pour permettre à leurs femmes les derniers crimes. Ils se marient même à cette condition, & ceux qui sont de cette communauté (car il y en a une à la Chine), n'ont point droit d'empêcher les gens de mauvaise vie de fréquenter leur maison & d'abuser de la facilité ou de la passion déréglée p.259 de leurs femmes.

---

<sup>1</sup> Dapper, *ubi sup.* Le père d'Entrecolles dans sa lettre au père de Broissia, 13<sup>e</sup> recueil des *Lettres édifiantes*, dit ce qui suit :

« C'est la coutume que les veuves, quand elles sont de qualité, passent le reste de leurs jours dans le veuvage, & c'est une marque du respect qu'elles conservent pour la mémoire de leur mari défunt. Il n'en est pas de même des personnes d'une condition médiocre. Les parents, qui veulent retirer une partie de l'argent qu'elle a coûté au premier mari, la forcent malgré elle de se remarier. Souvent même le mari est arrêté & l'argent livré, sans qu'elle en ait la moindre connaissance. Si elle a une fille, & qu'elle soit encore à la mamelle, elle entre dans le marché de la mère. Il n'y a qu'un moyen pour une veuve de se délivrer de cette oppression, c'est qu'elle ait de quoi subsister & qu'elle se fasse bonzesse, mais cette condition est fort décriée, & elle ne peut guère l'embrasser sans se déshonorer.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

Le jésuite ajoute,

« que ces familles sont en abomination parmi les Chinois, & qu'elles passent tellement pour infâmes, que leurs enfants, quelque mérite & quelque capacité qu'ils aient, ne peuvent jamais aspirer aux degrés, ni entrer dans aucun emploi honorable.

Quand une femme grosse approche du terme, elle en va rendre compte à ses ancêtres & on lui lit cette oraison :

« Une telle doit accoucher bientôt, elle vient vous en rendre compte, o nobles esprits ! nous vous prions de l'aider & de lui donner un heureux accouchement.

Deux mois après que l'enfant est venu au monde, l'accouchée retourne à la pagode avec son enfant, le présente aux ancêtres, & les remercie de ce qu'ils l'ont conservé. Au bout de l'année on retourne à ces ancêtres pour leur demander qu'ils le fassent croître. <sup>1</sup> Lorsque l'enfant est en état de passer dans les mains des maîtres, celui qui doit prendre soin de ses études lui change son nom & lui en donne un qu'il porte seulement à l'école & parmi ses condisciples. À l'âge de quinze ans, on lui donne le bonnet ou le chapeau. Cette cérémonie met l'enfant au rang des hommes, comme chez les anciens Romains la robe virile. Le rituel des Chinois ordonne une prière pour ce jeune homme, par laquelle il demande à ses ancêtres, qu'ils le défendent, qu'ils l'assistent dans ses besoins & qu'ils le conduisent à l'âge d'homme parfait. On récite une semblable prière pour une fille qui est devenue nubile, & pour celle qui est à la veille de passer de l'état de fille à celui de femme. De même le jeune homme, qui va faire sa première expédition sur les terres de l'hymen est recommandé aux ancêtres par une prière convenable. <sup>2</sup> Un homme de considération lui change une seconde fois son nom, & c'est par ce nom que tout le monde doit l'appeler, excepté ses domestiques & ses inférieurs. Enfin quand un homme est parvenu à

---

<sup>1</sup> Purchas, *Extraits de voyages*.

<sup>2</sup> Purchas, *idem*.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

l'âge mûr, on lui donne un troisième nom, qui est le plus honorable de tous. C'est le *grand nom* : chacun l'appelle de ce nom, excepté ses parents & ceux qui sont plus âgés que lui, qui ont le privilège de le nommer par le second de ses noms. Quand quelqu'un se fait d'une secte, celui qui reçoit sa profession, & qui est comme son parrain, lui donne le nom *religieux*. Voilà qui suffit pour les noms.

L'éducation des enfants & la soumission qu'ils doivent à leurs parents a quelque chose de plus intéressant.

« Le premier principe de la morale chinoise, <sup>1</sup> dit le père Le Comte, ... recommande aux enfants un amour, une complaisance, un respect pour les pères, que ni le mauvais traitement, ni l'âge avancé, ni le rang supérieur, qu'on pourrait avoir acquis, ne peuvent jamais altérer... Il n'y a point de soumission, point d'obéissance que les parents ne puissent exiger de leurs enfants. Ces enfants sont obligés de les nourrir toute leur vie, & après leur mort de les pleurer continuellement. Ils se prosternent mille fois devant leurs corps, ils leur offrent des viandes, comme s'ils étaient en vie... ils les enterrent avec une pompe & des dépenses excessives, ils vont régulièrement verser des larmes sur leurs tombeaux, ils... honorent leurs tableaux... par des offrandes... les rois, mêmes ne se dispensent point de ce devoir... si un père est honoré comme une divinité après sa mort, il est obéi comme un roi durant sa <sub>p.260</sub> vie dans sa famille qu'il gouverne avec un pouvoir despotique, maître absolu non seulement de ses biens,... mais encore de ses concubines & de ses enfants, dont il dispose avec une entière liberté... si un père accuse son fils de quelque faute devant le mandarin, il n'a besoin d'autre preuve. On suppose toujours qu'il a raison & qu'un enfant est coupable dès qu'un père n'est pas content.

---

<sup>1</sup> Le père [Le Comte, Mémoires de la Chine, t. II, p. 44.](#)

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

Cette autorité excessive peut donner lieu quelquefois à des actions inhumaines. Les Chinois la justifient en disant, que personne ne connaît mieux un enfant que celui qui lui a donné la vie, qui l'a formé, qui l'a élevé. Le commencement du raisonnement est faux. C'est comme un coup de hasard qui crée le corps, c'est un secret impénétrable. Comment un père connaîtrait-il l'âme qu'une main supérieure conduit & établit dans ce corps ? Ils supposent encore, que la tendresse paternelle ne permettra jamais de condamner un enfant, ni de le traiter avec dureté, s'il ne le mérite. Si on leur allègue l'antipathie qu'on voit à des pères & à des mères pour leurs enfants, ils disent qu'un enfant doit se les réconcilier par la complaisance, par la douceur & par des services réitérés.

« Après tout, disent-ils encore, il n'est point d'antipathie... qui puisse arracher tout à fait l'amour paternel du cœur d'un homme si elle n'est irritée par la révolte ou par une conduite déréglée.

<sup>1</sup> Lorsqu'un enfant se rebelle contre son père par des injures ou autrement, ou si même il porte le crime, jusqu'au parricide, la province où ce crime a été commis, en est alarmée. L'empire lui-même devient le juge du coupable.

On dépose les mandarins de la ville qui ont si mal instruit cet enfant dénaturé. On châtie sévèrement ses proches pour avoir été si négligents à le reprendre : car on suppose qu'un si méchant naturel s'était déjà manifesté en d'autres occasions... Il n'est point d'assez grand supplice pour punir ce parricide. On le coupe en mille pièces, on le brûle, on détruit sa maison jusqu'aux fondements, on renverse celles de ses voisins, & on dresse partout des monuments pour conserver la mémoire de cet horrible excès.

Chez les anciens Romains le supplice du parricide était des plus extraordinaires. On sait qu'on l'enfermait dans un sac avec divers

---

<sup>1</sup> Le père Le Comte, *ubi sup.* On voit dans l'Exode, ch. 21\*, que par les lois de Moïse non seulement on faisait mourir le parricide, mais même celui qui frappait son père ou sa mère, ou qui les maudissait.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

animaux, qui étaient une espèce de symbole de son crime : comme, par exemple, la vipère, qui, à ce qu'on rapporte, tue sa mère en venant au monde. <sup>1</sup> Enfermé ainsi on le jetait dans la mer, & de cette manière on le privait tout à coup de la lumière & des biens de la nature, dont son père & mère lui avaient donné la faculté de jouir en lui donnant la naissance.

Les Chinois mettent au rang des malheurs d'être privé d'enfants, car, disent-ils, *qui nous aidera dans nos besoins ? Qui prendra soin de nous dans notre vieillesse, & nous rendra les derniers devoirs après notre mort ? Les étrangers ne nous assisteront pas comme des enfants qui nous appartiennent.*

Il serait inutile de s'étendre sur le respect que les Chinois doivent à tous leurs supérieurs, comme le peuple aux <sup>2</sup> mandarins, les domestiques aux <sup>p.261</sup> maîtres, les disciples à leurs précepteurs, &c. Les égards que les égaux ont les uns pour les autres ne sont pas moins remarquables. C'est la suite d'un principe de leur morale, qu'

« il importe infiniment d'entretenir parmi les peuples la civilité, la modestie & une politesse qui soit capable de leur inspirer la douceur. Ils croient que la férocité trouble les États, que les personnes emportées qui ne ménagent, qui ne respectent personne, sont portées à la révolte, & qu'au contraire ceux qui savent souffrir, étouffer, dissimuler un ressentiment, avoir égard à la subordination que l'âge, la qualité, le mérite ont établie, ne sortent jamais de leur devoir qu'avec une espèce de violence.

<sup>3</sup> Tous ces raisonnements ne sont pas exactement justes. Outre que les déguisements de une dissimulation criminelle sont souvent les suites

---

<sup>1</sup> Il paraît par les anciens auteurs, que ce genre de supplice n'a pas été toujours pratiqué de la même manière. Du temps du jurisconsulte Paul, qui vivait sous l'empereur Antonin, on brûlait vif le parricide, & on l'exposait aux bêtes féroces. Nous remarquerons en passant, que la peine du *sac de cuir* (*culleus*) dans lequel on enfermait le parricide pour le jeter dans la mer, est encore en usage en Espagne. Ailleurs on le rompt tout vif.

<sup>2</sup> Voyez le père Le Comte, *Mémoires de la Chine*, t. II. La description que cet auteur donne des honneurs que le peuple rend aux mandarins est assez plaisante.

<sup>3</sup> On ne doit pas trop insister sur les objections que l'on fait ici. Il y a d'ailleurs une extrême différence entre la politesse chinoise & celle de nos Français, dont les manières

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

de ces égards & qu'il s'en voit des exemples dans l'histoire de la Chine, comme dans toutes les histoires du monde, il y a des peuples brusques de fiers, incapables d'égard pour la subordination, qui font peu de cas de cette affabilité si capable de toucher les cœurs & dont l'origine est souvent due à une délicatesse de sentiments peu commune ; il y a, dis-je, des peuples de ce caractère, qui cependant vivent fort tranquillement, sans exciter des brouilleries & sans inquiéter personne, en un mot sans s'émouvoir, que lorsqu'il paraît qu'on en veut à leur bourse, ou à leur liberté. Il y en a d'autres, à qui la politesse & l'affabilité sont presque naturelles, & qui souvent ménagent leurs inférieurs avec autant de civilité que s'ils étaient leurs égaux : & de cependant on sait assez combien ils sont inconstants dans leurs égards, même envers leurs supérieurs. Si, comme les insulaires leurs voisins, ils ne font pas des cabales contre le gouvernement, au moins se consolent-ils, en distillant leur humeur peu endurente dans des vaudevilles & des chansons.

Nous allons finir ce détail, qui concerne l'éducation de la politesse, par quelques particularités prises du père Le Comte.

« Dès qu'on destine un enfant aux sciences, on lui donne un maître... quand cet enfant a fait des progrès considérables, on le présente à un mandarin ordinaire pour être examiné. S'il a la main bonne, & qu'il forme bien les caractères (c'est par cette étude que l'on commence) il est admis parmi ceux qui peuvent s'appliquer à l'intelligence des livres & aspirer ensuite aux degrés... ces degrés répondent à ceux de maître ès arts, de bachelier & de docteur. Comme la fortune des Chinois dépend de leur capacité, toute la vie est employée à l'étude,

& ces études excitent une telle émulation chez les Chinois, qu'on en voit souvent qui <sup>1</sup> se tuent à trop étudier ; tant est grande cette débauche d'esprit, qui après tout n'est due qu'à une envie excessive de s'avancer dans sa patrie.

---

libres & aisées ne vont guère sans l'affabilité ; au lieu que la politesse chinoise est représentée comme extrêmement gênante.

<sup>1</sup> Purchas, *Extraits de voyages*.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

« Les examens sont très rigoureux. Les principaux mandarins des provinces sont les maîtres ès arts. La cour envoie un commissaire pour assister aux examens des bacheliers.

En Europe nos cours ont bien autre chose à faire : elles ne s'embarrassent guère d'une *pédanterie* de cette nature. Elles veulent bien ignorer que ce serait leur présence qui encouragerait la jeunesse à se perfectionner dans les sciences. Il faut pourtant rendre justice au bon goût de <sup>p.262</sup> notre noblesse. Elle dédaigne si peu l'honneur d'entrer dans une académie, qu'il en est une chez nous <sup>1</sup> où l'on ne trouvera bientôt que des ministres d'État, des prélats & des ducs & pairs.

« Dès que les docteurs sont nommés, on les présente à l'empereur, il donne aux trois premiers des couronnes de fleurs,

comme on en donnait autrefois aux poètes en <sup>2</sup> Italie & en Allemagne ; mais on ne nous apprend pas que ces derniers *poëtæ laureati* en soient jamais devenus plus riches. Le <sup>3</sup> laurier est à si bon marché, que les princes veulent bien le payer, sans s'engager à rien davantage. Il n'en est pas ainsi à la Chine.

« Un docteur y est toujours riche, parce qu'il reçoit de ses parents & de ses amis une infinité de présents. Tout le monde espère avec le temps profiter de sa faveur.

Et comme il n'est pas permis à ceux que la science a conduit aux premières dignités de se relâcher, ou d'abandonner leurs études,

« ils sont obligés très souvent de comparaître aux examens, où on les châtie sévèrement, s'ils oublient leurs leçons.

Ici la misère étouffe l'esprit. Les études de collège conduisent les gens tout droit au *petit collet*. L'abbé fait & dédie des livres. C'est la grande

---

<sup>1</sup> L'A... F...

<sup>2</sup> Cela se pratique encore aujourd'hui mais assez rarement

<sup>3</sup> Menard, qui fit des vers si bons  
Eut du laurier pour récompense.  
O siècle maudit, quand j'y pense !  
On en donne autant aux jambons.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

ressource de nos beaux esprits. Ils vivent du petit revenu que leur produisent ces études précoces & soutenues de leur présomption. Ils inventent des projets & les font payer aux libraires, qui très souvent ne voient jamais éclore l'ouvrage. Encore si par égard l'auteur dédiait quelque fruit indigeste de son esprit à ses dupes, <sup>1</sup> peut-être se consoleraient-on de la perte de son argent.

Le deuil ordinaire est de trois ans, & pendant ce temps-là on ne peut exercer aucune charge publique.

« Un mandarin est obligé d'abandonner sa charge, & un ministre d'État son emploi pour se retirer en sa maison & pour donner tout ce temps à sa douleur. <sup>2</sup> On change d'appartement & de meubles, on ne doit s'asseoir que sur un petit siège de bois. Les aliments sont grossiers, on n'use que de légumes. Leurs habits sont faits d'une toile grossière, & ils ne couchent que dans de méchants lits. Ils se servent même en ce temps-là de paroles & d'expressions convenables à leur douleur.

Celle que nous témoignons en cette occasion n'en approche pas. Mais aussi nous puisons des motifs de consolation dans la religion, & c'est ce qui manque aux Chinois, qui n'ont que des doutes & des incertitudes à débiter sur l'état de leurs parents en l'autre monde. Cependant il faut remarquer, que comme tout dégénère en mode chez les Européens, si elle avait jugé à propos d'établir des usages pareils à ceux des Chinois, il n'y aurait religion qui tînt, nous les aurions suivi fort tranquillement.

Dans le deuil les Chinois quittent le jaune & le bleu, qui sont chez eux des couleurs gaies, & ne s'habillent que de blanc, couleur destinée de tout temps à la tristesse : depuis les princes jusqu'au dernier artisan, nul, au p.263 rapport du père Le Comte, n'ose porter des habits d'une autre couleur. D'ordinaire ils se ceignent le corps d'une corde. Le deuil pour les autres parents dure plus ou moins selon la proximité du

---

<sup>1</sup> Les M... de L... ont été dédiés à un B... P... qui, ayant avancé mille florins à l'auteur, se vit forcé de troquer cette somme contre une épître dédicatoire, où l'on parle à peine du B...

<sup>2</sup> [Hist. de la Chine, par le père Martini.](#)

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

mort. En cela les règles chinoises & les nôtres sont les mêmes. L'usage & la bienséance étouffent les véritables sentiments : il faut se soumettre à cet usage à la Chine comme en Europe : mais il arrive enfin, qu'en ce pays-là, comme en celui-ci, la joie échappe.

Les Chinois, dit le père Le Comte, affectent au commencement un air négligé : la douleur paraît peinte dans leur extérieur... dans la suite on leur voit reprendre leur air naturel, & l'on en voit souvent rire qui un moment auparavant pleuraient sur le tombeau de leurs pères.

Rien n'est plus vrai que nous nous devons les uns aux autres ces effets de la bienséance auxquels le cœur prend quelquefois si peu de part ; & une preuve de cela est, que ceux même qui censurent le déguisement se trouvent choqués, lorsqu'ils ne rencontrent pas l'extérieur convenable. À peine un misanthrope oserait-il demander d'où vient qu'il faut que tout soit égal, & que le noir se porte pendant plusieurs mois pour des personnes dont on ne se souciait pas, avec autant de régularité que pour celles que l'on regrettera encore intérieurement plusieurs années après les avoir perdues. Un philosophe chinois soutint autrefois, qu'il ne devait y avoir parmi les hommes qu'un seul amour tellement égal, qu'on n'aimât pas plus son père & sa mère & ses parents, que tous les autres hommes, qui ne leur devaient céder qu'un certain droit de primauté. Les Chinois ont regardé ce sentiment comme une hérésie.

Toutes les cérémonies de ce peuple si ponctuel, si régulier dans ses usages se trouvent dans un rituel dressé tout exprès. Nos ecclésiastiques savent par expérience, qu'un long détail de cérémonies est une espèce d'étude. Du moins faudrait-il une mémoire fort étendue pour les retenir, & surtout un esprit aussi attentif que celui d'un géomètre. Nous éviterons d'ennuyer nos lecteurs, en suivant la scrupuleuse exactitude d'un compilateur à gages. Il faut seulement leur présenter les usages les plus remarquables.

Pages suivantes : [Convoi funèbre d'un grand de la Chine.](#)

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine



## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine



## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

D'abord nous remarquerons un sentiment de reconnaissance qui fait honneur aux Chinois. <sup>1</sup> Ils fondent le deuil long & douloureux, qu'ils témoignent à leurs pères & mères, sur le soin particulier que ceux-ci sont obligés de prendre pour leurs enfants dans les trois premières années de leur vie.

« C'est pour cela, disent les Chinois, que nous employons autant de temps à les pleurer, afin de reconnaître la peine & l'embarras que nous leur avons causé dans ce premier temps de notre enfance.

Les Chinois, continue le père Martini, font consister une partie de leur bonheur, à s'assurer d'un bois très dur, & très solide pour se faire des cercueils. Les gens riches achètent pour eux & pour leurs parents des ais d'un bois incorruptible, qui leur coûte jusqu'à deux mille écus. Ils font cette dépense de fort bonne heure afin d'avoir longtemps chez eux la vue de leur dernier gîte. Ne doutons pas cependant, qu'il n'y ait beaucoup de vanité dans cet usage, & qu'il ne faille le peser au même poids qu'ont mérité les affectations de ceux qui promenaient leur cercueil avec eux, qui faisaient mettre la tête ou le crâne d'un mort à leur chevet, ou qui se faisaient annoncer tous les matins qu'ils étaient mortels. À la dépense de la matière il faut ajouter les parfums, les fleurs, les cierges, les étoffes précieuses, les papiers peints, les joueurs p.264 d'instruments, les pleureuses &c. Tous les parents & tous les amis sont aussi invités à venir pleurer autour du cercueil & à sacrifier aux morts pour lesquels on s'intéresse. Les enfants gardent chez eux des années entières les corps de leurs pères enfermés dans ces cercueils précieux, qu'on a soin d'enduire d'un vernis durable, afin qu'il ne s'exhale aucune mauvaise odeur du corps : & c'est pendant ce temps-là qu'on présente à manger & à boire à ses parents, comme s'ils étaient en vie. Il y avait quelque chose de pareil chez les Grecs & les Romains, sur tout dans <sup>2</sup> les sacrifices & les libations que les Grecs faisaient pour évoquer les âmes des morts, lorsqu'on voulait les questionner sur

---

<sup>1</sup> [Hist. de la Chine, par le père Martini.](#)

<sup>2</sup> Voyez ce qu'a recueilli Feithius sur cette matière. *Antiquit. Homère*, l. I.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

l'avenir, ou leur demander quelque autre grâce. Mais on doit convenir que les uns & les autres étaient fort inférieurs aux Chinois dans ces pratiques. Du reste on aurait grand tort de condamner ceux-ci comme coupables d'extravagance, <sup>1</sup> en supposant qu'ils ne croient pas, comme les premiers, l'immortalité de l'âme. L'opinion de la métempsychose & les prières du rituel chinois prouvent le contraire. Il est vrai que leurs idées sur cette immortalité sont confuses, comme l'étaient aussi celles de la plupart des anciens païens.

Dans le moment qu'un agonisant expire, un parent ou un ami prend la robe du mourant, monte sur le toit de la maison & se tournant vers le Nord, appelle trois fois à grands cris l'âme du défunt. Ces cris s'adressent au Ciel, à la Terre & à la moyenne région de l'air. Après cela il replie la robe du défunt & va se tourner vers le Midi. Ensuite il déplie cette robe & l'étend sur le mort, qui reste trois jours en cet état, pour attendre que son âme soit de retour. Les mêmes choses se pratiquent hors de la ville pour un mort qui a été tué. Passons à un autre usage.

<sup>2</sup> Quand un Chinois est mort, la coutume veut qu'on dresse un autel dans un des appartements de la maison, qui d'ordinaire est tendu de blanc. On met une image du défunt sur cet autel avec tous les ornements dont nous venons de parler, le corps est derrière dans son cercueil. <sup>3</sup> Tous ceux qui viennent pour témoigner leur affliction, ou faire les compliments de condoléance font quatre génuflexions devant cette image, se prosternent & même baissent la tête jusqu'à terre : mais avant ces hommages, ils lui offrent des parfums. Les enfants du défunt, s'il en a, sont à côté du cercueil, en habits de deuil, ses femmes & ses parentes pleurent avec les pleureuses derrière un rideau qui les cache. N'oublions pas que, selon les rituels chinois, dès qu'on a mis le corps du défunt dans le cercueil, il faut lui mettre dans la bouche du blé, & du riz, même de l'or & de l'argent, selon que la condition du mort peut le permettre. On met aussi dans de petits sacs aux quatre coins

---

<sup>1</sup> Voyez les [Dissertations de l'abbé Renaudot sur les sciences des Chinois](#), à la suite des *Anciennes relations des Indes*.

<sup>2</sup> Tiré de Dapper & autres.

<sup>3</sup> C'est la cérémonie que les Chinois nomment *tiao*.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

du cercueil des ongles, & des ciseaux pour les couper. Avant que les Tartares eussent ordonné expressément aux Chinois de se couper les cheveux, ils en mettaient auprès de leurs morts avec des peignes. On trouve au contraire, que quelque peuples de l'antiquité rasaient leurs morts, & peut-être cet usage n'était-il pas moins <sup>1</sup> bizarre que p.265 l'usage de Chinois. Rien ne se rapporte mieux à ce dernier que la pratique funèbre dont il est parlé dans Homère. <sup>2</sup> Ceux qui s'intéressaient pour un mort se rasaient la tête & couvraient ce mort de leurs cheveux, <sup>3</sup> souvent même on lui faisait un sacrifice de sa chevelure. Nous nous garderons bien de presser la comparaison de ces deux coutumes.

Le jour des funérailles, tous les parents & tous les amis s'assemblent, comme en Europe, dans la maison du mort en habits de deuil. Ils forment tous ensemble avec les prêtres, &c. le convoi funèbre. On y voit des images d'hommes, de femmes, d'éléphants, de tigres, &c. Tout cela doit être brûlé pour le mort. Les prêtres & ceux qui sont gagés pour réciter des prières en faveur du défunt ou à son honneur, marchent ensuite. <sup>4</sup> À sa tête paraissent des gens qui portent sur les épaules des encensoirs de cuivre raisonnablement grands, puisqu'ils les portent de cette manière. Les enfants du mort suivent immédiatement son cercueil. Ils marchent à pied, appuyés sur un bâton, ce qui est une marque de tristesse, du moins une marque extérieure. Il ne faut pas s'imaginer que le cœur soit toujours & sans exception de concert avec l'appareil du deuil. Ces hommes étant revêtus de la même humanité que nous, le sont aussi des mêmes passions. Tel a perdu son père, qui enterre sa douleur avec lui : mais nous avons déjà cité un jésuite habile & éclairé sur l'hypocrisie de la tristesse chinoise. Après les enfants viennent les femmes dans une chaise couverte, & les parentes du défunt. Beaucoup de cérémonies accompagnent cette marche. Nous

---

<sup>1</sup> Il pouvait être fondé sur la propreté. L'expérience a appris, que la barbe, les ongles & les cheveux croissent aux morts.

<sup>2</sup> *Iliade* d'Homère, l. 23.

<sup>3</sup> Feith. *Antiquit. Homer.* l. I.

<sup>4</sup> Dapper, *Recueil d'ambassades.*

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

remarquerons seulement, qu'elle se fait au bruit des timbales, des tambours, des flûtes & de quelques autres instruments. Lorsque le cercueil a avancé environ une trentaine de pas, on y jette une certaine quantité de terre rouge. On ne nous dit pas la raison de cet usage.

Chaque famille a son tombeau particulier sur une colline, ou tout auprès. Ces tombeaux sont ornés de figures & d'ornements semblables à ce que l'on porte aux convois. Ils ont aussi l'usage des inscriptions & des épitaphes. C'est sur ces tombeaux que l'on s'assemble tous les ans au mois de <sup>1</sup> mai, & que l'on sacrifie aux défunts, après avoir arraché les herbes & les broussailles qui environnent le tombeau. C'est là un de ces cultes, qu'une partie des missionnaires a représenté comme purement civils, & l'autre comme idolâtres & superstitieux. Quoiqu'il en soit, dans ces mêmes lieux où sont les tombeaux, les Chinois offrent des sacrifices à certains esprits particuliers qu'ils croient dominer dans les cieus. Ils leur rendent grâces pour les bienfaits dont les morts de ces sépulcres leur sont redevables, & les prient de continuer à les assister. Selon le rituel chinois, ces sacrifices & ceux que l'on fait aux parents morts ne peuvent être offerts que par les enfants légitimes.

<sup>2</sup> Le terrain des sépulcres est fort cher. Il l'est aussi en Europe : sans parler de l'attirail de nos cérémonies funèbres, ces cérémonies où bien souvent, sous prétexte d'honorer les morts, les vivants contentent leur vanité. Les Chinois font bâtir des maisons auprès de leurs tombes, & ces maisons p.266 sont ornées ordinairement de cyprès. Tout cela coûterait moins, si quelque bonze ou quelque devin n'en faisait monter la valeur à sa fantaisie. Lorsqu'un personnage de ce poids s'est avisé de trouver le terrain heureux, il n'y a plus de prix. Quoique généralement on donne, comme chez nous, des cercueils aux morts, il y a des provinces où l'on les brûle. Les pauvres les brûlent aussi faute de moyens pour acheter des cercueils. Cependant on leur accorde des cimetières où ils sont ensevelis, comme chez nous & chez les anciens

---

<sup>1</sup> [Éclaircissements sur les honneurs rendus à Confucius &c. à la suite de l'Histoire de l'édit, &c. par le père Le Gobien.](#)

<sup>2</sup> Dapper, *Recueil d'ambassades*.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

Romains, sans aucune distinction. Les eunuques enchérissent, à ce qu'on assure, sur tous les autres Chinois, ils font des dépenses excessives en bois rare & précieux : leurs tombeaux sont des palais souterrains.

Finissons par quelques usages qui ne doivent pas être oubliés.

<sup>1</sup> Quelquefois les parents du mourant le font porter, avant qu'il achève d'expirer, dans une salle, qui est apparemment le lieu que des <sup>2</sup> écrivains ont nommé *salle des ancêtres*. Purchas rapporte sur la foi des auteurs dont il fait l'extrait, que quand un malade est abandonné, on lui présente l'image du diable tenant le Soleil dans sa main droite & un poignard dans la gauche : on l'exhorte à fixer ses regards sur cette image, afin qu'il se puisse faire un fidèle ami du diable dans l'autre monde. Une autre coutume qui peut-être n'est pas générale, c'est qu'à la mort d'un père, le fils aîné doit ôter son bonnet, se présenter les cheveux épars devant ce père agonisant, déchirer les rideaux ou les couvertures du lit, & en jeter les lambeaux sur le défunt. Les femmes lavent les corps des femmes, & les hommes ceux des hommes. Après cette ablution l'on enveloppe le mort dans de la toile de coton, ou dans une pièce d'étoffe de soie. Au près du mort on met ou les marques de sa dignité ou celles de son mérite & de ses progrès dans les arts & les sciences. Les enfants, ou à leur défaut, les plus proches parents du mort font annoncer son décès aux autres, en termes pleins de tristesse & d'estime ; alors commencent les visites de deuil, que l'on doit faire comme en Europe, en habits convenables à la circonstance. Aux approches de ces visites, qui, chez les grands, sont annoncées aux parentes & aux pleureuses <sup>3</sup> par un ou deux coups de tambour, toutes ces femmes font par leurs pleurs & par leurs gémissements une espèce de concert funèbre. Nous avons déjà parlé des sacrifices, ou, pour mieux dire, des offrandes pour les morts. Après cela on conduit les gens dans une autre salle, où on leur présente du thé & des confitures.

---

<sup>1</sup> Dapper, *ubi sup.*

<sup>2</sup> Le père Le Gobien, *Éclaircissements*, &c. à la suite de l'*Hist. de l'édit de l'empereur de la Chine*.

<sup>3</sup> Ces tambours sont à l'entrée de la salle.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

Ceux qui le peuvent font un festin funèbre après que le corps a été mis dans la terre.

Purchas rapporte qu'on plante un pin auprès du tombeau, & que ce pin est sacré.

@

### Religion de l'île Formosa

@

p.267 Le prosélyte prétendu converti à la religion protestante, rapporte ce qui suit dans <sup>1</sup> sa *Description de l'île Formosa*.

« La religion des Formosans leur a été révélée par le dieu même qu'ils adorent, si nous en croyons le livre qu'ils nomment *Terre choisie*. C'est un livre que les Formosans ont en grande vénération, & qui contient la révélation sur laquelle est fondé le culte religieux, qui est en usage dans leur pays... Il y a environ neuf cents ans que les habitants de l'île Formosa ne connaissaient point d'autres dieux que le Soleil & la Lune, qu'ils regardaient comme des divinités suprêmes, s'imaginant que les étoiles n'étaient que des demi-dieux, ou des divinités inférieures. Tout leur culte se réduisait à l'adoration de ces astres le matin & le soir, auxquels ils offraient des sacrifices d'animaux de toutes les espèces.

Deux philosophes qui vivaient alors, s'érigèrent en prophètes, & annoncèrent une nouvelle Loi à ces idolâtres. Cette nouvelle Loi fut révélée aux deux prophètes *dans un désert* par le nouveau dieu, qui même *apparut fréquemment à ces deux prophètes*, afin de les instruire à fond du culte qu'il voulait établir chez les Formosans. Après ces révélations, les deux prophètes choisirent un jour solennel pour annoncer le nouveau culte aux insulaires. Ils leur parlèrent du haut d'une colline d'où ils pouvaient être entendus du peuple. La bizarrerie de leur habillement, leur air sauvage & défait, & la force de leurs discours émurent le peuple. On les écouta tranquillement jusqu'à la proposition qu'ils firent de *bâtir un temple* au nouveau dieu, d'y *dresser un tabernacle*, & *dans ce tabernacle un autel*, sur lequel *il fallait brûler les cœurs de vingt mille enfants de l'âge de neuf ans & au-dessous*. Cette proposition souleva le peuple contre ces deux hommes : peu s'en

---

<sup>1</sup> Beaucoup de gens regardent cet auteur, soi-disant japonais & élevé dans Formosa, comme un imposteur.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

fallut qu'ils ne fussent assommés. Ils se retirèrent en le menaçant qu'il se repentirait de sa désobéissance. L'effet suivit les menaces. Accablés des fléaux du Ciel, ils eurent recours aux prophètes, qui s'engagèrent de prier leur dieu pour le salut des Formosans. Et c'est ainsi que la réconciliation du peuple avec le dieu se fit. Un des prophètes en donna la nouvelle au peuple, qui dans l'excès de sa joie le nomma *Psalmanaazaar, auteur de paix*. Ce nom, qui resta au prophète, fut si vénérable dans la suite, qu'il devint un des noms les plus en usage chez les Formosans. il était important de nous avertir de cela, pour justifier la raison pourquoi l'auteur du Roman de Formosa s'appelle *Psalmanaazaar*. Au reste il n'est pas nécessaire d'avertir qu'on a tissu dans ce roman plusieurs circonstances de l'histoire de Moïse, & qu'on y remarque <sup>1</sup> des noms hébreux fort peu déguisés. Le tabernacle, l'autel, les fêtes du dieu des Formosans ne manquent pas non plus de conformité avec les cérémonies judaïques.

Laissons cet imposteur, & sa description romanesque, qui a trouvé de <sup>p.268</sup> l'autorité parmi des gens à qui tout est bon, <sup>2</sup> pourvu que le parti qu'ils haïssent y soit maltraité. <sup>3</sup> Un voyageur, qui paraît assez véridique & qui a demeuré quelque temps à Formosa, dit que ces idolâtres adorent plusieurs dieux, entre lesquels il y en a deux principaux, dont l'un habite vers le Midi de l'autre vers l'Orient. Celui du Midi prend soin des hommes, celui de l'Orient des femmes, & ce dernier est aussi de leur sexe. Un autre dieu habite du côté du Nord. Il est méchant. Deux autres divinités ont soin de la guerre & des guerriers ; <sup>4</sup> un autre préside sur la maladie & la santé. Ils en ont aussi pour la chasse, pour les semailles, pour les maisons, &c. Il est à remarquer, que la plupart de ces dieux sont mariés, comme chez les anciens païens. Il est à remarquer encore, qu'à Tiowan, que Dapper paraît distinguer de Formosa, l'on compte <sup>5</sup> soixante-douze dieux servis &

---

<sup>1</sup> Comme celui de Zorobabel.

<sup>2</sup> Voyez les chap. 55 & suiv. de la *Description de Formosa*.

<sup>3</sup> *Voyage de Rechteren aux Indes Orientales*, dans le *Recueil de voyages de la Compagnie des Hollandais*, t. 6.

<sup>4</sup> Dapper, *Recueil d'ambassades*, &c.

<sup>5</sup> Relation de Wriche, citée par Dapper, *ubi sup*.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

adorés par les Chinois qui s'y sont venus établir. Le premier en ordre de tous ces dieux est le dieu créateur de la nature. On lui sacrifie une fois l'année un pourceau, dont on consume la chair & les os avec du sandal. En général tous ces dieux ont été des hommes, & sont devenus dieux par leur mérite & par leur sagesse : mais quelques-uns d'eux ont toujours été des génies & des démons. L'écrivain de la *Description de Formosa* nous dit, <sup>1</sup> qu'on y adore aussi le démon, qu'on y croit que les âmes des méchants deviennent des diables après la mort de leurs corps, que ces âmes, toutes malfaisantes qu'elles sont, ne laissent pas d'être honorées par des sacrifices & par des prières. Le chef de tous ces esprits aériens reconnus mauvais & ennemis jurés du bien a des autels & des statues sur les montagnes. On lui sacrifie des animaux & même des victimes humaines.

Le même écrivain nous dit, que les attitudes & les gestes de ces insulaires dans le culte religieux varient selon les cérémonies qu'ils y observent. Quand on lit publiquement le livre où sont contenus les préceptes de leur religion, ils ont, dit-il, le genou gauche posé à terre, & le bras droit levé vers le Ciel. Quand on remercie Dieu, ils sont prosternés le visage à terre, mais ils se tiennent debout, les mains jointes pendant qu'ils chantent leurs hymnes. On peut s'asseoir à terre pendant qu'on égorge les victimes, mais quand la chair de ces victimes est sur le feu, on doit se tenir debout les mains jointes en regardant du côté du tabernacle. Il parle aussi d'un sermon que les prêtres font publiquement dans les temples.

@

---

<sup>1</sup> Chap. 5 & 17.

### Leurs prêtres, leurs fêtes, &c.

@

p.269 Passons au témoignage d'un homme, dont le caractère a dû lui inspirer l'amour de la vérité. Les femmes sont les directrices du culte religieux ; en cela différents des autres peuples, <sup>1</sup> dit l'auteur que nous citons, & cela est vrai, mais avec des restrictions, puisque les Grecs & les Romains avaient des prêtres & des prêtresses. Celles des Formosans s'appellent *juibas*. Leur culte consiste en invocations & en sacrifices. On sacrifie des pourceaux, du riz grillé, du pinang, des têtes de cerfs. On fait des libations aux dieux.

Les sacrifices sont suivis d'une invocation de la façon d'une des prêtresses. L'auteur dit qu'elle ressemble à un sermon, peut-être à cause de la longueur. La prêtresse crie & s'agite en prêchant. Souvent même elle s'agite si bien, que les yeux lui tournent dans la tête ; elle hurle, elle tombe à terre & y reste si fortement attachée, qu'à peine cinq ou six personnes la peuvent lever. Dans ces mouvements convulsifs, les dieux se communiquent à elle. Les médecins & les connaisseurs en ce qui concerne le sexe n'ignorent pas, que les femmes ont, par leurs dispositions naturelles, des qualités admirables pour l'enthousiasme & la possession : aussi il semble qu'on peut chasser les vapeurs qui leur troublent le cerveau, de la même manière que dans <sup>2</sup> *Tobie* on chasse les mauvais esprits. Les odeurs désagréables guérissent le sexe attaqué : dans *Tobie*, l'odeur forte du cœur & du foie d'un poisson chasse le démon possesseur du corps d'un homme. Revenue de son extase, la prêtresse se relève toute tremblante, & cependant l'assemblée pleure & gémit. Environ une heure après, toutes les prêtresses montent sur le toit de leurs pagodes, se placent aux deux extrémités du faite, & font de nouvelles prières, après quoi elles se dépouillent entièrement, & exposant leur nudité aux yeux de leurs dieux, frappent sur certaines parties de leurs

---

<sup>1</sup> *Voyage de Rechteren, ubi sup.* Ce Rechteren était ministre.

<sup>2</sup> [Tobie, ch. VI. vers. 6 & 7.](#)

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

corps. Cette cérémonie est suivie de l'ablution, qui se fait en présence de l'assemblée. Pendant qu'elle dure les personnes qui la composent boivent jusqu'à s'enivrer.

Le même auteur, qui parle comme ayant en partie été témoin oculaire, ajoute que ces prêtresses se mêlent aussi de prédire la bonne & la mauvaise fortune, la pluie & le beau temps ; qu'elles conjurent les démons ; qu'elles les chassent des lieux où ils ont élu domicile. Comme les démons se plaisent à inquiéter les hommes, les Formosans assurent qu'ils habitent souvent parmi eux. Les exorcismes des prêtresses de Formosa se font avec beaucoup de bruit : elles hurlent contre eux, elles les poursuivent le sabre à la main avec tant d'acharnement, que les diables sont obligés de se jeter à la mer au risque de s'y noyer. Mais, malgré une guerre si dangereuse, on leur fait pourtant des offrandes, & ces offrandes bordent ordinairement les chemins.

La position du premier <sup>1</sup> bambou d'une maison & surtout d'un temple, ce qui revient chez nous à la cérémonie de poser une première pierre ; p.270 cette position, dis-je, a des cérémonies assez singulières. En coupant le premier bambou on fait une prière à la divinité qui préside au bâtiment. Avant de commencer ce bâtiment, on offre du pinang & du riz aux dieux. On les invite à venir prendre possession de ce nouveau bâtiment, à le protéger, &c., après cela chacun est obligé de dire en public ce qu'il a songé la nuit précédente, & celui qui a fait le plus beau songe met le premier la main à l'œuvre. Il présente du pinang & quelque breuvage aux dieux, en leur demandant qu'ils lui accordent la diligence. Quand le bâtiment est élevé à une certaine hauteur, le propriétaire de la maison y fait son entrée & un sacrifice pour toute l'assemblée, sans exception. Lorsque l'on est parvenu à couvrir le toit, avant de le couvrir quelques femmes pratiquent une sorte de divination pour savoir si le bâtiment sera durable. Elles prennent des bambous, les remplissent d'eau, & la font ensuite rejaillir hors de leur bouche. La manière dont cette eau sort décide de la durée du bâtiment. La cérémonie finit par une longue

---

<sup>1</sup> Sorte de roseau.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

ivrognerie à l'honneur des dieux, <sup>1</sup> qui sont même invités à y prendre part par une prière, qui leur demande leur assistance, en leur offrant de quoi boire. Le sacrifice d'un pourceau porte aussi bonheur au nouveau bâtiment & à son propriétaire. La tête de la victime que l'on sacrifie doit être tournée vers l'Orient, à cause du dieu qui y habite, lequel l'emporte sur les autres dieux. Cette victime est mise en pièces, après qu'on l'a assommée de telle façon que la tête reste entière. On met de ces pièces sur toutes les choses où l'on prétend attirer la bénédiction des dieux : sur les coffres, afin qu'ils les remplissent, sur les épées & sur les boucliers, afin qu'ils leur donnent la vertu de résister à leurs ennemis, &c. À l'égard de la prêtresse, ses prières & ses peines sont bien payées : outre cela elle reçoit une portion considérable du sacrifice, & se conserve toujours la confiance de ces idolâtres, qui s'imaginent qu'après un tel sacrifice le diable n'oserait toucher à rien qui leur appartienne.

Leurs fêtes se réduisent généralement à sacrifier des pourceaux, avec d'autant plus de raison, qu'ils en imitent toutes les ordures, à s'enivrer, à compter leurs songes, leurs débauches, & leurs victoires. Un détail plus particulier ennuerait & choquerait le lecteur. Nous nous contenterons d'une remarque ; c'est que ces sales dévots se mettent en état de pure nature pour servir leurs dieux. En certaines fêtes les hommes sont nus, en d'autres les femmes, & quelquefois hommes & femmes pêle-mêle. <sup>2</sup> La principale prêtresse monte au faite de la pagode, y boit & y verse à boire à ses dieux, s'y enivre, & se dépouillant ensuite nue devant l'assemblée, couvre l'impudence de cette action d'une raison assez spécieuse pour avoir été goûtée de quelques hérétiques du christianisme. Elle déclare que les enfants des dieux ne doivent point être revêtus d'habits terrestres. L'ivresse lui suggère en même temps de quoi faire un long sermon, & tout cela finit par des contorsions, & des discours de fanatiques. Après cela elle reprend ses habits terrestres. Les extravagances des <sup>3</sup> adamites, qui

---

<sup>1</sup> Dapper, *Recueil d'ambassades*, &c.

<sup>2</sup> Dapper, *Recueil d'ambassades*, &c., l'appelle Ibis.

<sup>3</sup> Hérétiques du 12<sup>e</sup> siècle.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

allaient tout nus, & celles des anabaptistes du seizième siècle rendent croyables les impuretés des idolâtres de Formosa ; d'autant mieux que ces hérétiques prirent naissance dans une religion qui prêche uniquement la pureté.

p.271 Les semailles sont précédées d'un sacrifice aux dieux qui président sur les grains. Si dans le temps des semailles on tue quelque bête sauvage on offre à ces dieux le foie & le cœur des bêtes tuées.

On est obligé de s'abstenir de diverses choses dans le temps qu'on enseme les terres, par exemple de tabac. C'est encore un point capital de religion de retenir ses vents. Il y en a bien d'autres, qui n'ont rien de singulier que l'extravagance & la petitesse des objets. Quand les grains sont à demi montés, il n'est plus permis de s'enivrer, ni de manger du sucre, du pinang, ou de la graisse, & quand la moisson commence, les premiers grains sont mis sur un monceau de terre à l'honneur des dieux. Lorsque chacun serre ses grains, on sacrifie encore un pourceau. La chasse a aussi des cérémonies particulières.

Les Formosans ont un temps d'abstinence qu'ils prétendent leur avoir été prescrit par un certain homme, qui, après avoir souffert longtemps les insultes que ses compatriotes lui faisaient à cause de quelques difformités naturelles, pria les dieux de le recevoir dans le Ciel, la première fois qu'il lui arriverait d'être insulté. Sa prière fut exaucée. Il y a apparence que les dieux le revêtirent d'un emploi qui pouvait le rendre redoutable sur la Terre : car il descendit peu de temps après à Formosa, & pour se venger des mépris du peuple, il lui apporta vingt-sept articles dont est composé ce que les Formosans appellent *Karichang*. Le législateur vindicatif les menaça du châtement s'il leur arrivait de négliger quelqu'un des articles. Pendant ce *Karichang*, il est défendu aux Formosans de bâtir des maisons, de vendre des peaux, de se marier, d'avoir commerce avec une femme, pas même avec une femme légitime, de semer, de forger des armes, de faire quelque chose de neuf, de tuer des cochons, de donner un nom à un enfant nouveau-né, de se mettre en voyage, quand on n'est

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

jamais sorti de chez soi. Telle est la substance des principaux articles du Karichang.

Voilà ce que nous fournissent <sup>1</sup> les voyageurs hollandais sur la religion de Formosa. Celui qui a mis en ordre les Mémoires de *Psalmanaazaar* sous le nom de *Description de l'île Formosa* <sup>2</sup> prétend que ces voyageurs ont fait des mœurs & des usages des montagnes de <sup>3</sup> Tiowan ceux des véritables Formosans dont ils n'avaient jamais <sup>4</sup> approché. Pour éviter cet inconvénient, le Japonais & son compilateur ont eu soin de dire exactement le contraire de ces voyageurs. Dans les Mémoires de *Psalmanaazaar*, on trouve que le législateur de son nom établit un grand prêtre & des prêtres qui devaient servir sous ses ordres, comme dans le judaïsme. Autres conformités avec celui-ci : l'office de ce grand prêtre est de parler à Dieu en secret, les sacrificateurs inférieurs tuent les animaux destinés aux sacrifices, les lavent, en font bouillir la chair, &c. Ils lisent publiquement dans les temples, ils prêchent, ils instruisent, ils veillent au tabernacle, il leur est permis de se marier, pourvu qu'ils n'aient qu'une femme. On ajoute dans cette Description, que le législateur établit des monastères, qu'il donna des règles aux moines, & leur prescrivit diverses <sup>p.272</sup> sortes d'habits, qu'il régla la disposition qu'on devait faire des biens qu'un moine aurait laissés en mourant, qu'il permit aux supérieurs d'ordonner prêtres ceux qu'ils croiraient dignes de l'être ; qu'il permit aussi les retraites dans les déserts. Voilà des <sup>5</sup> imitations du christianisme : en voici une qui n'est pas moins singulière. Elle est d'après ceux qui se défroquent pour passer dans une autre religion.

« On a remarqué, dit-il, que ces religieux formosans sont ordinairement assez sages, & s'attachent à la pratique de la

---

<sup>1</sup> Ceux de la Collection de Dapper, & Rechteren.

<sup>2</sup> [Préface de la Description de Formosa, p. XIX.](#)

<sup>3</sup> Tiowan est une île d'où le trajet à Formosa se peut faire à pied vers la pointe méridionale de cette dernière.

<sup>4</sup> On assure dans la préface que les Hollandais n'ont pas la liberté de s'avancer dans les terres de Formosa.

<sup>5</sup> Ce législateur établit aussi une manière de communion, qui approche beaucoup de celle des évêques d'Angleterre. Voyez chap. VII de la *Description*.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

vertu : *mais quand ils se sont une fois débauchés, ils abandonnent bientôt les règles & le couvent, sont après cela plus adonnés au vice que les autres hommes.* Il devait ajouter, que ces *coureurs* de religions sont ordinairement plus dangereux que le reste du genre humain.

@

### Autres usages ; leur médecine &c.

@

Les Formosans <sup>1</sup> n'ont ni rois, ni souverains : mais c'est ce que nie Psalmanaazaar, qui prétend que leur État est bien policé. Un autre auteur cité par Dapper, dit que Formosa est partagée en diverses communautés, qui ont chacune leur chef. Ils sont toujours en guerre : un village est ennemi de l'autre. Leurs usages militaires approchent en beaucoup de choses de ceux des Américains : par exemple, ils conservent précieusement, & comme des monuments de leurs victoires, les os & les dépouilles de leurs ennemis, principalement la tête ou la chevelure. Ils font la guerre par embuscades, ils plantent sur des pieux les têtes de leur ennemis, & dansent ensuite tout autour. Ils choisissent les plus expérimentés & les plus courageux de leurs guerriers pour chefs de guerre & pour conseillers, ce qui revient aux anciens des Américains.

Avant que d'aller à la guerre, on consulte les songes, on examine le vol de certains oiseaux. Dans ces guerres ils n'épargnent personne, pas même les femmes & les enfants. Revenus chez eux, ils font pendant quelques nuits consécutives des sacrifices aux mânes de leurs ennemis, c'est-à-dire, en présence de ces têtes exposées sur des pieux. Ces têtes desséchées & dépouillées de leur chair sont portées au logis, & l'on s'imagine qu'elles y portent & entretiennent la bénédiction. Aussi les prend-on avec soi, quand on s'en retourne à la guerre, & on leur adresse des vœux. Lorsque ces insulaires sont vaincus, ils font autant de poupées de linge qu'ils ont eu de morts, & les enterrent au lieu de ceux-ci. Une de leurs prêtresses fait quelques sacrifices pour ces morts, & les prie surtout de ne pas prendre parti pour les ennemis, de ne pas les déceler à eux. Autrefois les Romains étaient assez fous <sup>2</sup> pour essayer de corrompre, ou même d'enlever par force les dieux des

---

<sup>1</sup> Rechteren, dans le tome V des *Voyages de la Compagnie*.

<sup>2</sup> Voyez la *Dissertation préliminaire* sur le culte religieux.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

peuples avec qui ils étaient en guerre. Ces faiblesses sont originaires de la même idée.

p.273 La manière de faire serment entre deux personnes consiste à rompre ensemble une paille. <sup>1</sup> Ne dirait-on pas que cette formalité est prise de nos vieux usages, tant elle leur ressemble ?

Les Formosans <sup>2</sup> ont un conseil, qui est composé de douze personnes âgées d'environ quarante ans. Ces conseillers occupent leur charge deux ans. En sortant de charge ils se font arracher les cheveux des tempes & du sommet de la tête. Les affaires de religion sont aussi de leur ressort, car ils doivent faire observer ce que les prêtresses ont ordonné, & empêcher que les peuples ne commettent des choses, qui pourraient irriter les dieux. Dans les temps où la nudité est ordonnée pour attirer la bénédiction des dieux sur les grains, les conseillers observent que personne n'aille vêtu, & s'ils trouvent des contrevenants, ils les dépouillent de la toile qui les couvre & les condamnent à une amende.

Un autre usage, qui tient de ceux des Américains, est celui de se peindre le visage, les bras, les épaules & la poitrine. À cela il faut ajouter les plumes qu'ils portent sur la tête, principalement dans les jours de fête, & les colliers de coquilles, qui ornent leurs bras & leurs jambes.

La prêtrise n'est pas seulement le partage des femmes, la médecine l'est aussi, & cette médecine se réduit souvent à la friction de la partie malade, ou correspondante à l'endroit où l'on sent du mal. L'opération est précédée d'un sacrifice aux idoles. Au défaut de réussite par la friction & les sacrifices, on passe aux conjurations, & l'on appelle une enchanteresse. Cette nouvelle opératrice feignant d'aller interroger l'âme du malade, lui prend les doigts & les tirant l'un après l'autre, essaie de les faire craquer. Si cela réussit, on en tire un heureux

---

<sup>1</sup> Voir Pasquier dans ses *Recherches de la France* sur l'origine du proverbe *rompre la paille*, qui paraît pris de la manière ancienne de prendre possession d'une chose, ou d'en être démis.

<sup>2</sup> Le ministre Candidius dans sa *Relation de Formosa*, tome V des *Voyages de la Compagnie*.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

augure. L'opératrice prend aussi la feuille d'un certain arbre, & la mettant sur la bouche du malade, elle prend après cela dans la sienne une gorgée d'eau qu'elle crache ensuite sur cette feuille. Si, par le mouvement que fait cette feuille, elle penche vers l'opératrice, c'est encore un bon présage. Il arrive souvent que, malgré cela, le mal empire, alors on attribue ce mal au diable. C'est lui qui a pris possession du patient, on travaille donc à chasser cet esprit malin, & l'on fait un sacrifice préliminaire aux idoles, après quoi la sorcière se met à la tête de quelques jeunes hommes & fait l'exorcisme, dont une des principales cérémonies est de poursuivre le diable le sabre à la main & de lui jeter ensuite le bénitier à la tête, c'est-à-dire, un pot plein de *masakaw*, qui est la boisson de ces insulaires. Mais discontinuons le détail de ces prétendus signes de bonheur & de malheur, & des conjurations qui les précèdent, pour passer à ce qui suit la convalescence. Le malade revenu en santé doit un sacrifice à ses dieux : en allant au sacrifice il doit faire attention aux présages, & éviter ceux qui sont mauvais ; mais il doit pourtant s'abstenir des assemblées pendant tout le Karichang. Lorsque le malade est dans un état si désespéré que ni conjurations, ni exorcismes ne peuvent le tirer d'affaire, on prend le parti de le recommander aux dieux.

@

### Leurs cérémonies nuptiales & funèbres

@

<sup>1</sup> p.274 Les Formosans sont polygamistes, comme la plupart des idolâtres, & quittent leurs femmes quand ils veulent. Ils ne demeurent point avec elles, ils ne les approchent que de nuit & en secret : cela est dans l'ordre. Voici des singularités. Les hommes ne peuvent se marier qu'à l'âge de vingt ans, ils ne vont point chez leurs épouses, qu'elles ne les fassent avertir. Lorsqu'ils sont devant la porte du lieu où elles habitent, si l'on est d'humeur de les recevoir, on les appelle, sinon, ils sont obligés de se retirer sans autre formalité. Cela est bizarre : il nous semble à nous, qui ne croyons pas nos femmes d'humeur à renvoyer ainsi les gens, qu'il n'y en a jamais assez pour le sexe. Qu'un mari soit le pis aller, à la bonne heure, peu de gens l'ignorent, mais au défaut de mieux, ce pis aller sert toujours. En un mot, il doit nous paraître fort extraordinaire selon les idées de chez nous, qu'une Formosane laisse tranquillement passer son mari. Le prince d'Orange Frédéric-Henry disait que les jeunes femmes croient que l'amour met toujours les hommes en état de donner l'assaut, & les capucins, que les gens de guerre ont toujours l'épée à la main. Ce prince était juge compétent : mais les femmes qui n'ont pas encore acquis de l'expérience ignorent que les hommes sont quelquefois attaqués <sup>2</sup> d'une paralysie involontaire. Le ministre Candidius dit, que <sup>3</sup> les maris de Formosa ne doivent aller coucher que toutes les deux nuits avec leurs femmes :

« encore, ajoute le ministre, cela doit-il se faire à la dérobée, il faut que ce pauvre mari entre chez sa femme comme un larron. Il n'ose s'approcher ni du feu, ni de la chandelle, ni dire un seul mot. Dès qu'il est entré, il va se coucher.

---

<sup>1</sup> Rechteren, dans les *Voyages de la Compagnie*, tome V.

<sup>2</sup> *Funerata est pars illa corporis, qua quondam Achilles eram*. Petrone, *Satyricon*, CXXIX [c.a. : "Elle est morte, cette partie de mon corps qui jadis faisait de moi un Achille"].

<sup>3</sup> *Voyages, &c.*, t. V. *ubi sup.*

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

Selon toutes les apparences, les Formosans s'amuse fort peu à la petite oie.

Si le mari veut du tabac, il n'oserait en demander, il doit tousser tout doucement. Sa femme, qui l'entend, va lui demander ce qu'il veut & le lui apporte en cachette. Ensuite elle s'en retourne & ne va coucher avec ce mari qu'après que les gens du logis se sont retirés.

Dès le matin le mari se lève & s'en va fort secrètement comme il est venu, sans rien dire, & sans oser revenir de tout le jour. Cette manière de vivre dure longtemps, puisqu'au rapport des voyageurs que nous copions, les hommes ne vont habiter avec leurs femmes qu'à l'âge de cinquante ans. Avec cela de part & d'autre on a la liberté de se séparer, quand on ne se convient pas. Heureuse facilité ! qui rendrait l'ordre à bien des familles, si elle avait lieu chez d'autres gens que chez des idolâtres demi-sauvages. Mais en vain soupirons-nous pour tant de maris chrétiens, qui sont condamnés tout le reste de leur vie à un martyre continuel. Nos soupirs leur sont inutiles. Après le divorce les Formosans se remarient sans autre façon, mais tout ce qu'ils ont donné à ces femmes répudiées leur reste en propriété, à moins qu'il n'y ait cause d'adultère, ou quelque autre chose d'aussi grave.

p.275 C'est faire affront à un Formosan que de lui demander en présence de quelqu'un, de quelle famille est sa femme, si elle est belle ou laide, & comment elle se porte.

Il est permis aux femmes de se marier dès qu'elles sont devenues nubiles.

« Lorsqu'un jeune homme recherche une fille, il prie sa mère, sa sœur, ou quelque autre proche parente, d'aller chez elle, de lui offrir les présents qu'ils font en pareille occasion, & de la demander à son père, ou à sa mère, ou à ses parents. S'ils acceptent la demande, il faut que la parente du galant laisse ce qu'elle a apporté.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

Aussitôt l'affaire est faite. On se dispense de toute cérémonie, même du repas nuptial, pour aller à la conclusion. Les présents nuptiaux consistent en habits de toile ou de peau, bagues de métal & bracelets de bambou.

Il n'est pas permis aux femmes de mettre des enfants au monde avant l'âge de trente-six ou trente-sept ans. Cette circonstance paraît hors de toute crédibilité : mais, dit-on, les lois de la religion leur défendent le contraire, & l'on sait à quelles extrémités déraisonnables les lois d'une fausse religion conduisent les hommes. Quoi qu'il en soit :

« quand les Formosanes deviennent grosses, il faut qu'elles se fassent avorter, & comme il leur est défendu de conserver dans leur cœur aucun sentiment de tendresse naturelle,... voici ce qu'elles pratiquent. Elles envoient quérir la prêtresse & se couchant devant elle, cette prêtresse leur... foule le ventre... jusqu'à ce que le fruit en soit sorti.

Cette pratique de religion paraît unique dans le monde.

Nous avons laissé le malade agonisant recommande à ses dieux. Les <sup>1</sup> Formosans, nous dit une relation, ne lui laissent pas rendre tranquillement les derniers soupirs. On lui aide en le faisant boire, & de cette manière on l'étouffe. Après la mort on bat devant la maison du défunt un tambour qui est fait d'un tronc d'arbre creux : c'est pour annoncer cette mort au peuple. On lave le corps, on le pare, on l'habille du mieux qu'il se peut, on met les armes du mort auprès de lui & on lui présente du riz. Toutes ces choses restent là deux jours. Il ne faut pas oublier le sacrifice d'un pourceau pour le bon voyage du défunt. On élève un bambou avec une espèce de bannière au haut devant sa maison, & l'on met auprès une grande cuve pleine d'eau. Le soir on s'assemble & l'on boit du masakaw à la santé de ce défunt, les proches parents se jettent sur le corps & font au mort diverses questions sur le sujet qui lui a fait quitter la vie. Laissons leur cris funèbres & les pleurs mercenaires des pleureuses : car ces insulaires en ont, comme les Chinois, & comme

---

<sup>1</sup> Dapper, *Recueil d'ambassades*.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

plusieurs autres nations. Ces pleureuses débitent une espèce de prière pour les morts, elles s'adressent aux dieux & leur demandent une bonne place & de bons amis pour l'âme du mort. Au bout de deux jours on lave une seconde fois le corps, & souvent même une troisième & une quatrième. Les deux jours de ces cérémonies étant expirés, le mort, que l'on a élevé sur un échafaud de six ou sept pieds de haut, & sur lequel il est lié par les pieds & par les mains, est porté en cet état auprès d'un feu raisonnablement grand : on le laisse là sécher environ huit ou dix jours, aux dépens de l'odorat des parents & des amis, surtout quand le corps est gras ou rempli de mauvaises humeurs. Le mort étant sec on l'ôte de p.276 dessus son échafaud pour l'envelopper dans une natte, après quoi on le rapporte au logis & on l'y remet sur un échafaud plus haut que le précédent ; on environne l'échafaud de morceaux d'étoffe, en telle sorte que cela forme une manière de pavillon. Alors on recommence la fête des funérailles. Souvent le corps reste là trois ans entiers. Au bout de ce temps on enterre les os du mort dans sa maison : nouvelle cérémonie, qui est accompagnée d'une ivrognerie nouvelle. Si le mort a été homme de guerre, on répète les uns après les autres toutes ses belles actions militaires, & le nombre d'ennemis qu'il a tué pendant sa vie. On suspend au dessus de sa tête un bambou dans lequel on fait autant de coches que le guerrier a tué de gens. Une personne commise exprès veille neuf jours auprès du mort. Le dixième, on va faire un charivari autour de lui, avec les pleurs & les lamentations ordinaires. Le charivari contribue à chasser le diable, qui, disent-ils, a toujours été jusque-là auprès de ce mort. Si le défunt était marié, sa veuve prie les dieux pour lui. Après la sépulture du corps, elle prend un balai & le jette vers le Midi, en disant,

— À qui appartient cette maison ? elle ne m'appartient plus : je n'ai pas besoin de m'en embarrasser davantage.

<sup>1</sup> Dans un bourg de l'île, lorsqu'un malade paraît en danger & souffre beaucoup, on lui met un nœud coulant autour du cou, après quoi on l'élève un peu, afin qu'il ne touche pas à terre, à peu près comme un bourreau, qui doit étrangler un criminel ; ensuite on le jette, ou on le

---

<sup>1</sup> Candidius dans le Tome V des *Voyages de la Compagnie*, &c.

## Cérémonies religieuses des peuples de la Chine

laisse tomber, & voilà une succession ouverte à des parents, qui sans doute ont servi eux-mêmes de bourreau à ce malade.

Ces gens, dont on nous dit qu'ils ont quelque forme de tradition de père en fils pour justifier leur religion, & qui s'imaginent, comme plusieurs peuples plus éclairés qu'eux, que le monde est éternel ; ces gens, dis-je, croient l'immortalité de l'âme. Lorsqu'une personne meurt, les Formosans élèvent une petite cabane, qu'ils environnent de verdure & de quelques autres ornements, pour y loger l'âme du mort. Quatre banderoles ornent les quatre coins de la hutte. Dans l'intérieur se voit unealebasse pleine d'eau fraîche, & un bambou, afin que l'âme puisse la prendre sans peine, quand elle aura besoin de se rafraîchir ou de se laver.

À l'égard des peines & des récompenses après cette vie, voici leurs idées. Les âmes des méchants sont précipitées & tourmentées dans une fosse pleine d'ordures. Celles des gens de bien passent gaiement par dessus la fosse par un pont de bambou fort étroit, & prennent la route d'un paradis sensuel, où l'on trouve tous les agréments de cette vie : mais quand les âmes des méchants passent sur le pont, il tourne tout d'un coup, & les âmes tombent dans la fosse. Pour ce qui est de la résurrection des corps, ils n'en ont aucune connaissance. Un dogme de cette nature est trop difficile pour des gens si ignorants. Ce n'est pas qu'on ne trouve des traces de cette opinion chez des peuples qui n'en savent guère plus qu'eux. On peut lire à cette occasion <sup>1</sup> la dissertation d'un savant anglais sur cette matière.

Ils regardent comme péchés plusieurs choses que la loi naturelle défend, comme le larcin, le meurtre, le mensonge ; à quoi il faut ajouter, d'avoir manqué d'aller nu dans le temps prescrit, d'avoir mis des enfants au monde avant l'âge de trente-six ou trente-sept ans, &c.

@

---

<sup>1</sup> [Humphry Hody, \*Resurrection of the same body asserted, &c.\*, London 1694.](#)